RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE S^T ANDRÉ DES ARTS
PARIS VIe

THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

3 9007 0286 1317 2

Date Due

ALLIANCE

DES JACOBINS DE FRANCE

AVEC

LE MINISTÈRE ANGLAIS;

Les premiers représentés par le C.^en^ MÉHÉE,
Et le Ministère Anglais, par MM. HAMOND, YORKE,
et les Lords PELHAM et HAWKESBURY :

SUIVIE

DES STRATAGÈMES

DE FR..... DRAKE,

SA CORRESPONDANCE, SES PLANS DE CAMPAGNE, &c.

Ces esprits dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde.
Zémire et Azor.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.

Germinal an XII.

DC
178
A44
1804

SCCTT

ALLIANCE

DES JACOBINS DE FRANCE

AVEC

LE MINISTÈRE ANGLAIS.

I.re PARTIE.

DEPUIS mon retour en France je suis assailli de questions sur l'Angleterre. C'est à qui m'interrogera sur ce que j'ai fait et vu dans ce pays. *Que font les Anglais!* me dit-on. *Sont-ils bien préparés à repousser la descente! Quand croient-ils que nous la ferons!... Et si nous ne la faisons pas, que dira toute cette nation harassée et tourmentée! Que diront tous ces ouvriers, ces manufacturiers, ces marchands qui, arrachés à leurs ateliers, à leurs familles, à leurs plaisirs, à leurs affaires, se promènent et bâillent depuis huit mois, sur une ligne de trois cents lieues, en regardant alternativement leurs girouettes et les côtes de France! Que disent, que font les ministres! M.* Pitt *a-t-il l'air bien crâne à la tête de son régiment! Et M.* Adington! *on le dit superbe en uniforme. Comment se porte M.me* de Polastron! *Lord* Hawkesbury *est-il toujours un grand homme! Compte-t-il toujours venir à Paris*

en douze jours de marche!... Que dit l'opposition! Qu'est-ce que les Anglais sensés pensent et disent de Bonaparte ? *Comment croient-ils sortir de là!.. &c. &c. &c.*

Je ne sais à qui répondre. . . . . .

Un moyen se présente de me tirer d'affaire, et de satisfaire tout le monde ; c'est de publier le résultat de mon voyage. Je crois d'ailleurs entrevoir que cette publicité peut être d'un intérêt plus général que je ne l'avais conçu d'abord. Il me semble que mon aventure offre des leçons qui peuvent n'être pas perdues. On y voit à nu les ressorts méprisables de cette politique qui semble se nourrir des larmes et du sang dont elle inonde le globe, depuis que nos voisins l'ont adoptée. On pourra ensuite conclure de mon retour paisible au sein de ma famille, que quelques griefs qu'un citoyen puisse avoir contre un ministre, même injuste, il ne peut jamais se croire intéressé à allier son humeur à la jalousie des ennemis de sa patrie. La voix de la justice ne peut manquer de se faire entendre plutôt ou plus tard en faveur de l'homme dont les circonstances seules avaient pu rendre les opinions dangereuses ; mais l'infamie, pire que l'échafaud, menace quiconque ose méconnaître la loi toujours sacrée qui attache l'homme au sol qui l'a nourri.

Le 16 frimaire de l'an 11, je m'échappai de l'île d'Oleron dans une barque de pêcheur, et me rendis à la Rochelle. Je m'étais procuré du grand papier

de bureau, portant en tête, et imprimés, ces mots, *Liberté, Égalité;* et plus bas, *Au nom de la loi.* Un ancien cachet d'une commission abolie depuis dix ans, et qui représentait une figure de la Liberté, devint en ce moment l'instrument de la mienne. J'en formai un passe-port très en règle, et je signai un nom qui, j'espère, n'a jamais existé. De la Rochelle à Nantes, vingt gendarmes me demandèrent mon passe-port, qu'ils trouvèrent excellent : je m'habituai si bien à le présenter sans crainte, qu'à la fin je n'aurais pas donné douze sous pour en avoir un véritable.

Je passai huit jours à Paris, au milieu de ma famille. Ma femme me procura, pour passer en Angleterre, tout ce que la ruine de nos affaires lui permit de m'offrir. Je m'arrachai de ses bras pour aller subir un autre exil, dont la fin était d'autant plus difficile à prévoir, que, d'après le plan que je m'étais formé, et qui m'a si heureusement reussi, elle devait moins dépendre de moi que des circonstances.

Je laisse à M. *Kotzbue* l'art de se traîner sur les événemens qui n'ont rien que de personnel, et je passe rapidement à ce qui peut intéresser le public.

Je m'embarquai à Grandville pour l'île Guernesey, avec des marchandes d'huîtres. J'échappai, par miracle, aux recherches du commandant du port, qui ne m'eût pas laissé embarquer sans un passe-port de la marine, et je me trouvai en mer sans presque

concevoir comment j'avais pu y parvenir. Un calme, qui dura trente heures, nous prit à deux portées de canon de Grandville. Je tremblais que notre capitaine ne voulût y rentrer. Heureusement il survint quelques petites brises qui nous écartèrent de terre. C'est dans ces momens d'isolement et de calme que l'ame, toute entière à elle-même, voit fuir tous ces prestiges dont le tourbillon du monde l'environne. J'eus le temps dans ce triste et trop long trajet de comparer ce que je quittais avec ce que j'allais trouver. Quel parallèle ! Je pense que tout homme bien né aime son pays ; mais qui jamais plus qu'un Français dut aimer le sien ! O ALBION, qu'avec raison tu jalouses mon heureuse patrie ! Mais que ton espérance est vaine si tu penses jamais l'asservir à tes lois machiavéliques ! Renonce à ta funeste politique ; garde ton or ; et ne crois jamais acheter la France à des Français :

Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance !

Obligés, faute de vents, de relâcher à Jersey, nous y débarquâmes ; j'y passai quarante-huit heures. Etranger, sans passe-port et Français, je redoutais, pour le peu de temps que j'avais à rester à Jersey, d'avoir à répondre aux questions du gouverneur de cette île : cette crainte m'empêcha de me montrer, et conséquemment de rien observer. J'appris seulement par la conversation des tables d'hôtes, que Jersey était un dépôt d'émigrés et de prêtres rebelles

à l'Église et à l'État, qui, sous mille prétextes, se faisaient mettre à terre sur différens points, et allaient s'acquitter à la sourdine des commissions qu'ils avaient reçues, soit des agens anglais, soit des ex-princes qui sont à Londres. Voilà comme les Anglais étaient en paix avec nous! Il me fallut encore vingt-deux heures pour me rendre à Guernesey, où j'arrivai sain de corps, mais l'esprit fort inquiet.

Après m'être procuré un logement, je m'occupai de porter une lettre de recommandation qu'un ami m'avait fait donner pour un avocat de ce pays-là. Ce jeune et intéressant père de famille avait été élevé en France : plein d'esprit et de talens, il jouissait à Guernesey de beaucoup de considération, et la manière dont il m'accueillit m'aurait ouvert la porte de plusieurs maisons; mais le projet que j'avais conçu ne me permettait pas d'user de sa bonne volonté. J'ambitionnais de me rouvrir les portes de la France en rendant au Gouvernement quelque service signalé dans la guerre que je voyais se préparer très-incessamment. J'avais besoin de me glisser dans la confiance du Gouvernement anglais, et il ne me convenait pas d'user pour cet objet des facilités que l'amitié et la confiance m'eussent procurées. J'évitai avec la famille au sein de laquelle j'étais admis, de parler de rien de ce qui pourrait avoir trait à la politique, et voulus tout devoir à la haine que les Anglais

portent à la France, et à la corruption qu'ils exercent sur tous ceux qui en sont capables.

Mon début près de ce Gouvernement fut l'envoi au ministère, d'une lettre dans laquelle je commençais par décliner mon véritable nom (1). « Je convins » de tous les reproches que j'avais encourus de la » part des amis de la monarchie. J'expliquai, comme » je pus, et je rejetai, tant sur l'éducation *imprudente* » que l'on nous avait donnée en France, que sur la » fougue d'une première jeunesse, les erreurs dont » l'âge et l'expérience m'avaient fait reconnaître le ridi- » cule. J'attestai qu'il fallait un *Bourbon* à la France, » et que toute mon ambition tendait à réparer le » mal auquel j'avais concouru, en replaçant, à l'aide » de mes amis, le roi légitime sur son trône usurpé. » Je déclarai que je n'étais passé en Angleterre » qu'après avoir tout préparé à Paris pour parvenir » à ce but desiré; que j'étais membre d'un comité » jacobin, qui tenait à Paris des séances secrètes, » dans lesquelles on agitait les moyens de renverser » *Bonaparte*. Je convins (pour être cru plus facile- » ment) qu'il y avait dans ce comité des membres

(1) Je portais à Guernesey celui de *de Latouche*, pour lequel je ne craignais pas d'être inquiété, parce que mon extrait baptistère et celui de mon père, dont j'étais muni, eussent pu attester que depuis très-long-temps ma famille portait ce second nom, que je quittai à l'époque de la révolution.

» intraitables sur le compte de la République; mais » comme le plus grand nombre était de mon avis, » nous étions sûrs de diriger les mouvemens de » manière à rester toujours les maîtres des résultats. » Je joignais à ces avances des conseils sur la manière » dont il était à desirer, selon moi, que le roi et » les princes se conduisissent pour rallier à eux la » confiance des jacobins. J'annonçais ensuite que je » m'étais reservé, dans les ministères des relations » extérieures et de la police, des moyens qui seraient » à la disposition du Gouvernement anglais, du » moment où il le desirerait. »

J'aurais sans doute été fort embarrassé si les Anglais m'eussent pris au mot, et qu'ils m'eussent demandé d'effectuer sur-le-champ ces rapports entre eux et les ministères en question; mais je n'ignorais pas que la première impression que mon ouverture devait faire naître était celle d'une singulière méfiance.

Je m'y attendais fort bien; cependant, comme il fallait en passer par-là, je m'y soumis, résolu de travailler à l'affaiblir d'abord, afin de la faire tout-à-fait évanouir par la suite, si cela était possible.

Pour commencer à prouver mes relations avec le ministère des relations étrangères en France, voici comment je m'y pris. J'avais, étant chef de la seconde division politique de ce ministère, pris connaissance de tout ce qui concernait la Turquie et l'Égypte; je

m'étais fait donner copie de deux ou trois petits mémoires qui m'avaient paru assez instructifs, mais dont l'intérêt politique était absolument nul pour le moment, puisque les mesures qui y étaient proposées, ayant les unes trente ans de date et les autres douze ou quinze, ne pouvaient plus être aucunement liées aux circonstances actuelles. J'essayai de rajeunir et de raviver leur importance par un petit conte que je joignis à l'envoi de ces mémoires. Je dis que, « passant à Paris après ma fuite de l'île d'Oleron, » je m'étais abouché avec mes amis dans le ministère » des relations extérieures; que j'avais appris que, » quelques jours avant le départ du général *Brune* » pour Constantinople, ce général, le premier Consul » et le ministre *Talleyrand* s'étant enfermés dans un » appartement, s'étaient fait apporter les cartons où » ces mémoires étaient renfermés, et étaient restés » six heures ensemble ; que, deux jours après, les » mêmes personnes, s'étant encore une fois réunies, » avaient fait revenir les mêmes mémoires qui les » avaient encore occupées plusieurs heures. De tout » cela j'avais conclu, disais-je aux Anglais, que ces » mémoires avaient servi de base aux instructions que » *Brune* avait emportées ; que mon zèle pour le Gou- » vernement anglais ne m'avait pas permis de balancer » à m'en faire livrer copie, et que j'étais très-persuadé » que si les ministres anglais voulaient se donner la

» peine de rapprocher les élémens de ces mémoires » des autres notions qu'ils avaient sans doute, ils y » trouveraient la clef de la mission de *Brune*, du » voyage de *Sebastiani* en Egypte, et peut-être de » mille autres choses intéressantes pour eux (1). »

Au surplus, j'annonçais que j'étais prêt, lorsqu'on le voudrait, à présenter un plan infaillible sur les moyens de replacer le comte *de Lille* sur le trône (2).

Ne pouvant pas compter que les Anglais s'ouvrissent jamais à moi sur leurs projets ni sur leurs plans en cas de guerre, je desirais leur en présenter qui leur convinssent, parce qu'une fois adoptés ils devenaient les leurs, et par ce moyen j'étais, malgré eux, dans leur confidence. Je pouvais les engager plus loin, les distraire des idées et des plans qui ne m'étaient pas connus, et finir par faire échouer peut-être tout ce qu'ils avaient médité dans la

---

(1) J'ai appris depuis que l'on avait envoyé mes *vieilleries* au ministre anglais à Constantinople. Je n'ai pas pu savoir ce que ce diplomate en avait conclu pour le voyage de *Sebastiani*.

(2) On a dit quelque part que *l'opinion régit le monde*. Je crois, moi, que l'impudence commande quelquefois l'opinion. Avec toute autre espèce d'hommes que des ministres corrupteurs et assassins, je ne me vanterais sûrement pas du succès que j'ai obtenu en cette occasion; mais qui pourra me reprocher d'avoir fait subir une longue et honteuse mystification à des gens qui, s'ils eussent été délicats et loyaux, n'eussent pas pu entendre la moindre de mes propositions!

première campagne. Cela pouvait, suivant moi, devenir fort utile à la France, et me faisait rentrer chez moi par la plus belle porte possible, et aux dépens de la diplomatie anglaise.

J'envoyai mon paquet au général *Doyle*, gouverneur de l'île, avec une lettre de politesse pour lui, et la prière de faire passer, le plutôt qu'il pourrait, à son Gouvernement les précieux papiers dont je le rendais dépositaire.

Dès le jour même, je reçus la visite du major de place, chargé d'une lettre du général *Doyle*. *Le gouverneur m'invitait à passer chez lui dans la soirée, si cela me convenait. Je m'y rendis. Le général était accompagné de sir Thomas Saumares*, inspecteur de Guernesey, qu'il m'assura ne devoir pas être de trop dans notre conversation. Il affecta de l'appeler tantôt son *ami*, tantôt *Monsieur le chevalier*, afin de me donner la mesure de considération dont il entendait le faire jouir. Ces deux personnes firent ce qu'elles purent pour ôter à notre entretien tout ce qui pouvait lui donner l'air d'un interrogatoire ; mais un air inquiet et sombre perçait à travers toutes leurs questions. Je compris qu'ils finiraient par me traiter très-légèrement si je paraissais intimidé, et j'affectai une contenance de sécurité qui parut faire quelque effet sur leur esprit. Je répondis lestement sur quelques articles ; et à l'égard de quelques autres je me retran-

chai sur la discrétion dont me faisait une loi, l'importance du projet dont je faisais part au Gouvernement. Je pris sur moi de terminer moi-même la séance, en assurant que des affaires pressées m'obligeaient à me retirer de bonne heure. Le général et le chevalier, un peu étonnés, ne laissèrent pas de me faire beaucoup de politesses.

Le lendemain, le même major revint demander à me présenter un billet de son général. On m'avertissait que, prêt à expédier un paquebot pour porter mes dépêches, le général aurait desiré que mes affaires me permissent de passer chez lui dans la matinée. Je promis de m'y rendre, et m'y rendis en effet. Le général me fit observer que mon paquet qui allait partir n'avait pas été ouvert. Il me demanda ensuite s'il n'y avait pas quelque danger pour moi dans le cas où le paquebot serait, sous un prétexte quelconque, saisi par les Français. Je ne crus pas un moment à son inquiétude ; mais, persuadé que ma réponse lui ferait juger de l'importance de mon paquet, je l'assurai qu'il valait mieux pour moi que dans un pareil cas tout l'équipage entier coulât bas, que de souffrir que ma dépêche tombât en des mains ennemies. Je l'engageai à donner des ordres pour qu'à la moindre apparence de danger elle fût jetée à la mer avec un boulet très-lourd. Je ne doute pas que la lettre du général au Gouvernement n'ait fait

mention de ma recommandation et de mes frayeurs.

Le général *Doyle* m'invita ensuite à venir *prendre ma soupe chez lui à cinq heures.* Je le promis, et n'y manquai pas. La table d'un général anglais devenait pour moi en ce moment une chose singulièrement intéressante. J'étais venu à Guernesey *en voisin :* la légéreté de mon porte-manteau m'avait fort accommodé pendant le voyage ; mais cette même légéreté a ses inconvéniens lorsqu'on est débarqué dans un pays où le mérite d'un homme se présume d'après ses habits, et où la première question que l'on fait sur son compte, est *Combien vaut-il ?*

Le supplément qu'il fallut faire à ma garde-robe réduisit ma bourse à un état inquiétant, et dans ce moment la crédulité du ministère anglais devint mon unique espoir et ma seule ressource.

Je vis partir avec joie la nef qui portait mon trésor. Le général *Doyle* eut la complaisance de l'expédier exprès. Pendant les dix ou douze jours qu'il fallait attendre pour avoir la réponse du Gouvernement, le général m'invita fréquemment à dîner; et je m'habituai à la manière de vivre anglaise, avec cette exception qu'il me répugnait de boire, comme font ces messieurs, quatre à cinq heures après dîner: mais m'étant aperçu que le refus de faire comme les autres donnait au général quelques soupçons sur mes motifs, je passai sur ma répugnance et bus du

Bordeaux avec la compagnie. Le général *Doyle*, qui a beaucoup voyagé et qui a bien observé, ne peut pas être comparé à ceux de ses compatriotes qui portent à la France une haine brutale et stupide: il parle notre langue, a de la politesse, de l'esprit et tout ce qui rend aimable. Il est un de ceux qui m'ont fait apercevoir dans mon pays une propriété bien flatteuse, et qu'il m'est agréable de pouvoir lui attribuer; c'est que presque tous les Anglais qui joignent la douceur à la politesse, réunissent en eux ces qualités dans un degré proportionné à la longueur du séjour qu'ils ont fait en France. Je puis me tromper; mais je me persuade n'être pas le seul qui ait fait cette observation.

Je ne crois pas que le général *Doyle* soit ami de notre premier Consul; mais il n'en parle jamais qu'avec beaucoup de mesure, et laisse souvent percer l'estime sentie qu'il lui porte. Cette manière de penser s'accorde mal avec les vues du Gouvernement; mais ce n'est pas la seule occasion où ce Gouvernement ait eu à lutter contre la véritable opinion des Anglais sur cette matière. Les dépenses même qu'il fait en pamphlets et en caricatures pour établir contre *Bonaparte* une opinion favorable à ses idées, n'empêchent pas que tout ce qui pense et raisonne en Angleterre, ne se prononce sur son compte, comme tout ce qu'il y a d'éclairé en

Europe ; c'est même un des griefs des hommes sages du parti de l'opposition contre les ministres, de voir qu'ils n'aient pas su saisir le moment où le pouvoir se trouve enfin entre les mains d'un grand homme, pour terminer la lutte longue et ridicule qui divise les deux pays.

Trois semaines s'étaient déjà passées sans que l'on eût du ministère aucune réponse qui me regardât. Je supposai que ma proposition était rejetée, et que le général *Doyle* aimait autant me laisser dans l'incertitude que de me l'annoncer. Cependant mes ressources étaient épuisées, et j'avais le double embarras de suffire à mes dépenses nécessaires, et de cacher ma pénurie aux Anglais, près desquels le plus grand de tous les crimes est de n'avoir pas d'argent (1).

Pressé de sortir de cet état d'angoisse, je conçus que c'était le moment de raviver l'intérêt que me témoignait le général, par l'offre de quelque grand service. J'allai un jour le trouver, et lui dis qu'une lettre que je venais de recevoir de bon lieu, m'ap-

---

(1) Ceci paraîtra exagéré à qui ne connaît pas l'Angleterre, mais ne le sera pas pour celui qui a observé l'état des prisons, et la différence de traitement qu'éprouvent un assassin qui a entre ses mains l'argent qu'il a volé, et un père de famille en prison pour dettes. Il n'y a dans aucun pays de scélérat traité comme l'est un débiteur à Londres ; et cela doit être d'après les maximes qui servent de base à ce gouvernement.

prenait qu'il se tramait à Paris un grand complot contre l'Irlande ; que plusieurs des conjurés m'étaient connus, et que tous les jours il y avait un conseil de mécontens *Irlandais.* Je proposai au général *de mettre le Gouvernement à même de connaître tout ce qui se tramait contre lui dans ces réunions, en introduisant au milieu des conjurés quelqu'un de son choix.*

Je ne savais pas un mot de ce que j'annonçais avec tant d'assurance ; et quand j'eusse été capable de jouer un pareil tour aux républicains irlandais, je n'avais aucun moyen de faire ce que je promettais : mais, dans ma position, je n'avais plus d'autres ressources que de secouer le *sac aux chances,* pour voir s'il en sortirait quelqu'une qui me fût favorable. Le général fut enchanté de ma proposition, et me demanda de partir sur-le-champ pour Londres, afin d'éviter, dans une occasion aussi importante, les lenteurs de la correspondance ministérielle. La proposition d'aller à Londres me tirait de Guernesey, où je ne pouvais rien faire : mais une difficulté se présentait ; je n'avais plus d'argent, et il fallait, sans découvrir ma détresse, parvenir à engager le général à me proposer de faire lui-même les frais d'un voyage dont les résultats devaient être si avantageux à la Grande-Bretagne.

J'échauffai l'imagination du général et de M. *Saumares,* au point que celui-ci vint, le lendemain, m'engager, de la part de son chef, à partir pour

Londres, dans la journée même, si cela m'était possible. L'empressement de me faire partir se trouvant égal au desir que j'en avais, je témoignai au chevalier *Saumarez* le plus grand desir de condescendre au vœu du général *Doyle ;* mais je glissai avec négligence, que cela ne me serait guère possible avant une huitaine de jours. Un pareil délai le fit tressaillir d'impatience. *J'avais déclaré n'avoir aucune affaire à Guernesey, et n'y être venu que pour fuir la tyrannie de* Bonaparte. *Quelle raison assez forte pouvait me faire différer mon départ, lorsque j'étais prié de rendre à l'Angleterre un service aussi important que je l'avais insinué moi-même !.....* Pressé par le chevalier *Saumarez*, je me trouvai naturellement obligé de lui confier ce qui m'arrêtait. Je lui déclarai donc que *j'attendais, sous huit jours, une cassette de papiers de la plus grande importance, et, avec elle, une traite sur un négociant de Guernesey. Je dis que j'aurais desiré emporter avec moi les papiers pour les présenter à son Gouvernement ; et quant à la traite, j'avais besoin d'en toucher le montant, tant pour fournir aux frais de mon voyage, que pour acquitter quelques petites dettes contractées pendant mon séjour.*

Voilà de beaux motifs, me dit le chevalier, pour vous dispenser de partir aussitôt qu'on vous en prie ! Je puis recevoir votre cassette, et vous la faire tenir à Londres aussi vîte que possible ; et quant aux frais

frais de votre voyage, vingt louis peuvent y suffire; je vous les ferai donner.

Je me hâtai de me rendre aux raisons sans réplique du chevalier. Je dis que j'étais prêt à partir. Il alla annoncer cette bonne nouvelle à son général; mais après avoir réfléchi ensemble, M. *Saumares* m'observa que dix louis suffisaient pour me rendre à Londres. Cela était vrai, à la rigueur. Je pris ses dix louis, et m'acheminai gaiement vers la capitale de la Grande-Bretagne.

M. le chevalier *Saumares* avait parfaitement calculé ce qu'il me fallait pour ma route : j'arrivai à Londres, avec dix-huit shellings dans ma poche. J'allai descendre à l'hôtel *l'Union* dans *Parliament-street.* Je n'ignorais pas que ce que j'avais dans ma bourse, ne pouvait payer ma dépense d'un jour dans cette maison; mais n'ayant pas davantage de quoi vivre à meilleur compte, ce n'était pas d'économie que j'avais d'abord à m'occuper. Je voulais sur-tout me placer à portée des ministres auxquels j'avais affaire. D'ailleurs, à Londres comme à Paris, on ne paye qu'en sortant; et j'étais très-décidé à rester à l'auberge, jusqu'à ce que je fusse admis parmi les honorables membres de la diplomatie anglaise.

J'entends d'ici tout ce que les rigoristes me reprocheront sur cette conduite; mais je les prie d'observer que je n'ai choisi ni la position où je me trouvais,

ni le rôle que j'avais à jouer. Il s'agissait de me tirer de là, et de rentrer dans ma famille, en me rendant utile à mon pays..... Peut-être y avait-il quelques autres moyens; je ne les ai pas trouvés, et suis très-décidé, à cet égard, à ne m'en rapporter qu'à ceux qui auront mieux fait en pareille occasion. On me dira qu'il ne fallait pas tomber dans cette position : ce conseil est très-bon pour une autre fois, et je suis bien décidé à le suivre; mais alors j'y étais, et j'ai fait comme j'ai pu.

Arrivé à Londres, le samedi, après l'heure des bureaux, je ne pouvais voir les ministres que le lundi suivant. Le dimanche ils sont à la campagne; et quand il s'agirait d'empêcher les trois royaumes de s'engloutir, il n'est personne d'assez hardi pour aller déranger un ministre, ou un de ses commis, à sa campagne. Je me contentai de faire savoir, dans les bureaux de lord *Hawkesbury*, que j'étais à Londres, et logé dans *Parliament-street*.

Le lundi matin, on vint me demander à mon auberge, de la part du ministre. Je m'y rendis sur-le-champ. Le ministre était, me dit-on, en affaires avec le lord chancelier; je fus reçu par *Hamond*, sous-ministre. M. *Hamond* est un petit homme grêlé, très-laid, et qui m'aborda d'un air fort dur. Il commença quelques phrases auxquelles je ne compris pas un mot. Je pris la liberté de l'interrompre,

pour l'avertir que je n'entendais pas l'anglais. M. *Hamond* ralentit alors sensiblement la volubilité de sa langue, et je crus distinguer qu'il m'assurait que ce qu'il m'avait sifflé précédemment était du français. Je redoublai alors d'attention pour ne plus commettre la même bévue.

M. *Hamond* me pria de lui remettre les lettres que j'avais pour le lord *Hawkesbury :* il les décacheta, les lut, et revint à moi pour me dire que ces lettres seraient soumises au conseil dès le lendemain ; qu'il m'engageait à venir le voir dans deux jours à la même heure.

L'accueil plus que froid de M. *Hamond* me parut de mauvais augure ; mais quelqu'un me rassura, en me disant qu'il n'avait jamais été plus aimable avec personne. Je retournai à l'heure prescrite, et crus lui trouver cette fois le visage un peu moins sérieux. Il me dit que le Gouvernement était extrêmement sensible au zèle que je lui témoignais ; mais que, dans l'état de paix où *l'on était encore* avec la France, on ne pouvait pas user de ma bonne volonté. Il me demanda mon adresse, et m'assura que, *si les circonstances changeaient*, on accepterait avec bien du plaisir les offres que j'avais faites.

Il n'était pas bien difficile de prévoir que l'inexécution du traité d'Amiens ferait bientôt *changer les circonstances.* Cet événement ne me paraissant pas

douteux, l'époque où se machineraient les sales complots contre la France devenait évidemment celle où je pourrais lui être utile, soit que je découvrisse ceux que les Anglais auraient imaginés, soit que je leur inspirasse assez de confiance pour leur faire abandonner les leurs pour les miens, et me faire charger de l'exécution d'une partie du mal qu'ils voudraient nous faire. Mais en attendant cet événement, il fallait faire trois choses assez difficiles :

1.° Vivre sans argent à Londres ;

2.° Persuader au Gouvernement anglais que j'étais absolument rentré dans les intérêts du prétendant ;

3.° Ne pas être reconnu par les émigrés, ou leur faire croire que mes anciennes liaisons me mettaient en état d'être à leur cause d'une grande utilité dans la crise qui se préparait.

Pour obtenir ces trois points, je continuai de manger à mon auberge ; j'envoyai au Gouvernement anglais note sur note, projet sur projet ; et comme il fallait, pour lui plaire, dire beaucoup de mal de *Bonaparte*, de son gouvernement, et même de sa famille, je renchérissais, dans les écrits que je faisais passer, sur toutes les injures et platitudes qui s'imprimaient ou se disaient à Londres. Je voyais jusqu'aux émigrés couvrir de mépris les ordures de *Pelletier* en ce genre, et ne concevais pas comment cela eût pu atteindre le premier Consul ; je pensais bien d'ailleurs

que si, pour résultat, je parvenais à être utile à la France, *Bonaparte* ne s'informerait guère de quels moyens je m'étais servi pour obtenir mon but.

Pour parvenir à me faire parmi les émigrés, si je ne pouvais pas éviter d'en être reconnu, la réputation d'un homme tout-à-fait revenu de ses erreurs passées, je me proposai de bien mettre dans mes intérêts l'un d'eux, M. *Bertrand de Molleville*, ancien ministre de la marine sous *Louis XVI*. Ce M. *Bertrand de Molleville*, qui figure dans la correspondance qu'on va lire, sous le nom de *Villers*, a eu une trop grande part à la mystification dans laquelle il est à-la-fois mon complice et ma victime; il est d'ailleurs un personnage trop rare, pour que je puisse me dispenser de faire connaître mes anciens rapports avec lui, et la manière piquante dont j'exploitai son avidité au profit de l'intrigue que je voulais nouer.

Quelque temps après le 10 août 1792, et au milieu des plus tristes résultats de l'exaltation populaire, je m'occupais, à la commune de Paris, de rendre aux royalistes qui couraient quelques dangers, tous les services que ma position me rendait possibles : les premiers que j'avais obligés m'en envoyaient d'autres, et je les accueillais avec si peu de soin de ma responsabilité, qu'au su de tout ce qui a connu cette époque orageuse, j'étais hautement appelé *royaliste ;* injure ou compliment que je ne

méritais pas plus alors qu'aujourd'hui. J'avais rendu un petit service à M. *de Flahaut.* Mme *de Flahaut* vint me voir une autre fois, et m'en demanda un autre, que depuis elle a exagéré avec bonté, lorsqu'elle crut que son témoignage pouvait m'être utile. Quelque temps après, la même dame m'invita à passer chez M. *Morris,* ambassadeur des États-Unis, rue de la Planche, où la frayeur l'avait reléguée. Elle me proposa de lui procurer un passe-port pour M. *Bertrand,* ex-ministre de la marine, que la vengeance publique menaçait, et que sa taille rendait difficile à cacher. Je me procurai un passe-port en blanc, et nous le remplîmes, Mme *de Flahaut,* M. *Bertrand* frère et moi. M. *Bertrand* passa en Angleterre. Quelque temps après, le procès du roi menaçant de tourner mal, M. *de Flahaut,* partit pour Boulogne, d'où il lia une correspondance avec M. *Bertrand,* qui était à Londres. Le petit service que j'avais rendu à M. *Bertrand* l'avait engagé à s'adresser à moi, et M. *de Flahaut* m'écrivit que l'ex-ministre me priait de me charger de répandre un assez mauvais *factum* qu'il avait composé pour le roi. Je distribuai ce *factum* à qui en voulut, et je n'ai pas besoin de dire quel effet il produisit.

Quelque temps après la mort du roi, je reçus une somme assez considérable en assignats, que l'on me priait de remettre à Mme *Bertrand.* Je les lui remis en main propre : mais bientôt j'appris que ces

assignats étaient faux ; que le malheureux M. *de Flahaut* avait été guillotiné pour en avoir passé sans les connaître, à la prière de M. *Bertrand*, qui ne se réservait que le profit ; que M.me *Bertrand* elle-même, trompée comme les autres, avait été mise en jugement, et ne s'en était tirée qu'en prouvant, jusqu'à l'évidence, qu'elle avait ignoré que ces billets fussent faux.

Ainsi c'est en m'exposant aux horreurs d'un procès criminel, que M. *Bertrand* m'avait témoigné sa reconnaissance du service aussi désintéressé que périlleux que je lui avais rendu. J'ai appris depuis que, lors du procès de M. *de Flahaut*, une dame était venue en poste à Londres, et lui avait dit que, moyennant 5 00 louis, elle était sûre de faire échapper de sa prison la malheureuse et intéressante victime de son avidité. M. *Bertrand*, au su de tous les émigrés qui sont à Londres, a des sommes considérables placées à la banque : il s'était acheté une maison ; il faisait un commerce de pâtisserie sous le nom de son neveu ; enfin il n'avait qu'à siffler pour trouver 4,000 louis, s'il les eût voulus. Tout l'invitait à cet acte de justice : il s'agissait de sauver un royaliste distingué, un homme qui périssait victime du même zèle dont il se dit animé, un homme qui avait, de confiance, passé les billets dont lui *Bertrand* avait perçu et placé la valeur à la banque anglaise !.....

M. *Bertrand* répondit qu'il ne pouvait pas donner 500 liv. sterling ; et la tête de son ami, de son agent, tomba sous le glaive de la loi !.....

Voilà l'homme que je connaissais à Londres, et que je projetai de faire servir à mon plan. Je lui écrivis pour lui demander à quelle heure je pourrais le voir, lui annonçant que je venais faire, pour la restauration du comte *de Lille*, des propositions qui lui seraient agréables. J'avais très-bien présumé que M. *Bertrand* s'empresserait de s'informer d'un plan dont il allait devenir le présentateur, et dont il recueillerait tous les bénéfices et les honneurs en cas de succès.

M. *Bertrand* vint à mon auberge dès le grand matin ; et lorsque je m'informai si mes opinions politiques ne seraient pas un obstacle à la faveur dont j'avais besoin pour la réussite de mon projet ; il me dit que jamais ni lui ni les princes ne m'avaient regardé autrement que comme royaliste ; que c'était en ces termes qu'il leur avait toujours parlé de moi, et que j'étais à ses yeux un excellent royaliste, puisque j'avais essayé de sauver la vie au roi.

M. *Bertrand* m'invita à venir chez lui, où nous serions plus à notre aise pour causer. Je m'y rendis sur les cinq heures.

Après lui avoir donné les bases du grand plan

que je me proposais de présenter aux ministres anglais en cas de guerre, bien fait sentir le prix des moyens que j'avais organisés en France avant mon départ; et présenté toutes les raisons d'espoir qui sortaient naturellement des ressources dont je disposais, je tâchai de lui faire sentir la nécessité de m'aider de l'influence que je lui supposais sur les émigrés, afin qu'ils me vissent à Londres sans scandale, et ne cherchassent pas à me desservir près du Gouvernement anglais.

Pressé ensuite par la pénurie de mes finances, j'abordai une question qu'on n'agita jamais devant M. *Bertrand* sans faire vibrer dans tout son individu la fibre la plus délicate et la plus sensible. Je lui observai que, m'étant sauvé de France presque à la nage, et mes affaires domestiques étant fort dérangées par suite des traverses que j'avais essuyées, il me rendrait service, si, au moyen des relations que je lui supposais avec le Gouvernement anglais, il pouvait me faire rentrer une bagatelle de vingt-huit louis que j'avais donnés pour me faire délivrer copie des trois pièces qui étaient entre les mains du ministère. Je lui insinuai qu'un moyen d'obtenir bien facilement cette misère, et, en même temps, de me recommander près des ministres, serait de leur dire ce qu'il savait de mes efforts pour sauver la vie à *Louis XVI*, et le petit service que

j'avais eu le bonheur de lui rendre à lui-même, lorsqu'il eut besoin d'un passe-port.

M. *Bertrand*, à qui l'exposition de mes embarras pécuniaires avait fait faire des réflexions rapides sur le genre de services que je serais peut-être dans le cas de lui demander en échange de celui que je lui rappelais, M. *Bertrand*, dis-je, me dit qu'il parlerait à M. le comte *d'Escars* pour l'engager à user en ma faveur de son crédit auprès du Gouvernement anglais. Il ajouta que quant au passe-port dont je lui parlais, on ne le lui avait pas donné, et qu'il n'en avait jamais entendu parler ; mais qu'il ne doutait pas un moment de ce que je lui disais, et m'avait la même obligation que s'il l'eût reçu.

Je fus moins surpris que piqué de la manière dont M. *Bertrand* se désintéressait dans mon affaire. Il était clair maintenant que ne m'ayant aucune obligation, tout ce qu'il ferait pour moi partirait de sa générosité. Il fallait donc, à ce compte, rabattre beaucoup de mes espérances : cependant je ne désespérais pas de le lier dans mon projet, si l'appât d'une grande affaire et de grands bénéfices venait réveiller sa sensibilité et sa bienveillance.

Trois mois se passèrent sans que les ministres anglais décidassent rien, ni sur le fond de mon projet, ni sur la petite réclamation que je lui avais adressée. Le fameux *Pelletier*, que j'avais rencontré

dans la boutique d'un libraire émigré, enchanté d'avoir quelque chose à dire, se déchaînait sur mon compte avec la véracité et la grâce qu'on lui connaît. *Richer-Sérisi*, revenu à Londres d'une mission dont les Anglais l'avaient chargé en Espagne, avait appuyé *Pelletier* de quelques contes qu'il avait mal retenus ; et ce concert de calomnies et d'injures embarrassait quelques autres émigrés moins fanatiques et plus accessibles, qui m'avaient d'abord témoigné de l'intérêt. Je voulus essayer de calmer la rumeur que ces messieurs avaient excitée : j'écrivis à *Pelletier* de manière à lui insinuer « qu'il sacrifiait ses véri-» tables intérêts pour satisfaire une humeur ridicule ; » que vraisemblablement il soupçonnait le motif qui » m'avait appelé en Angleterre, et qu'il nuirait sans » doute, sans le vouloir, aux intérêts qu'il avait » toujours défendus ; qu'au reste il pouvait avec » vérité dire que j'avais marché dans les rangs répu-» blicains ; mais que le fait qu'il avait allégué sur mon » compte était une vieille calomnie, dont les auteurs » lui étaient particulièrement connus. Je l'invitai à » prendre près d'eux les renseignemens nécessaires, » et me persuadai qu'ils seraient les premiers à désa-» vouer ce qu'ils n'avaient dit alors que parce que » nous marchions sous des drapeaux différens. »

Pelletier avait pour principe qu'il n'y avait que lui qui dût remettre le comte de *Lille* sur le trône, et qu'il

ne fallait pas qu'il s'y laissât replacer par d'autres; en conséquence ma lettre fut pour lui une raison de plus d'intrigailler contre moi. *Richer-Sérisi* fut plus raisonnable ; il convint qu'il s'était peut-être laissé aller trop vîte à ses préventions, et me donna sa parole d'honneur qu'il ne me nuirait en aucune manière. J'avais d'autant plus besoin que les accusations de jacobinisme dont on voulait m'*entacher* cessassent, qu'il n'était pas difficile de présumer l'effet qu'elles feraient sur des *hommes d'état* de la force de MM. *Adington* et *Hawkesbury*, qui cherchent dans les recueils d'inepties et d'horreurs que les royalistes ont faits contre nous, les notions dont ils ont besoin sur les hommes qui ont marqué dans la révolution.

M. *Bertrand*, qui n'aime pas *Pelletier*, avait bien dit quelques mots contre lui à mon sujet ; mais il ne s'était pas exprimé de manière à faire l'effet dont j'avais besoin.

Cependant il y avait trois mois que j'étais à l'auberge de *l'Union*. Je laissais mon hôte tranquille, et m'en rapportais à lui du soin de mettre en règle mon compte de dépense. J'étais décidé à lui donner autant de temps qu'il voudrait en prendre. Malheureusement ce compte fut prêt avant moi, et je me trouvai obligé de demander quelque temps pour m'acquitter. Quand on en est là à Londres, on n'est pas loin d'être arrêté. Je le fus quelques jours après, et

conduit dans une maison qu'on appelle *Spongianos* (1), d'où je devais être transféré à Newgate, si, au bout de deux ou trois fois vingt-quatre heures, mon compte n'était pas soldé.

Je n'imagine pas que jamais personne se soit trouvé plus embarrassé que je le fus pendant les deux jours que je demeurai dans cette maison, dont j'essaierais de peindre le régime si j'avais à donner l'image de l'enfer. Je n'avais aucune espérance de voir M. *Bertrand* sensible à mon accident; cependant je crus devoir l'en prévenir. Une circonstance malheureuse pour l'humanité, et une erreur de M. *Bertrand*, me tirèrent d'affaire. Des lettres de lord *Whitworth*, arrivées dans le moment où je me désolais le plus, annoncèrent qu'il n'y avait plus aucune espérance de compter sur la continuation de la paix : on ajouta que M. *Andréossi* se disposait à partir, et que le lendemain un message du roi apprendrait au parlement que des lettres de marque avaient été expédiées contre les bâtimens que notre commerce avait confiés à la mer, sur la foi des traités.

M. *Bertrand* m'avait souvent répété : *Si la guerre*

(1) Expression pittoresque, et qui donne une idée de la manière dont votre bourse est pressée dans ces sortes de dépôts. Il me suffira de dire qu'au bout de deux jours, ma dette de 38 liv. sterling se montait à 49.

se déclare, ERIS MIHI MAGNUS APOLLO. Je le vis arriver le visage rayonnant de bonheur et d'espérance. — *Soyez tranquille,* me dit-il, *nous vous tirerons de là; je me suis porté caution pour vous, et vous allez sortir.* Je fus d'abord étourdi de cette bonne nouvelle, et je me reprochais déjà d'avoir mal jugé cet homme bienfaisant qui venait m'arracher au désespoir. Un éclaircissement qui me fut donné dès que je fus dehors, refroidit bientôt les transports de ma joie. M. *Bertrand* ne s'était engagé qu'à représenter ma personne le jour où je serais assigné au tribunal, et n'avait point du tout répondu de la somme de trente-huit louis que je devais à mon auberge. Or, c'était le surlendemain que je devais paraître à l'audience; et n'ayant aucune raison à donner contre la demande de mon aubergiste, qui était très-juste, je devais rentrer sur-le-champ en prison, ou trouver quelqu'un qui payât pour moi. Ceci ne faisait plus le compte de M. *Bertrand,* qui s'était imaginé qu'en répondant de ma personne, cette affaire pourrait traîner six mois. Il ne me parut point du tout disposé à me prêter la somme dont j'avais besoin, et je regardai comme inévitable ma rentrée à Newgate.

Il y a sans doute un Dieu pour les bonnes gens; et je fus tiré d'affaire par un incident que je n'aurais pas imaginé en mille ans.

N'ayant pas de maison où je pusse descendre en sortant du *Spongianos*, j'ordonnai au cocher qui m'était venu prendre avec mes effets, de s'arrêter à la première auberge dans Piccadily. Cette maison, appelée *l'Ours blanc*, se trouva être celle où s'arrêtait la diligence de Paris. J'y passai cette nuit, et descendis le lendemain dans la salle commune pour y déjeûner. Quelle fut ma surprise d'y trouver un Français, nommé *Baude*, qui m'avait rendu à Paris une infinité de ces petits services qui attachent plus que les grands, parce qu'ils tiennent davantage aux dispositions du cœur, et sont toujours plus désintéressés ! Cette rencontre était le premier plaisir que j'eusse goûté depuis que j'avais quitté ma famille. J'oubliai un moment la position critique où je me trouvais, pour m'informer de ce qui m'intéressait en France, et de ce que l'on disait de l'état des affaires.

Baude venait passer huit jours à Londres. Il était chargé de prendre, sur les procédés de quelques fabriques anglaises, des notions dont on avait besoin à Paris pour une spéculation de commerce. Il m'apprit que l'indignation était à son comble contre le Gouvernement anglais ; que le premier Consul avait fait, pour éviter la guerre, tout ce que la dignité de l'empire pouvait permettre, et qu'il n'y avait qu'une voix sur l'atrocité du Gouvernement britannique. Je fis part à *Baude* de la nécessité où je

m'étais trouvé, pour être toléré à Londres, de feindre d'être devenu royaliste. Je lui conseillai de faire de même s'il voulait ne pas être insulté dans ce pays de la *liberté.* Il me promit de suivre mon conseil; mais trop habitué à la franchise et à la vérité, il s'y prenait si gauchement, que je fus obligé de l'empêcher de voir personne, pour éviter qu'il ne se trahît. Je lui dis quelque chose du tour que je voulais jouer au Gouvernement anglais, s'il y avait guerre; et nous convînmes même que je pourrais lui adresser à Paris quelques lettres auxquelles il me répondrait de manière à nourrir l'illusion des ministres (1).

Je devais, dans la même matinée, aller chez M. *Bertrand.* La conversation que je venais d'avoir me fit naître une nouvelle idée, et ce fut celle qui me sauva du redoutable Newgate.

J'abordai M. *Bertrand* d'un air satisfait. « Savez-» vous bien, lui dis-je, ce qui se passe? Au mo-» ment où la guerre va se déclarer, le comité » républicain dont je vous ai parlé s'occupe de tout » bouleverser en France, si on veut l'y aider. Il » brûlera tous les palais de nos nouveaux gouver-» nans, fera sauter les magasins à poudre, assassinera » *Bonaparte* et ses amis, et remettra provisoirement » en activité le gouvernement révolutionnaire. Il

(1) Je lui en ai écrit deux qu'il n'a pas reçues.

» m'envoie

» m'envoie un député chargé de me demander si » le ministère anglais voudrait lui fournir les secours » dont il a besoin. Si on les lui accorde, vous » sentez qu'étant le canal par lequel il les aura » reçus, j'aurai dans ce comité une double influence; » et alors rien ne m'empêchera de diriger les choses » de manière à remettre entre des mains qui facili- » teront et opéreront même le rétablissement du roi, » l'autorité dont nous nous serons emparés. Allez » sur-le-champ voir lord *Hawkesbury;* représentez- » lui combien il lui est intéressant de s'allier aux » jacobins, puisque les autres puissances ne veulent » plus s'allier à l'Angleterre. Rassurez-le sur l'arri- » vée de l'homme dont je vous parle, qui ne me » quittera pas, pour lui prouver qu'il n'a affaire » qu'à moi. Tâchez que le ministre prenne enfin » un parti sur mes propositions, et sur-tout que » je n'aille pas à Newgate. »

M. *Bertrand* s'habilla sur-le-champ, et me dit de venir sur les quatre heures chercher la réponse du ministre.

Lorsque je me présentai à l'heure dite, la figure de M. *Bertrand* était fort animée. Je vis clairement que les petites gentillesses que j'avais proposées avaient été agréables au loyal ministre du roi *George. Ménagez précieusement vos jacobins,* me dit M. *Bertrand; ils pourront nous être fort utiles; VOTRE*

FORTUNE ET LA MIENNE passeront vos espérances. Je vais vous avancer, DE MON ARGENT, la somme dont vous avez besoin pour vous tirer d'affaire (1). *Retournez vers votre homme, et tâchez de bien l'endoctriner.*

Je retournai en effet vers mon homme, avec qui je dînai de très-bon cœur. Nous bûmes ensemble *à la République*, en bénissant les heureux effets de la diplomatie anglaise.

Baude partit pour Paris au bout de sept jours. Dans la crainte de lui causer quelque inquiétude sur mon compte, je ne lui dis que très-peu de chose de mon projet; et, à bien dire, il ne savait qu'une chose clairement, *c'est que je me moquais des Anglais.*

M. *Bertrand* me pressait de résumer toutes les idées que j'avais données jusqu'ici, et d'en faire un plan qui pût être soumis au conseil du roi. Je m'occupai de ce travail, que je lui remis trois jours après. C'était un volumineux mémoire, composé de deux parties bien distinctes. La première traitait des moyens qu'avaient les républicains de se rendre maîtres d'une partie de la France. Le comité m'avait fait prévenir, disais-je aux Anglais, que le plan du général en qui il avait mis toute sa confiance, était de se rendre

(1) Il me remit alors 50 liv. sterling qu'il tira de sa poche d'habit, et non de son secrétaire. J'en conclus que cette somme lui avait été donnée par le ministre.

maître des villes de Besançon, Dôle, Auxonne et Dijon; de faire ensuite insurger tous les départemens circonvoisins, et de former à Auxonne un camp où viendrait se rendre tout ce qui voulait fuir la domination de *Bonaparte*. La Suisse, travaillée par nos émissaires, devait s'insurger de son côté, et couper à l'armée d'Italie sa communication naturelle avec le Gouvernement. Toutes les puissances voisines devaient être invitées à voir sans effroi ce mouvement qui rendait la liberté au monde entier et le délivrait de l'influence du premier Consul.

Dans la seconde partie j'indiquais ce qui pouvait contribuer à rallier sur d'autres points les amis du comte *de Lille*. J'invitais les agens à user des plus grands ménagemens envers les républicains, afin de rendre plus facile l'accommodement que je proposais ensuite entre les chefs des deux partis. Je conseillais aux royalistes de faire les plus grands efforts sur les côtes de l'Océan, de gagner tant qu'ils pourraient dans le midi, et de faire en sorte de venir donner la main aux républicains sous les murs de Lyon. Je conseillais de ne pas s'occuper, pour le moment, de la Vendée, qui, sous la main de l'Angleterre, ne pouvait pas nous inquiéter, lorsque tout le reste serait arrangé. Des proclamations, des pamphlets, des écrits de toute espèce, devaient annoncer et préparer toutes nos opérations.

Tels étaient les principaux points du plan auquel j'offrais de concourir, et pour l'accomplissement duquel j'assurais que la majorité du comité m'aiderait de tous ses moyens. Je demandais à être envoyé sur la rive droite du Rhin, d'où je pourrais manœuvrer à mon aise, depuis la Suisse jusqu'en Hollande, et j'offrais de prendre les ordres du ministre ou commissaire anglais que sa position rendrait plus propre à diriger nos mouvemens.

M. *Bertrand*, très-content de ce plan pour son compte, alla le présenter au ministre M. *Pelham.* Il me dit, à son retour, qu'on lui avait promis de l'avertir lorsqu'il serait examiné et qu'on aurait déterminé quelque chose.

Trois semaines se passèrent avant qu'on eût aucune nouvelle qui me concernât. La pénurie de mes moyens d'existence n'avait point cessé, et j'éprouvais plus que jamais le besoin de voir le ministère prendre un parti sur mon affaire. Quelquefois je me reprochais de n'avoir pas encore imaginé quelque chose de plus horrible et de plus analogue aux goûts du Gouvernement anglais. Enfin, M. *Bertrand* me montra un jour une lettre de M. *Shee*, sous-secrétaire d'état, qui le priait de passer à son bureau. J'allai, à l'heure ordinaire, m'informer du résultat de la conférence. Je trouvai M. *Bertrand* rayonnant de gloire et d'espérance. Il me montra un paquet de

bank-notes, dont il préleva d'abord les 50 l. sterl. qu'il m'avait prêtées un mois auparavant (1). Il me donna ensuite 10 l. sterl. et 10 shellings, faisant dix guinées, qu'il me dit m'être allouées par mois, jusqu'au moment où le Gouvernement trouverait à propos d'utiliser mes grandes ressources. Enfin, il serra dans son secrétaire un autre paquet de *bank-notes* dont il ne parla pas. En général, toutes les fois que M. *Bertrand*, qui touchait tous les mois mon revenu diplomatique, revenait des bureaux, je le voyais toujours serrer un paquet de *bank-notes* incomparablement plus gros que le mien. Cette manœuvre, qui eut lieu pendant cinq mois, ne me permit pas de douter que la course que faisait M. *Bertrand* ne lui fût beaucoup mieux payée que mes admirables productions. Cela me donnait de l'humeur et de la jalousie. Je suis *Raton*, me disais-je, qui tire les marrons du feu,

Et cependant *Bertrand* les croque.

Quoi qu'il en soit, M. *Bertrand* avait encore recueilli plus d'éloges que de livres sterling; et je lui dois la justice que s'il garda sa bonne part de la dernière monnaie, il me restitua l'autre dans toute son intégrité. Mon plan avait été adopté dans le conseil à la presque unanimité. Chaque article

(1) Les mêmes que, suivant toute apparence, un autre ministre lui avait déjà payées.

avait été répondu en chœur par une décharge générale de *very well, very well, very well ;* et tous les honorables membres avaient dit de moi : *Goddam ! he is a very able man.*

Une chose qui m'était expressément recommandée par les ministres, et sur laquelle M. *Bertrand* insista avec chaleur, c'est le secret qu'il fallait garder envers les ex-princes français qui étaient à Londres, et sur-tout avec le conseil de celui que les émigrés appellent *Monsieur :* ce conseil était alors composé de l'évêque d'Arras, de *Dutheil*, de *Villot* et d'un colonel suisse nommé *le baron de Roll.*

Ce secret devenait pour moi, en cette circonstance, un fardeau très-pesant. J'ai toujours eu un grand faible pour les princes ; et l'on venait de me dire qu'en parlant de moi, *son altesse royale* m'avait fait l'honneur de dire, avec un intérêt marqué :

Voyez ce que c'est que c't'homme ; quels sont ses vues et ses moyens ; sachez s'il est chef de parti.

Henri Larivière m'était venu voir pour remplir les vues du prince ; et je lui avais lu, avec un abandon qui parut le toucher, tout ce que j'avais écrit et projeté pour le rétablissement du trône.

Je ne sais quel rapport il fit au prince ; mais il ne paraît pas que l'on ait voulu s'en tenir à ce qu'il dit de moi. Le général *Villot*, m'ayant trouvé un jour chez *Henri Larivière*, en prit occasion de lui

demander s'il croyait que je voulusse accepter un dîner chez lui. Cette proposition me convenait sous tous les rapports. J'étais décidé à bien remplir son imagination de l'idée de mes ressources en France, afin que l'opinion de mon dévouement à la cause royale s'établît dans l'esprit des Anglais par tous les moyens possibles (1).

Le général *Villot*, après son retour de Caïenne, s'était fait présenter au comte *de Lille* et aux Anglais comme une victime intéressante de son attachement à la monarchie. On voulut bien ne pas trop le chicaner sur ce qu'il avait fait dans le commencement de la révolution ; on ignora ou l'on feignit d'ignorer que c'était lui qui avait fait fusiller *Charette :* on ne vit que les services qu'il pouvait rendre, et il reçut à-la-fois la croix de Saint-Louis et le titre de lieutenant-général des armées (futures) du roi. Les Anglais l'ayant chargé, à la fin de la guerre, d'une opération dans le midi, il ne fit rien, à ce que disent ses ennemis, qui sont nombreux à Londres. On prétend qu'il garda pour lui une somme de cent et tant de mille louis, dont il éludait de rendre compte sous différens prétextes. La grande aisance dont il jouissait déplaisait beaucoup à M. *Bertrand*

(1) C'est dans cette vue que j'avais déjà fait pour les journaux deux articles dans le genre *anglais*.

sur-tout, qui ne pouvait pas supporter l'idée qu'un autre que lui eût palpé les sommes dont il voyait de si beaux restes en des mains qui n'étaient pas les siennes. M. *Bertrand* m'avait défendu de voir le général *Villot;* mais M. *Bertrand* ne m'avait jamais invité à dîner : *Villot* m'y invitait ; je me décidai en faveur du dernier.

Je n'étais pas assez imbécille pour m'imaginer que dînant entre un général de *Louis XVIII*, comme *Villot,* et un Normand comme *Henri Larivière,* il ne dût être question que du plaisir de faire ma connaissance ; j'allai au-devant des questions que je prévoyais. Je parlai beaucoup de la nécessité de terminer une bonne fois cette révolution par le seul moyen qui pût tout arranger. Je dis quelque chose de la part que je pouvais prendre dans la grande affaire de la restauration du roi, et témoignai un grand desir de voir les princes prendre en moi quelque confiance. Le général *Villot* répondit à mes avances avec une bonhomie et une confiance affectées. Il parut persuadé qu'éclairé par l'expérience, comme je devais l'être, je pensais sérieusement à aider de tout mon pouvoir au rétablissement de la monarchie; mais il m'invita sur-tout à me méfier des Anglais, qui n'avaient jamais travaillé de bonne foi à relever le trône. Il me dit une partie de ce qui avait été arrêté entre les ministres anglais,

M. *Bertrand* et moi, pour me prouver qu'il avait des relations sûres dans les bureaux. La seule manière de travailler utilement, selon lui, au grand but que je me proposais, était de m'entendre avec le conseil des princes ; et pour cela il me proposait de venir, dès le lendemain matin, avec lui et *Henri Larivière*, chez M. l'évêque d'Arras, avec qui nous conviendrions de quelques bases pour notre travail futur. Je commençai par accepter le rendez-vous proposé, et quittai notre *Amphitryon* pour aller rêver à cette aventure. En me reconduisant, *Henri Larivière* me dit que *Villot* était un petit intrigant qui chercherait à tirer parti de mon affaire, pour s'en attribuer le mérite et les profits ; que je devais être en garde contre ses manœuvres ; mais qu'au surplus il serait là, et m'avertirait de tout ce qui pourrait m'intéresser.

La conversation que je venais d'avoir me livrait à des réflexions embarrassantes.

Villot m'avait prouvé qu'il savait une partie de mon secret : mais il pouvait très-bien se faire qu'il sût le reste ; et alors il n'y avait pas de doute que son prince et son évêque n'en fussent également instruits. Devais-je, dans mon entrevue du lendemain, et en cas que je fusse pressé de questions, leur cacher ce qu'ils savaient peut-être ? cela ne me paraissait pas prudent. Gardant des mesures avec

eux, ils en concluraient sans doute que j'étais plus attaché à la cause anglaise qu'à la leur ; et alors il était tout naturel de penser qu'ils feraient tout ce qu'ils pourraient pour engager les Anglais à changer d'agent. Cela ne leur eût pas été très-difficile : ils pouvaient dire tenir de moi ce que *Villot* avait appris d'ailleurs ; et en m'accusant de manquer de discrétion dans une affaire dont le succès reposait, en grande partie, sur mon silence, rompre toutes mes communications. Ces considérations m'engageaient à m'ouvrir sans réserve, en présence de l'évêque d'Arras.

D'un autre côté, *Villot*, qui, en paraissant servir les princes, faisait aussi une police pour les Anglais ; *Villot*, dis-je, n'était-il pas chargé, par ces derniers, d'éprouver jusqu'à quel point je saurais garder un secret ! et n'était-il pas à craindre qu'instruits du dévouement que j'aurais témoigné à nos ex-princes, ils n'en conclussent que je serais moins disposé à les servir aveuglément ! . . . . .

Telles étaient les raisons qui me faisaient balancer, et me déterminaient alternativement à la confiance ou au silence.

Une réflexion fixa mon incertitude. Les Anglais en voulaient sur-tout à la France ; ils étaient bien décidés à mettre toujours en avant le *rétablissement du roi* : ainsi, en m'ouvrant aux agens du parti royal, il me

restait la ressource de rejeter mon indiscrétion sur mon dévouement à cette cause ; et cela leur prouverait d'autant mieux que je ne songeais pas à les *trahir* pour *Bonaparte*. D'ailleurs, mon apparente confiance dans les agens de *Monsieur* engageait ceux-ci, d'honneur et d'intérêt, à me soutenir ; et, tout bien pesé, je ne croyais pas que ma liaison avec le parti royal me fît perdre tout mon crédit, au lieu que j'étais évidemment rejeté si j'avais ce parti contre moi.

C'est après avoir fait toutes ces réflexions, que je me rendis chez l'évêque d'Arras, avec *Henri Larivière*. *Villot* nous y avait précédés. Il venait d'arranger avec l'évêque le plan de notre conversation.

Monseigneur ne se fit pas long-temps attendre. Il vint s'asseoir dévotement sur son canapé, et fit signe à *Villot* de s'asseoir à sa gauche. Voyant qu'il ne me faisait point de signe à moi, j'approchai un fauteuil, sur lequel je pris place ; *Henri* en fit autant.

Depuis que j'ai vu l'évêque d'Arras, et que je lui ai parlé, je suis encore à concevoir comment il a pu être question d'un pareil homme dans la discussion d'aussi grands intérêts que ceux dont il paraît avoir été chargé. Son air béat et confit peut faire fortune auprès d'une vieille dévote ; mais la platitude et le décousu de ses idées, le ton niais avec lequel il les déroule péniblement, présentent

à l'instant l'idée de ce que le vulgaire appelle communément une *ganache*. Ajoutez à cela un orgueil que n'ont encore pu abaisser ni les humiliations que les Anglais font subir aux émigrés qui vivent de leurs aumônes, ni la certitude où il doit être que tout le monde connaît l'affreux métier qu'il fait auprès de son prince, dont il est le conseiller *Bonneau* (1).

Le saint homme ne daigna pas jeter un coup-d'œil sur moi, pas même lorsque, dans le cours de la conversation, il se trouva forcé de m'adresser la parole. Les jambes croisées et l'œil constamment fixé sur la boucle d'or de son soulier, il pria d'abord *Henri Larivière* de dire ce qu'il savait, par moi, des moyens dont on lui avait dit que je proposais de me servir pour le rétablissement de *Louis XVIII*.

Monseigneur, lui dit *Henri*, je crois qu'il conviendrait que ce fût M. *de Latouche* lui-même qui

---

(1) Des officiers chouans ont offert devant moi, et en présence de plus de dix personnes, chez *Henri Larivière*, d'établir par des faits positifs et plus clairs que le jour, que M. l'évêque d'Arras était, à la lettre,

ce que, dans la province,
Les gens grossiers appellent M. . . . . . .

En réfléchissant que de pareils hommes impriment tous les jours qu'ils veulent rétablir en France le culte du vrai Dieu, on s'écrie involontairement :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Dieu puissant! . . . .

vous donnât ces détails ; il est plus au fait que moi du plan en question, puisqu'il en est l'auteur.

Cette observation et le silence respectueux dans lequel je me retranchais, obligeaient notre abbé à s'expliquer et à s'adresser à moi, s'il ne voulait pas que notre entretien en demeurât là. Son embarras, pour me donner la parole sans me l'adresser, me faisait rire ; enfin, il laissa tomber cette phrase entrecoupée de plusieurs pauses : *Hé bien !..... qu'il parle..... Nous sommes prêts à l'écouter.... nous sommes ici pour ça.*

J'entrai en matière ; et après avoir posé en principe « que le rétablissement du roi ne pouvait être » le résultat que d'un concert franc et loyal des » royalistes fidèles et des républicains amendés, j'es- » sayai d'établir la nécessité de mettre sous les pieds » tout le passé, qui n'était plus en notre pouvoir, » et d'opérer entre les deux partis une réconciliation » sincère. *(L'abbé rougit et piétine.)* J'observai que » le roi lui-même avait été révolutionnaire, et qu'il » n'avait pas le droit de parler de *pardon. (L'abbé* » *pâlit.)* Je prétendis que tout était perdu, si la ré- » volution et toutes ses suites n'étaient pas regardées » par tous comme une maladie épidémique, dont » personne n'était coupable. Je voudrais bien savoir, » disais-je, si, dans un naufrage, les passagers » peuvent être accusés et jugés par ceux qui ont

» tenu le gouvernail, et s'il n'est pas plus sage d'in-
» viter chacun à rassembler ses débris, que de s'oc-
» cuper oiseusement à chercher de qui venait un
» mal sans remède. Je demandais que le roi, les
» princes et tous leurs agens, au lieu de ressasser
» tous les jours les maux de la révolution, s'occu-
» passent de faire oublier à chacun les torts qu'il pou-
» vait avoir, et essayassent même, pour ôter toute
» idée des vengeances que l'on pouvait craindre, de
» persuader qu'ils étaient surpris que l'on n'eût pas
» fait plus de mal, d'après la force de l'entraînement
» qu'avait dû occasionner l'invasion des idées nou-
» velles. » *(L'abbé se mouche et n'y peut plus tenir.* Villot *fait la grimace, et* Henri *écoute.)*

Après avoir ouvert ce moyen de rassurer les républicains sur la crainte des vengeances royales, dont les échantillons donnés à Naples ne pouvaient pas leur paraître plaisans, j'en vins à l'article des biens nationaux, second et très-puissant obstacle à la rentrée du roi.

« C'est en vain, disais-je, que l'on fera des pro-
» clamations pour promettre aux acquéreurs de ne
» pas toucher aux biens de ceux qui se montreront
» disposés à seconder le retour du roi : personne ne
» sera rassuré par ce genre d'engagement, qui n'a
» jamais arrêté les hommes d'état. Il faut ratifier
» par des actes, et non par de vaines paroles, les

» ventes qui ont été faites; il faut que tous les véri-
» tables serviteurs du roi s'y engagent d'une manière
» qui ne souffre pas de doute; il faut que vous,
» monseigneur, oui, vous et M. *d'Escars*, achetiez
» des biens du clergé. . . . . »

Ici, l'abbé, *Villot* et *Henri Larivière* partirent d'un long éclat de rire. Je saisis cette occasion pour satisfaire l'envie que j'en avais depuis mon arrivée.

Ces préliminaires remplis, disais-je, le rapprochement entre les royalistes et les républicains devenait très-facile, et j'en faisais mon affaire : c'est alors que s'exécutait rapidement mon plan de contre-révolution. L'abbé écouta attentivement les détails de mes préparatifs sur les bords du Rhin (1), en Suisse, en Hollande, et sur-tout mes dispositions d'attaque dans la Franche-Comté, le Jura, la Bourgogne, &c.

---

(1) Il est à remarquer que tout ce que l'on découvre maintenant des tentatives anglaises et royales, prouve jusqu'à l'évidence que l'on avait adopté une grande partie de ceux de mes articles qui, dans le conseil de Londres, avaient été accueillis de tant de *very well*. Et ce qui caractérise l'adresse du cabinet anglais, c'est que, pour intéresser un homme au succès d'un plan dont il est l'auteur, et dont il va voir devant lui dérouler toutes les parties, on lui donne un poste d'espion!... Faisons abstraction, puisque c'est l'usage anglais, de toute idée de patriotisme : serait-il sage, dans aucun cas possible, de compter sur quelqu'un que l'on aurait avili au point où ces messieurs croyaient m'avoir conduit!

Lorsque j'eus fini, le général *Villot* dit que ce plan avait d'excellentes parties, et qu'en le combinant avec ce que le conseil des princes méditait de son côté, il ne doutait pas que l'on n'en tirât un parti considérable.

L'évêque commença un discours aussi éloquent à-peu près que peut le faire présumer sa première phrase. Il dit que *l'attaque que M.* de Latouche *méditait.... était toujours une très-bonne chose ;..... que les républicains qui avaient été trompés.... et qui reviendraient de bonne foi,.... pourraient compter qu'on ne songerait pas à leur faire du mal ;.... qu'on ne punirait que les régicides, et ces gens qui, dans les clubs, avaient prêché le pillage et la désobéissance aux ordres du roi.... Quant aux autres, ils peuvent être tranquilles ;.... et même s'il y en a quelqu'un.... qui réussisse à favoriser la restauration du souverain légitime, il ne sera jamais inquiété..... Il y a plus ,.... on pourra lui donner une somme pour aller vivre où il voudra....* c'est tentant !

A l'égard des biens nationaux, on ne les reprendra qu'à ceux qui ont commis des crimes pendant la révolution. Quant aux autres, on se contentera de les imposer à compléter en argent la valeur des biens qu'ils ont acquis à vil prix et en assignats. On établira pour cela une échelle de proportion et de dépréciation des assignats.

Monseigneur

Monseigneur voulut bien ensuite me faire part des ressources sur lesquelles il trouvait juste de compter pour indemniser de toutes leurs souffrances *les sujets fidèles qui n'ont pas abandonné la cause de l'honneur et du roi, et qui rentreront avec sa majesté.*

Les biens des *Consuls*, *ministres*, *sénateurs*, *tribuns*, *législateurs*, *conseillers d'état*, *préfets*, et de tous ceux qui ont signé pour le consulat à vie (1), sont appelés à l'honneur de former les indemnités dues à ces braves chevaliers. Un ministère particulier serait nommé pour administrer ces biens et en répartir le revenu à qui de droit, et en proportion des pertes que chacun aurait essuyées. L'abbé entra ensuite dans le détail des économies qui seraient faites sur l'entretien du clergé. Cet article ne devait plus coûter que soixante millions par an. Il ne devait plus y avoir que tant de *diocèses*, de *cures*, *paroisses*, *succursales*, &c.; tant de *desservans* et d'*employés*... Je n'ai pas retenu un mot de toute cette partie de son discours.

Après ces explications, dont l'évêque se persuada que je devais être très-satisfait, il me dit que, lorsque le moment serait arrivé, *Monsieur* se présenterait en

(1) Le conseil de l'ex-prince n'aime pas ceux qui ont voté le consulat à vie; mais la haine qu'il leur porte n'est rien, comparée à l'horreur qu'il éprouve lorsqu'il parle des émigrés rentrés sans permission du roi.

France, et que les généraux *Pichegru* et *Villot* seraient ses aides-de-camp ; qu'il m'invitait à faire pour cette belle cause tout ce que mes liaisons en France me permettaient ; et que c'était avec MM. *Villot* et *Henri Larivière* que je devais m'entendre pour toute cette affaire. Il ajouta que, lorsque je voudrais, on pourrait me présenser à *S. A. R.*, qui me *répéterait de sa bouche, si je le voulais, tout ce qu'il venait de me dire.*

Après avoir ainsi parlé, *Monseigneur* se leva, fit un petit mouvement de tête circulaire, que nous pûmes prendre pour un salut, et disparut.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

II.e PARTIE.

J'AVAIS obtenu d'être chargé de l'exécution d'un grand complot contre la France: mais ne pas l'exécuter n'était qu'un service négatif; et il eût été non-seulement sot, mais lâche et vil, de prétendre me prévaloir de n'avoir pas commis un crime atroce. J'aspirais à quelque chose de plus reel. J'espérais d'abord que, si le Gouvernement me permettait d'aller m'établir à Paris, ou s'il voulait bien me lier de correspondance avec quelqu'un qui eût sa pensée, dans le cas où je resterais sur les bords du Rhin; j'espérais, dis-je, occuper long-temps les Anglais de mes prétendus travaux en France, leur faire venir des lettres dont j'aurais moi-même envoyé les modèles, les promener d'incidens en incidens et d'une espérance à une autre, de manière que toutes leurs dispositions étant bien prises pour leur grand coup, et tous leurs efforts étant bien dirigés vers le point que je leur présenterais sans cesse, je pusse ensuite, comme d'un coup de sifflet, faire tomber tout l'échafaudage, en souhaitant le bon soir à la compagnie d'outre-Rhin. Ceux qui connaissent les conséquences d'une première campagne perdue et d'une grande entreprise manquée, penseront, je

crois, comme moi, que cela valait la peine d'être tenté. J'avais encore lieu de me flatter que, m'insinuant de plus en plus dans la confiance de nos ennemis par les avis en apparence très-importans que je leur aurais fait parvenir, j'aurais pu découvrir un grand nombre de leurs agens,, et peut-être saisir quelques fils de leurs autres complots, fils que j'aurais livrés à la police de France. Pour que tout cela pût être bien organisé et marchât rondement, j'avais besoin de faire un tour à Paris, et je ne pouvais pas y aller sans y être envoyé par les Anglais, sous peine de rompre toute mon affaire.

Je savais que M. *Bertrand de Molleville* avait à Paris une somme de six à sept cents livres à toucher, et qu'il ne savait comment la faire venir. J'offris de lui donner cet argent avant de partir, et de prendre sur Paris un papier qui me ferait rembourser, si j'y allais. Il n'en fallait pas davantage pour déterminer M. *Bertrand.* L'espoir de palper quelque argent lui fit trouver excellentes toutes les raisons que je donnais pour aller à Paris activer tous mes moyens. Il en parla aux ministres anglais, et il fut décidé que j'irais d'abord à Paris, et reviendrais ensuite sur le Rhin, près de M. *Drake*, ministre d'Angleterre à Munich.

En me fourrant dans la société de *Villot*, j'avais pour but de faire parler de moi à Varsovie, de

manière à piquer assez la curiosité des gens du prétendant, pour qu'à l'aide d'une lettre de recommandation que je me procurerais ensuite, il me fût facile de me lier également de correspondance avec cet autre centre d'intrigues contre la France républicaine. La jalousie du conseil du prétendant contre celui de son frère à Londres, l'humeur et la méfiance qui séparent et sépareront toujours les Anglais des royalistes de France, étaient autant de moyens de parvenir à des renseignemens utiles à mon affaire. Je comptais bien piquer alternativement les deux partis, en affectant pour chacun d'eux un zèle extraordinaire, et en leur communiquant à l'un et à l'autre tout ce qui aurait pu augmenter leur défiance réciproque, et leur faire prendre en moi une confiance particulière. Le rôle était difficile à jouer, et peut-être aurais-je succombé; mais la chance du succès me paraissait bonne à courir, et je m'y étais déterminé.

Telles étaient les idées qui m'occupaient, lorsque l'évêque d'Arras me dit, de la part de son prince, de me concerter, pour tout ce que je voudrais faire, avec *Henri Larivière* et *Villot.*

J'eus, en effet, avec ces deux messieurs plusieurs conférences; mais *Henri Larivière* s'étant brouillé avec *Villot* pour des affaires d'argent, je ne pus plus les voir que séparément. Cet incident servit à me faire connaître mieux eux et leurs amis, parce

que chacun me racontait ce qu'il savait de défavorable à l'autre (1).

J'étais convenu avec *Villot* de lui dire tous les résultats de mes conférences avec M. *Bertrand* et avec le lord *Pelham*, chez qui M. *Bertrand* m'avait introduit, ainsi que de celles de M. *Bertrand* avec lord *Hawkesbury* et les autres ministres à mon sujet. *Villot*, de son côté, disposant d'une petite boîte à *Perrette*, sur laquelle il prenait toutes les dépenses relatives aux différentes polices dont il s'était chargé, m'offrit, si j'avais besoin d'argent, de me donner une centaine de louis. Il était très-dangereux alors de me faire des propositions semblables. Une mauvaise honte m'avait d'abord fait hésiter; mais après quelques réflexions, j'acceptai l'offre du général. Je ne sais s'il avait réfléchi de son côté; mais il ne m'envoya que 50 louis. En conséquence, je ne lui dis que la moitié de ce que je savais des progrès de mon affaire, et des retards que ma mission éprouvait. *Villot* s'aperçut de mon économie, et me retira

(1) C'est à cette brouillerie que je dois la connaissance d'un projet qu'avait *Villot* sur le midi de la France; projet dont j'avertis le Gouvernement. J'avais profité des premières notions que m'avait fournies *Henri Larivière* sur ce projet, au point d'engager *Villot* à me lire les instructions qu'il tenait, à ce sujet, du *prétendant*. Il vient, comme on sait, d'essayer cette entreprise, et n'a été manqué que de six heures.

une partie de sa faveur. Je restreignis mes confidences dans la même proportion, de manière qu'un mois après nous ne nous voyions et ne nous parlions presque plus. Il m'envoyait de temps en temps son aide-de-camp, qui était espion de police, et m'avait donné son perruquier, qui faisait, dans les cabarets, le même métier que l'aide-de-camp *Enjubaut* dans les cafés.

Cependant mon départ était différé de mois en mois, et j'ignorais les raisons qui pouvaient retarder une chose que tous les ministres avaient paru prendre si fort à cœur. Au lieu de faire alors quelque chose au général *Villot*, j'étais obligé d'imaginer des incidens qui pussent motiver auprès du conseil de *Monsieur* les délais des ministres. Si je n'eusse pas pris ce soin, ces messieurs se seraient imaginé que l'on avait renoncé à se servir de moi ; et la considération que l'on attachait à ma future importance venant à diminuer, j'eusse perdu tous les avantages que j'en attendais.

Pendant les cinq mois qui se passèrent entre l'acceptation de mon projet et ma mission, je m'occupai d'examiner avec attention les forces qui restaient au parti royal en Angleterre. Ces forces, se composant, en grande partie, de prêtres et de vieux émigrés, ne sont pas redoutables, physiquement parlant. Quant au moral, je ne puis en présenter un

tableau plus fidèle, qu'en traçant ici celui que j'ai donné au Gouvernement, à mon arrivée. Je n'en distrairai que ce qui a besoin de rester secret.

NOTES

Sur les Français actuellement à Londres (1).

LE SOI-DISANT MONSIEUR.

L'ANCIEN comte *d'Artois*, qui a pris le nom de *Monsieur*, depuis que son frère s'appelle *roi*, est revenu à Londres quelques jours avant la déclaration de guerre. Son caractère est assez connu, et il ne paraît pas que la disgrace de sa famille ait rien changé à ses vieilles habitudes. J'ai vu de lui une lettre adressée à M. *Bonnière*, son ancien agent en France. Il paraît que ce député l'avait voulu engager à rabattre quelque chose de son orgueil, et lui promettait, en récompense, quelques efforts en sa faveur. Le prince le tance sévèrement, quoiqu'avec amitié, et lui proteste que l'on a eu tort de le croire disposé à être moins ridicule qu'autrefois : il finit sa lettre par cette phrase, qui est peut-être d'un prince, mais pas d'un Français : *Soyez sûr que je ne cesserai pas de me montrer digne de ce que je suis né.*

Monsieur reçoit du Gouvernement anglais 500 livres sterling par mois; le reste de sa dépense est couvert par de fréquens emprunts dont est chargé M. *Dutheil.* Il est brouillé avec son frère, qui le soupçonne d'une ambition

(1) Il est inutile d'observer que je ne parle que de ceux qui se trouvent sur un *trottoir* un peu élevé.

dont les émigrés de Londres le disculpent. Il passe sa vie à donner et recevoir des dîners des autres princes français. Il donne encore des soins de bienséance à M.me *de Polastron*, qui se meurt (1). Il a un *lever* tous les dimanches, et reçoit tous les émigrés qui vont lui faire la cour.

Son conseil est composé de l'évêque d'Arras, de *Dutheil*, du baron *de Roll* et du général *Villot*. Tous ces messieurs, à l'exception du général *Villot*, sont réprouvés par le comte *de Lille*, qui a demandé inutilement leur disgrace.

Le prétendu *Monsieur* jouit à Londres d'une médiocre considération : cependant il est rare qu'on lui refuse ce qu'il demande en faveur de quelques émigrés; il est vrai qu'il use sobrement de cette faculté.

Le duc DE BERRI.

Le duc *de Berri* est un jeune homme d'une figure assez désagréable : il n'est guère aimé que de ceux qui ont servi dans le corps qu'il commandait pendant la guerre. Il est très-libertin ; manque souvent d'argent : le général *Villot* vient quelquefois à son secours. Il déteste l'évêque d'Arras, et lui a reproché, en présence de plusieurs personnes, de n'avoir jamais donné que de mauvais conseils à son père.

Vive Jésus ! il est sorcier, ma mère !

Le prince DE CONDÉ.

Le prince *de Condé* vit dans un château éloigné de vingt milles de Londres. Outre les 500 livres sterling

(1) Elle est morte depuis.

qu'il reçoit, par mois, de l'Angleterre, il passe pour avoir économisé beaucoup d'argent sur la paye du corps qu'il a eu à ses ordres. Il reçoit beaucoup de monde, et jouit de quelque considération parmi les Anglais (1). Il est de la plus grande timidité dans la conversation, et paraît surtout craindre que le roi ne le soupçonne de nourrir des desseins secrets. Il affecte de tout rapporter au roi ou à son frère, et demande sur-tout que son nom soit rarement prononcé. L'homme qui a le plus sa confiance, est un chevalier *de Contye*, que je ne connais pas; ensuite le comte *Labourdonnaye*.

Le duc de Bourbon.

A peine entend-on à Londres prononcer le nom du duc *de Bourbon*. On le dit adonné aux femmes. Il a voulu faire la cour à M.me *de Vaudreuil*, qui, dit-on, ne l'a pas accueilli.

Les trois d'Orléans.

Ne paraissent pas très-contens de la tournure que prennent les choses. Leur réconciliation n'a pas dissipé tous les nuages que leur conduite révolutionnaire avait répandus; il en résulte une singulière allure dans leur commerce avec les princes français. La manière dont tous les écrivains royalistes s'expriment sur la révolution et sur la conduite de leur père, ne leur laisse aucun doute que l'on ne garde contre eux de profonds ressentimens. Ils se sont plaints à *Henri Larivière* de cette affectation des amis de la royauté à ressasser chaque jour et à dérouler

---

(1) Ceci est un pléonasme; il suffisait d'avoir dit qu'il avait de l'*argent*.

la révolution. Ils sont les seuls qui soient répandus dans les sociétés anglaises; l'aîné sur-tout voit fréquemment et accompagne souvent la duchesse *d'York*. Il paraît que leur traitement n'est pas considérable : ils vivent tous les trois dans la même maison, n'ont qu'un domestique et une cuisinière.

DUTHEIL.

Est chargé de la partie financière de la maison de *Monsieur*. Il lui cherche de l'argent, et accommode, comme il peut, les affaires désagréables qu'attire au prince son peu d'ordre et d'économie. Il est si odieux au comte *de Lille*, que son frère n'a pas cru pouvoir se dispenser de lui ôter toute influence politique. Il s'est d'ailleurs répandu parmi les émigrés que M. *Dutheil* s'arrangeait si bien, que l'on arrêtait en France tout agent qui n'était pas employé par lui. Je ne le connais pas autrement, et ne l'ai vu qu'une fois.

L'ÉVÊQUE D'ARRAS.

Tout le monde dit que l'ex-comte *d'Artois* est las de l'évêque d'Arras: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne déplaît qu'à son fils. Il rend au père des services qui ont toujours attaché singulièrement les princes; c'est lui qui se charge d'être le conseiller *Bonneau*. Des officiers chouans ont offert publiquement à Londres d'établir, par des preuves positives, que M. l'évêque était un *M*..... C'est leur expression propre. C'est un homme dur, emporté et insolent envers ceux dont il ne croit pas avoir besoin. Sa politesse avec les autres lui donne un air forcé et une contenance embarrassée, qui frappent au premier coup-d'œil. Il ne rêve que plans de contre-révolution. Le général *Villot* le berce tous les jours des espérances qu'il fonde sur ses correspondances dans l'intérieur; mais l'évêque s'étant aperçu

que toutes les lettres que le général reçoit de Paris finissent par demander de l'argent pour *le comité royal*, a beaucoup rabattu de la confiance qu'il lui avait accordée d'abord. Il lui a un jour signifié, devant moi, que le roi n'entendait pas que l'on employât l'argent des Anglais en manœuvres à Paris, parce qu'il s'était réservé le *travail* de cette ville. Malgré cela, il voulait que je le tinsse au courant de toutes les opérations que je lui disais méditer dans la capitale; mais comme je n'en pouvais rien tirer que de relatif à ses propres projets, et que la curiosité de ce prêtre m'ennuyait, j'ai refusé de me rendre à sa dernière invitation. Ce refus scandalisant tous les serviteurs du prince, j'ai dit que c'était la mauvaise réputation de l'évêque qui m'en avait dégoûté. Il a parmi les émigrés beaucoup d'ennemis; et c'est ma rupture qui m'a valu de l'un d'eux une lettre de recommandation pour le prétendant.

L'abbé DE BOUVENS.

C'est un abbé de cour. Il est le grand-vicaire et le secrétaire de l'évêque d'Arras, par conséquent de l'ex-comte *d'Artois*. Il a de l'esprit, de l'instruction, et autant de liant que l'évêque a de roideur. S'étant un jour exprimé avec irrévérence sur M.me *de Polastron*, celle-ci voulut le faire chasser. L'évêque exigeait qu'il fît des excuses pour apaiser l'irascible courtisane; l'abbé refusait; enfin, le besoin qu'on avait de lui facilita un rapprochement. Depuis ce temps, l'évêque dit de M.me *de Polastron*, toujours malade, qu'il l'enterrera avec bien du plaisir. L'abbé *de Bouvens* est très-persuadé que les royalistes réussiront s'ils se lèvent dans le midi. C'est le plan favori du général *Villot*, qui a, à cet effet, des pouvoirs du prétendant.

M. D'ESCARS.

C'est un vieux, roide et fier chevalier, dont la manie féodale est encore dans toute sa verdeur. Il est accrédité à Londres par le prétendant. Il se félicite d'être du petit nombre des royalistes rectilignes qui ont survécu à la monarchie. Si on lui proposait de rétablir le trône, moins quelques brimborions de l'ancien régime, *tout ou rien* serait la réponse infaillible de ce brave homme, ou, comme l'appelle *Henri Larivière*, de *ce méchant bonhomme*. Il unit à tout l'orgueil des anciens grands seigneurs la plus scrupuleuse politesse. Il se vante de descendre de *Jacques II*, et n'oublie guère de le rappeler dans la conversation. Quoiqu'il fasse sa cour au soi-disant *Monsieur*, il partage contre lui et son conseil toutes les préventions du chef de la famille, et ne se fait pas beaucoup presser pour s'en expliquer. Quelques jours avant mon départ, il reçut du prétendant l'ordre de voir *Pichegru*. Celui-ci, piqué d'avoir été négligé jusque-là, et sachant que le comte n'agissait ainsi que par ordre, le reçut très-froidement, et ne lui rendit pas sa visite. *Ce vieux sot*, me disait-il un jour, *croit m'avoir fait beaucoup d'honneur en venant chez moi.* Le comte *d'Escars*, que l'ordre de voir *Pichegru* avait d'abord humilié, est maintenant furieux d'avoir fait une démarche inutile près d'un révolutionnaire fils d'un tonnelier.

LE COMTE DE VAUDREUIL.

Le comte *de Vaudreuil* est, sans aucune comparaison, l'homme le plus aimable et le moins entiché des vieilles idées (1). Il est fort attaché à *Monsieur*, qui l'aime beaucoup,

(1) Chamfort disait de lui : *M. de Vaudreuil n'a pas de taie dans l'œil, mais il a de la poussière sur ses lunettes.*

mais qui, après lui avoir fait amitié, le désigne du doigt par derrière, en disant de lui, et en riant : *Il est rayé.* Le bruit est parmi les émigrés que M.me *de Vaudreuil* a fait rayer son mari dans son voyage en France, et que *M. Bertrand de Molleville* l'est aussi (1). M. *de Vaudreuil*, qui a causé avec moi du plan que j'ai présenté aux Anglais, m'a paru en espérer beaucoup; mais il m'a avoué n'avoir aucune influence politique sur l'esprit de *Monsieur*, qui n'écoute, dit-il, que l'évêque d'Arras.

M. BERTRAND DE MOLLEVILLE.

Cet ancien ministre du roi est un des hommes les plus nuls que j'aye jamais connus dans la classe des hommes d'état; mais il est bien loin d'en convenir. Il est avide et avare : l'idée de toucher de l'argent imprime sur son visage, qui d'ailleurs serait assez dur, un coloris de bonheur et de satisfaction qui ne lui permet pas de ne pas s'épanouir en votre présence ; l'idée d'en donner lui fait froncer le sourcil d'une manière très-comique. Il est généralement méprisé de tous les partis, et ne voit presque personne. Il a de l'argent placé à la banque de Londres, et s'est acheté une maison dans cette ville : il fait avec cela le misérable. Il n'a pas rougi de se faire une affaire d'argent du plan que j'ai présenté; et lorsqu'il allait toucher chez le ministre la somme qui m'était accordée, il était obligé, pour me la donner, de la séparer d'une plus forte somme qu'il avait évidemment touchée pour lui. Il avait si peur que l'on ne me chargeât pas de cette affaire, qu'il alla plusieurs fois chez le ministre dire qu'il *répondrait de moi comme de lui.* La vérité est que bien qu'il

(1) J'ai appris depuis qu'il n'est qu'en réclamation.

me dût peut-être la vie, il n'avait pas voulu répondre de 38 liv. pour lesquelles je fus mis en prison.

M. DE MERVÉ.

C'est un émigré qui a fait quelque temps le métier de libraire ; il est l'éditeur du poëme de l'abbé *Delille* sur *la Pitié.* Il ne compte pas sur le retour de la monarchie, et se dispose à aller en Amérique. C'est lui qui écrivit plusieurs lettres à *M. Bertrand chez M. Andréossi, ambassadeur de France.* Il trouvait plaisante cette manière de lui dire que l'on connaissait son projet de rentrer en France. Contre l'usage des émigrés, M. *de Mervé* n'est ni fanatique ni vindicatif : lui et *Henri Larivière* sont, avec l'abbé *de Bouvens*, ce qui m'a paru le moins anti-Français en Angleterre.

PICHEGRU.

Il vit à un quart de lieue de Piccadilly, dans un faubourg de Londres appelé *Brompton.* Il a là une petite maison où il s'est retiré avec un nommé *Couchery,* député fructidorisé avec lui, et qui est de son pays. On assure qu'il voit tous les articles du *Courrier de Londres* avant l'impression. Les Anglais donnent à *Pichegru* cent louis par mois. Il est très-peu communicatif, et prétend n'avoir aucune correspondance en France. Il n'est pas content de la mesure de considération qui lui est accordée, et ne voit guère que des Anglais. Je crois que *Henri Larivière* et *Pichegru*, mécontens du rôle qu'ils jouent, ne demanderaient pas mieux que de trouver une occasion de faire repentir les princes de n'avoir pas senti tout leur mérite.

Lorsque *Dumourier* est arrivé à Londres, *Pichegru* et lui se sont attendus pendant quelques jours, désirant l'un et

l'autre ne pas faire la première démarche. Enfin, *Pichegru* ayant dit à ce sujet sa phrase ordinaire, que le bon jour *venait du dehors*, *Dumourier* a cédé; et *Pichegru*, dès le lendemain, lui a rendu sa visite.

Pichegru et *Villot*, si long-temps accolés ensemble, se sont brouillés à jamais. *Henri Larivière*, qui a eu des raisons de ne pas aimer le dernier, y a un peu contribué. On a renvoyé à *Pichegru*, de Varsovie, une lettre écrite contre lui, par quelqu'un qui signait *Pompée*. *Pichegru* prétend être sur qu'elle a été écrite par *Villot*.

HENRI LARIVIÈRE.

Député fructidorisé ; est arrivé à Londres, il y a à-peu-près un an. Il est travaillé d'un bavardage qu'il a pris le parti d'appeler de la franchise. Comme il ne peut pas se taire, il dit qu'il ne peut rien cacher ; ce qui est très-vrai. Il avait cru qu'ayant présidé le conseil, d'où le Directoire l'a chassé, il serait considéré comme le général des mécontens par le prétendu roi et le Gouvernement anglais. Par malheur, le prétendant, qui n'a rien à faire que de lire le Moniteur, a vu, dans cette feuille, des tirades un peu démagogiques de l'avocat normand ; et les Anglais ne donnent guère leur considération et leur argent qu'à ceux qui peuvent faire, et pas à ceux qui ont fait.

Henri Larivière, arrivé sans un sou, avec une femme et un enfant, n'ayant pour toute fortune qu'une douzaine de mille francs de dettes, un orgueil difficile à justifier, et un caractère imployable, n'a rien trouvé à Londres qui répondit à son attente. On lui prêta quelque argent; et enfin les Anglais lui accordèrent 15 louis par mois, sur la demande du soi-disant *Monsieur*. *Henri* est furieux contre *Villot*, qu'il suppose avoir été le maître de faire demander davantage, et

et contre son prince qui ne l'invite pas à dîner. *Villot* prétend que *Henri* n'est présentable nulle part ; que lorsqu'il fut présenté à M. *de Condé*, il lui frappa sur la cuisse, en lui disant : « Hé bien ! tenez, vous êtes un » brave homme, vous ; *et il y a du plaisir à parler affaires* » *avec les gens qui vous ressemblent.* » Dînant un jour chez l'aîné des *Orléans*, l'ex-prince parlait de quelqu'un qui lui avait fait une sottise. *Henri* prit la parole, et dit : *Hé bien ! vous vous en êtes tenu là ! Moi, j'aurais f. . . ce b. . . . par la fenêtre.* Tous les convives jugèrent que *Henri Larivière* était mauvaise compagnie. M. *d'Escars* causant avec lui, et ouvrant sa tabatière pour prendre du tabac, *Henri* y fourra vîte trois doigts, et fit au tabac une brèche que le descendant de *Jacques II* ne lui pardonnera pas de long-temps.

Henri se console des petites tracasseries qu'il éprouve, en buvant beaucoup de rum et d'eau-de-vie : il est souvent dans un état qui a fait calomnier sa tempérance. Il m'a invité vingt fois à entrer avec lui dans des *public-houses*, espèce de cabarets où ce qu'on appelle les *honnêtes gens* n'entrent guère ; mais je n'ai pas cru qu'un républicain dût être plus difficile à cet égard qu'un président du conseil des Cinq-cents, et j'y suis entré souvent avec lui. Le mal est qu'il est très-difficile de l'en faire sortir.

Henri Larivière ayant écrit au roi de Varsovie, en reçut une réponse qu'il trouva flatteuse. Le prétendant lui demandait ses idées sur l'état de la France et les moyens d'y rentrer. *Henri* lui fit un long travail, dans lequel il prêcha les principes sur lesquels j'avais appuyé les mémoires que j'avais donnés aux ministres anglais. Son plan, auquel il mit trois mois, était mieux fait que le mien ; mais il renfermait presque les mêmes idées.

Henri Larivière ne voit guère à Londres que *Pichegru*, *Couchery* et M. *de Mervé*. Il est brouillé avec les autres, ou peu considéré. Il dit qu'il rentrerait en France sous quelque régime que ce fût, et n'attache pas le pardon qu'il accordera aux Français, à la condition absolue du rappel des *Bourbons*.

Le général VILLOT.

Le bruit qu'avait fait le nom du général *Villot*, toujours appuyé sur celui de *Pichegru*, avait persuadé aux Anglais qu'il avait des talens militaires. Avant la fin de la guerre, et à-peu-près pendant le siége de Gènes, il avait obtenu du prétendant des pouvoirs très-étendus pour l'exécution d'une entreprise dans le midi de la France. Les Anglais le chargèrent, à cette époque, de la levée d'un corps de troupes considérable. Pour cet effet, on lui délivra cent quatre-vingt mille louis. Dès qu'il les eut en sa possession, il ne s'occupa plus que des moyens de les mettre en sûreté avec sa personne. Des gens qui se croient instruits, prétendent qu'à cette époque il fit à ce sujet des propositions au Gouvernement français, avec lequel les mêmes hommes pensent qu'il est encore lié de correspondance; ce qui serait fort à desirer, parce qu'il doit être bien au courant.

Le général *Villot* leva, au lieu d'un corps de 4000 hommes, une compagnie de 60 à 80 bandits, à qui il avait promis de ne les mener qu'au pillage. Trompés dans leurs espérances, ils voulurent plusieurs fois mettre à la lanterne leur général, qui n'osa presque jamais les aborder. A son défaut, ils essayèrent de pendre son aide-de-camp, qui, après s'être échappé de leurs mains, déclara ne vouloir plus retourner vers eux. Le Gouvernement anglais

ordonna au général *Villot* de licencier ces garnemens ; mais ils ne voulaient pas se laisser licencier. Il fut obligé, pour s'en débarrasser, de faire quelques sacrifices sur ce qu'il appelle ses *économies.*

De retour en Angleterre, le général *Villot* déclara au duc *d'York*, qu'il avait dépensé 100,000 louis, et offrit de rendre compte du reste. Le prince ne l'ayant pas pressé sur cet article, il n'a pas cru devoir l'importuner davantage, et les choses en sont restées là. M. *Bertrand de Molleville*, furieux qu'un autre que lui soit dépositaire d'une aussi belle somme, traite, en toute occasion, le général *Villot* de voleur. Celui-ci le laisse dire, et prête à usure ses *économies*, au moyen de quelques croupiers obscurs, parmi lesquels on compte le marquis *de Chambonas.*

Le général *Villot* fait assidument la cour à son prince et à l'évêque d'Arras. Il voit souvent M. *de Condé :* il fait une police pour le premier, contre les Français qu'il trouve suspects ; il en fait une pour les Anglais, et quelques-uns assurent une troisième pour le premier Consul. Il ne reste plus qu'à savoir qui il sert et qui il trompe.

Villot s'est brouillé avec *Henri Larivière*, parce qu'il lui a fait prêter 4,000 liv. par un de ses croupiers, et en a tiré, sous le nom de ce tiers, un billet avec lequel il peut le poursuivre. *Henri* est furieux de ce défaut de confiance, et crie par-tout contre *Villot* et ses *économies.*

Villot est brouillé avec *Danican*, parce qu'il ne lui prête plus d'argent. *Danican* dit que *Villot* est un voleur.

Villot est brouillé avec *Pichegru*, dont il est jaloux, et qu'il voit avec peine sur un trottoir plus élevé que le

sien parmi les militaires. La lettre de *Pompée* a achevé ce que la jalousie et l'entremise de *Henri Larivière* avaient commencé.

Du reste, *Villot* a une bonne maison, une bonne table, et y invite volontiers ceux qui veulent lui confier quelques projets, au moyen desquels il fait l'homme instruit auprès des ex-princes français et du Gouvernement anglais.

Quant aux projets du général *Villot* contre la France, je sais qu'il a un plan favori d'insurrection dans le midi, et qu'il s'en occupe avec MM. *Tinseau* et le baron *de Roll.*

Le général *Villot* vit avec une femme qui se fait appeler la baronne *de Bethman*, et dont le mari, suivant elle, est à l'île de France; ce qui est fort commode. *Villot* reçoit sous son couvert une correspondance qu'elle tire de France par le secours des courriers du ....

REIGNIER.

Ancien révolutionnaire, qui a changé d'habit en 1794. Il passe pour le rédacteur du Courrier de Londres. Il y travaille fort peu, et ne fait que traduire.

COUCHERY.

C'est un député fructidorisé. Il a été terrible révolutionnaire, et la Franche-Comté s'en souviendra longtemps. Il s'est repenti lorsqu'il fut nommé au conseil des Cinq-cents. Il s'est attaché à *Pichegru*, avec qui il loge. C'est lui qui fait l'article *Paris* dans le Courrier de Londres. Il est très-mécontent des princes, de qui il n'est point considéré à raison de son ci-devant patriotisme. Il fait un petit parti à part avec *Henri Larivière*, *Pichegru* et le major *Roussillon.*

PELLETIER.

On connaît assez cet ancien révolutionnaire, auteur du *Coup d'équinoxe*, et grand partisan des journées des 5 et 6 octobre, qui n'avaient pourtant rien de fort gai pour un royaliste. Ce qui lui a donné un certain relief à Londres, c'est qu'on le croit auteur des *Actes des Apôtres*, dont il n'était que rédacteur. Il se vante d'y avoir beaucoup travaillé : il y a en effet dans cet ouvrage beaucoup de sottises que n'y ont mises ni *Rivarol* ni *Champcenet*. *Pelletier* vit à Londres de deux cents livres sterling que lui donne le Gouvernement, de cent livres que lui donne *Cobbett* pour la traduction de son Mercure, des contrefaçons qu'il fait des ouvrages nouveaux, et des emprunts journaliers qu'on veut bien se laisser faire. Il ne faut pas compter ce que lui vaut son journal *l'Ambigu ;* les émigrés même les plus violens ne peuvent digérer ce stupide ramassis de bêtises cent fois répétées.

Pelletier est un égout d'immoralité et de vices infames. Il a épousé une Anglaise, qu'il envoie le matin chez les gens non mariés emprunter de l'argent. Il dit tout haut les talens secrets de sa femme, et il ne tient vraisemblablement qu'à ceux chez qui elle va de les vérifier, puisqu'il ne balance pas de l'adresser à ceux dont il a essayé de piquer la curiosité. Par malheur, la dame n'a pas ce qu'il faudrait pour rendre sa récolte abondante.

Pelletier disait un jour devant *Henri Larivière* et M. *de Mervé : Je sais bien que je suis un brigand, un faussaire, un homme infame ; mais, que voulez-vous ! il faut que je vive, et la moralité me ferait mourir de faim.* *Pelletier* est l'auteur des notes infames ajoutées à l'une des infames chansons que j'ai remises au grand-juge, et que les

Anglais m'avaient chargé de répandre dans l'intérieur et dans les armées.

DULEAU.

L'abbé *Duleau*, libraire à Londres, où il a fait dernièrement banqueroute. C'est dans sa maison que les émigrés du bon ton viennent lire les nouvelles et raconter tout ce qu'ils savent ou croient savoir de France.

M. VIOMÉNIL.

Ardent royaliste. Il s'attendait à être renvoyé en Portugal, pour y commander en cas de guerre contre la France; mais les Anglais n'y étaient pas très-portés, le soupçonnant plus attaché au prétendant qu'à eux. Il a un fils très-fanatique et très-bête; de plus un aide-de-camp, nommé *Durand*, qui est bien le plus lourd et le plus féroce butor qu'ait eu l'émigration.

ALPHONSE DURFORT.

L'ex-comte *Durfort* est celui que la reine avait envoyé aux princes en 1790, pour les engager à tout tenter auprès des princes de l'Europe pour rendre au roi sa première autorité. Il est rentré quelques jours avant la guerre, et il est un peu suspect. Il voit M. *Tinseau*, *Pichegru* et très-peu d'autres. Il est sans considération, et regardé comme un ivrogne qui n'est bon à rien.

DANICAN.

Tout le monde connaît l'étourderie et la nullité de ce personnage. Il était naguère dans la plus grande misère. Il a porté aux Anglais un plan contre la France : on lui a donné 50 liv. sterling de récompense. Quand il n'a

plus d'argent, il fait une note contre quelqu'un qui lui paraît suspect; puis il demande vingt-cinq guinées qu'on lui donne quelquefois. *Villot* dit à qui veut l'entendre, que *Danican* est mouchard de police, et qu'il dénonce après le dîner ceux qui le lui ont donné. Il est l'auteur de la lettre de *la Ramée* que j'ai remise au grand-juge.

Le comte LABOURDONNAYE.

C'est un pauvre et assez bon homme, qui n'est connu que parce qu'il est aimé de M. *de Condé*. Il était jadis intendant de Soissons, et est désigné pour intendant de la première armée royale qui sera formée. Il m'aime beaucoup, et me regarde comme un des plus zélés partisans de la cause à laquelle il est attaché.

TINSEAU-D'AMONDANS.

C'est le plus orgueilleux des imbécilles, et le plus ridicule des écrivains. Les Anglais lui donnent 300 liv. sterl. de pension, et il s'en fait donner à-peu-près autant pour des écrits qui ne peuvent plaire qu'aux Anglais. J'avais commencé contre ses trois écrits un pamphlet, dans lequel je démontrais qu'il n'avait rien dit que l'on ne trouvât par-tout, et qu'il ne pouvait avoir eu dans son travail d'autre but que de prouver combien on était heureux d'avoir en Angleterre un homme de son mérite; je prouvais ensuite, par son *Apologie des Émigrés*, qu'il n'avait fait que la sienne, et qu'il ne s'était décidé à ne pas rentrer en France qu'après avoir bien pesé les avantages qu'il retire du Gouvernement anglais, et les sûretés que lui offrait l'amnistie. Comme tout cela est mot à mot dans son écrit, il n'est pas difficile de l'en faire ressortir. *Henri Larivière* et *Couchery*, qui ne l'aiment pas, m'ont

pris mon travail, qu'ils m'ont dit devoir donner par extrait dans le *Courrier de Londres.*

Le baron DE ROLL.

C'est l'ombre de l'ex-comte *d'Artois,* et le rival de l'évêque d'Arras, comme courtisan. Il a lui-même une cour et un lever, où beaucoup d'émigrés viennent prendre des ordres. Ce baron est Suisse, et ne se trouve ici que comme intrigant pour le parti royal. Il a commandé un corps en Égypte, et a un traitement de 500 liv. sterling par mois, comme les ex-princes français.

Le duc DE SERENT.

Ancien gouverneur des enfans du comte *d'Artois,* et fait duc depuis son émigration. Il n'a aucune influence.

M. GUILLERMY.

Ancien député à la Constituante. Il est fort aimé du prétendant, qui l'a adjoint au vieux comte *d'Escars,* sous les ordres duquel il travaille à la restauration du trône. On parle peu de lui : ses liaisons avec M. *Andréossi* ont été dénoncées dans le temps ; mais il paraît qu'avant de voir notre ambassadeur, il s'était fait autoriser.

M. le marquis DE CHAMBONAS.

J'ai dîné avec lui chez *Villot,* et avec des émigrés. J'avais dîné autrefois avec lui chez *Danton* avec beaucoup de jacobins, et même depuis le 18 fructidor. Il fait des affaires à Londres. On a voulu dernièrement le renvoyer comme suspect; mais *Pelletier,* à qui il prête de l'argent, l'a défendu dans *l'Ambigu* et à la police.

Le baron DE NANTUA.

Employé à la police secrète de Londres. Il m'a fait demander des renseignemens sur les projets de *Bonaparte :* je lui en ai donné que j'ai imaginés dans la journée, mais que j'ai bien oubliés depuis; et il m'eût fort embarrassé s'il m'eût prié de les répéter. Il est chargé de délivrer aux émigrés le shelling qui leur est accordé par jour.

MM. BOTTREL, père et fils.

Émigrés bretons, qui passent pourtant pour assez raisonnables : malgré cela, le soi-disant *Monsieur* les aime beaucoup. C'est chez eux que les Bretons se rassemblent.

Enfin les ministres décidèrent mon départ. M. *Yorke*, nouveau ministre de l'intérieur, voulut signaler son avénement au ministère par ce trait de chaleur et de caractère. Je reçus l'ordre de me préparer à partir sous trois jours. M. *Bertrand* fut chargé de rédiger mes instructions, et il lui fut recommandé d'avoir soin sur-tout que le Gouvernement ne pût pas être compromis par la perte de ces papiers. M. *Bertrand* imagina de mettre toute l'affaire sur le compte *d'une société patriotique d'émigrés français et de riches Anglais.* Il s'établit président de cette prétendue société; et voilà comment il crut avoir pourvu à ce que le Gouvernement ne parût pour rien là-dedans. Il oublia que le double passe-port que l'on me délivra, l'un pour le citoyen *Méhée*, se disant *de Latouche*, que l'on était censé

renvoyer d'Angleterre comme suspect de jacobinisme; l'autre pour M. *Stanislas Jablonski*, gentilhomme polonais, voyageant pour ses affaires ; il oublia, dis-je, que ce double passe-port, sous la même date, le même numéro et signé du même sous-secrétaire d'état, eût, au besoin, indiqué les auteurs du complot, quand l'écriture de M. *Drake*, leur ministre, n'en eût pas rendu la manifestation officielle.

Depuis long-temps le général *Villot* m'engageait à écrire à son prince une lettre, qui, suivant lui, m'en aurait attiré une réponse qu'il présumait devoir servir d'encouragement à ceux à qui je la montrerais en France. Je ne me souciais guère de cette lettre : mais il ne fallait pas laisser croire à ces messieurs que je dédaignais un pareil *honneur*, cette manière de penser eût trahi mes intentions secrètes; et je fis la lettre que le général me demandait. Il la porta au prince ; mais son crédit échoua contre l'opposition de l'évêque d'Arras, qui, piqué que je ne me fusse pas contenté de sa faveur, empêcha son maître d'écrire cette lettre, qui, disait-il, pouvait compromettre *la signature de son altesse.*

Je trouvais plaisant qu'en envoyant un homme compromettre sa tête, on lui exprimât la crainte de compromettre sa propre signature.

L'évêque en échange me fit dire que, si je voulais, il m'écrirait de la part de son prince. Je lui répondis

que je ne voulais plus ni de sa lettre, ni de celle du *prince*, à laquelle je n'attachais de prix qu'autant que la volonté de m'en honorer fût venue de lui ; mais que j'espérais qu'à Varsovie, où j'allais écrire, je trouverais plus de disposition à seconder ceux qui se dévouent aux intérêts de *sa majesté*. On voulut encore m'engager à aller chez ce prêtre, en me disant *qu'il me présenterait au prince*. Je demandai s'il lui présentait aussi des hommes.

M. *de Mervé*, qui me voyait partir de mauvaise humeur contre l'évêque, craignit que cela ne ralentît mon zèle. Je le rassurai de mon mieux, et lui demandai une lettre de recommandation pour le duc *de Gramont* à Varsovie. Je le savais lié de correspondance avec cet ex-duc. Il me donna, en effet, une lettre, qu'il me lut avant de la cacheter.

Pour que M. *de Mervé* restât bien persuadé et persuadât bien son duc que j'étais franchement dévoué à ce parti, et que je comptais bien revenir en Angleterre, je le rendis dépositaire de la copie d'une ancienne correspondance diplomatique que j'avais fait venir de France, pour prouver la continuation de mes relations avec le ministère des affaires étrangères. Je feignis d'attacher un grand prix à ces pièces, bonnes, à la vérité, à servir de matériaux à l'histoire, mais d'un intérêt à-peu-près nul depuis que les personnages qui y figurent

sont ou morts, ou écartés des affaires. J'engageai M. *de Mervé* à traduire cet ouvrage en anglais, et à le faire imprimer. Nous devions compter ensemble de mes bénéfices, lorsque je reviendrais en Angleterre. Cette marque de confiance me parut le confirmer dans celle qu'il m'accordait.

Cependant M. *Bertrand* avait sué *sang et eau* pour obtenir la confection de mes précieuses instructions. Il me remit, en outre, des pamphlets et des chansons horribles, dégoûtantes de bêtises, que je devais faire imprimer, et répandre sur-tout dans les armées. Il y joignit un chiffre pour correspondre avec lui, et me fit avoir une dernière entrevue avec un petit sous-secrétaire d'état, dont j'ai oublié le nom. Ce petit brave homme m'embrassa, en me disant adieu ; et, un moment après, il me serra encore la main, et me dit avec émotion : *Nous avons été trop trompés par les royalistes ; nous avons bien plus de confiance dans les jacobins.*

On me remit deux cents louis pour ma route, dont cent pour deux mois d'appointemens ;

De plus, cinq cents livres sterling pour remettre à mon comité : mais comme ce comité était tout entier dans ma tête, je crus pouvoir regarder cet argent comme arrivé à sa destination.

Mes instructions portaient que je me rendrais à Paris avant d'aller à Munich ; mais lorsque je

fus prêt à partir, nous vîmes, en regardant la carte, que devant éviter l'Hanovre pour n'être pas pris par les Français, j'étais obligé de passer assez près de Munich. Alors, n'étant pas fâché de connaître M. *Drake*, pour pouvoir en causer en France, je proposai de commencer par lui aller rendre une visite. M. *Bertrand*, à qui j'avais compté l'argent qu'il avait à toucher à Paris, n'était plus si pressé de m'y voir arriver. Enfin, quoique mes instructions fussent faites et signées, nous convînmes verbalement que j'irais d'abord à Munich.

C'est ici, je pense, la place de mes instructions; elles portent en substance ce qui suit :

Instructions pour M. de Latouche.

I. « M. *D. L.* se rendra incessamment en France, » et, sans aller jusqu'à Paris, trouvera le moyen de » conférer avec ses associés, auxquels il fera connaître » qu'ayant une entière confiance dans leur sagesse, » dans la pureté de leurs intentions et de leur patrio- » tisme, on est disposé à leur fournir les moyens » pécuniaires qui seront nécessaires pour amener le » renversement du Gouvernement actuel, et pour » mettre la nation française à portée de choisir enfin » la forme du gouvernement le plus propre à assurer » son bonheur et sa tranquillité; choix sur lequel dix » ans d'expérience doivent l'avoir assez éclairée.

II. » M. *D. L.* arrêtera avec ses associés un plan » général contenant,

» 1.° Le détail des moyens d'exécution qu'ils se » proposent d'employer successivement;

» 2.° L'aperçu de la dépense qu'ils pourront en- » traîner, en y apportant toute l'économie possible;

» 3.° L'époque probable à laquelle il sera néces- » saire que ces fonds soient faits.

III. » M. *D. L.* remettra aux associés 500 liv. » sterling pour commencer leurs opérations. Lorsque » cette somme sera épuisée, ou au moment de l'être, » les moyens de la renouveler seront fournis à M. *D. L.*

IV. » On desire avoir, deux fois par semaine, un » bulletin de tous les événemens intéressans dont les » papiers publics français ne parlent pas, ainsi que de » ce qui se passe dans les ports et aux armées. Les » associés pourront y rendre compte du succès de leurs » opérations et de leurs espérances. Ces bulletins » doivent être exactement numérotés, afin que s'il » y en a quelqu'un qui soit égaré ou soustrait, on » puisse s'en apercevoir et en prévenir les associés. » Ces bulletins doivent aussi, suivant la nature des » nouvelles qu'ils contiendront, être écrits partie avec » de l'encre noire, et partie avec de l'encre sympa- » thique, dont M. *D. L.* leur donnera la recette. » Ceux dont une partie sera écrite avec de l'encre » sympathique, seront indiqués par une petite goutte

» d'encre ordinaire jetée au hasard dans le haut de la » première page de la lettre. Il est bien essentiel que » M. *D. L.* et ses associés s'assurent des moyens d'être » bien instruits de tout ce qui se passera dans les » départemens des différens ministres, ainsi qu'au » Sénat, au Conseil d'état, dans l'intérieur du pa- » lais, &c. &c. &c.; car si ces bulletins cessaient » d'être exacts, la confiance pourrait s'alarmer et » s'affaiblir.

V. » M. *D. L.* sera l'intermédiaire unique de la » correspondance.

VI. » Aussitôt que M. *D. L.* se sera concerté sur » tous ces points avec ses associés, il se rendra au » lieu de sa destination. »

A ces instructions, qu'il appelait *patentes*, et que je devais montrer à mon prétendu comité, M. *Bertrand* en joignit d'autres, qu'il nomma *secrètes*, que M. *Drake* détruisit lorsque je les lui montrai à Munich, et qu'il remplaça par ce qu'il appela *additions aux instructions*. Je les relaterai à leur place.

Ces instructions secrètes de M. *Bertrand* indiquaient la marche que je devais tenir dans le comité républicain, pour gagner au parti royal les membres qu'il me serait possible d'entraîner; les promesses que j'étais autorisé à faire, tant à ces membres qu'aux principaux officiers de l'armée qui voudraient quitter le parti de la République; et enfin les promesses qui

m'étaient faites à moi-même. Ces promesses étaient si magnifiques, même en cas de non-succès, que je n'ose pas les rapporter, n'en ayant plus la preuve, dans la crainte qu'elles ne paraissent sortir de la vraisemblance.

Chargé de cet affreux bagage, je partis de Londres le 22 septembre 1803, et m'embarquai à Harwick le 24 pour Husum, petite ville du Holstein, l'endroit le plus près que les Anglais eussent encore de libre sur le continent.

L'équinoxe venait de commencer : les vents qui agitent alors les mers du Nord, y exercent ordinairement les plus grands ravages; mais qu'est-ce qu'une aventure où ne se trouve pas au moins une tempête ! Je renvoie au *Tableau parlant* pour la description de celle que nous essuyâmes, et aux gazettes du temps pour le détail des accidens qui en résultèrent. Nous débarquâmes à Husum, après six jours de navigation, et au milieu des débris dont la tempête avait jonché les côtes.

J'allai voir à Husum le consul d'Angleterre, et lui remis une lettre de M. *Yorke*. J'étais chargé, par le ministère anglais, d'organiser, avec cet agent, les moyens de communication de Paris à lui. Il me donna plusieurs adresses de négocians tant à Husum qu'à Hambourg. J'ai indiqué ces noms au Gouvernement, afin qu'on pût, à la poste en France, surveiller,

surveiller ; pendant la guerre, des correspondances aussi suspectes.

Arrivé à Altona, je me disposai à me rendre à Hambourg, le premier lieu de ma route où il y eût des agens français, pour me décharger de l'onéreux secret dont j'étais dépositaire. Il m'importait de constater, par une déclaration prompte, que le desir de servir mon pays ne m'était pas venu en route, et que j'en avais fait part au Gouvernement dès que cela m'avait été possible. Je comptais aller trouver M. *Reynard*, notre ministre, dès le lendemain, pour prendre acte de mes dispositions, lorsque, me promenant dans les environs d'Altona, avec un négociant arrivé d'Angleterre avec moi, nous vîmes dans un petit chemin une compagnie que je voulus éviter. Nous regagnions notre voiture, qui nous attendait sur la route de la ville, lorsque, au moment où je montais, j'entendis derrière moi la voix du C.^en *Lachevardière. Bon jour, Méhée*, me dit-il ; *viens-tu pour me voir!* Je lui répondis qu'en effet je comptais l'aller voir, et nous nous séparâmes.

J'étais très-fâché que cette reconnaissance eût eu lieu devant un homme qui pouvait avoir des relations à Londres, peut-être même une mission semblable à la mienne, et qui allait éveiller sur moi les soupçons des ministres, en leur écrivant mon aventure et la

promesse que j'avais faite d'aller voir *Lachevardière.* Pour prévenir cet accident, je pris le parti d'écrire moi-même cette aventure à Londres, en peignant de mon mieux le chagrin que j'en ressentais. Je fis plus: mon compagnon de voyage m'avait dit avoir pour *Lachevardière* des lettres de quelques négocians de France. J'annonçai cet incident au ministre; et feignant de croire que ces négocians étaient établis en Angleterre, j'invitais à surveiller ces hommes, qui n'y existaient pas. Je me persuadai que ce prétendu soin de leurs intérêts balancerait avec avantage les soupçons que ma rencontre et mon engagement eussent pu faire naître.

J'allai, en effet, voir *Lachevardière*, et lui montrai une longue lettre, portant une déclaration de toute mon affaire et du parti que j'espérais en tirer. Cette lettre était destinée à M. *Reynard;* mais réfléchissant sur l'inutilité de multiplier les confidences, je priai *Lachevardière* de se charger de la faire parvenir à Paris directement, et de m'en donner un reçu qui exprimât succinctement son contenu, afin de me servir de titre au besoin.

Je joignis à ce paquet une autre lettre pour le ministre des relations extérieures. Je faisais part à ce ministre de la nécessité où j'étais de passer à Munich, pour paraître accomplir ma mission, et du besoin que j'aurais alors d'un passe-port français pour

rentrer en France. Je le priais de vouloir bien m'adresser promptement ses ordres à l'agent de France, s'il y en avait un ; et je le prévenais que pour attendre que ce passe-port eût le temps d'arriver, je ralentirais ma marche autant que cela me paraîtrait possible, sans me faire accuser de négligence : j'avais d'ailleurs pour prétexte la prétendue nécessité d'éviter le Hanovre ; ce qui m'obligeait à un grand détour, que je me gardai pourtant bien de faire. Enfin, j'annonçais au ministre que, si je ne trouvais aucun ordre de lui à Munich, j'en conclurais que le Gouvernement ne voulait ni me permettre de suivre cette affaire, ni de rentrer en France, et qu'alors je me retirerais dans quelque ville d'Allemagne... Après avoir ainsi écrit au ministre de France, je continuai à m'occuper de ma double correspondance, et j'écrivis à M. le duc *de Gramont*, à Varsovie, en lui envoyant la lettre de recommandation de M. *de Mervé*. J'assurais M. le duc *de tout mon zèle pour le service de S. M.*; je me plaignais de l'accueil froid que j'avais reçu à Londres, et offrais de suivre, dans la mission secrète que les Anglais venaient de me confier, les ordres qu'il plairait au roi de me faire parvenir.

Je priais *M. le duc* de m'adresser sa réponse à Mme *Dupuis* et compagnie, poste restante à Francfort.

Ceci une fois arrangé, je partis d'Altona, après avoir mis moi-même mes lettres à la poste.

J'arrivai à Munich à petites journées, et appris bientôt que M. *Otto,* ministre de France, y était déjà depuis quelques jours.

Descendu dans une auberge peu éloignée du domicile de M. *Drake*, je lui écrivis le lendemain matin que je venais d'arriver, mais que je n'avais pas cru devoir me rendre chez lui avant de savoir de lui-même s'il n'y avait pas quelque inconvénient pendant le jour, et si je ne risquais pas d'être reconnu par les gens du ministre de France. Je reçus sur-le-champ de M. *Drake* cette réponse, qu'il écrivit en présence du domestique porteur de ma lettre :

« MONSIEUR,

» Je suis bien aise d'apprendre votre arrivée en » cette ville, et je serai charmé de vous voir aussitôt » qu'il vous conviendra. Vous aurez la bonté de » rester à dîner chez moi, si l'heure de quatre vous » convient.

» Votre très-humble serviteur,

Signé FRANCIS DRAKE. »

Munich, vendredi matin.

Il était midi lorsque je me rendis chez le ministre

anglais. Le suisse me dit qu'il n'y était pas. Je me nommai, et m'aperçus que l'on n'était visible que pour moi. On m'introduisit dans un jardin où je trouvai M. *Drake*, qui me reçut avec beaucoup de politesse. Je lui remis, de la part de M. *Bertrand*, une lettre dans laquelle celui-ci lui répétait *qu'il répondait de moi comme de lui-même.*

Après avoir lu cette lettre d'introduction, M. *Drake* me dit qu'il avait reçu par son courrier ordinaire tous les papiers qui me concernaient; mais qu'un grand mal de tête l'empêcherait pour ce jour-là de s'en occuper avec moi; que si je le trouvais bon, nous remettrions à parler d'affaires au lendemain. En attendant, il me conta tout ce qu'il savait de nouveau de relatif à la France. Il me montra trois bulletins de différentes mains, qu'il avait reçus de Paris. Deux de ces bulletins me parurent fort bien faits, quoiqu'écrits avec la partialité connue des amis de l'Angleterre : quant au troisième, qu'il ne me fit voir que le lendemain, je le soupçonnai composé par M. *Drake* lui-même, pour me donner une grande idée de ses relations, et me faire entendre qu'étant si bien instruit, il ne serait pas ma dupe si la correspondance que j'allais organiser pour lui n'était pas vraie; ce qu'il vérifierait facilement au moyen des autres pièces qui lui serviraient à la contrôler. Cette troisième lettre me parut encore avoir

pour but de me faire croire qu'il avait dans ses intérêts des gens que je n'y crois pas, et que je suis d'autant plus éloigné d'en accuser, que je craindrais de paraître vouloir saisir cette occasion de venger des injures personnelles. Je n'ajoutai pas la moindre foi à ce dernier bulletin, qu'il eût aussi bien pu me montrer la veille avec les autres, et qui d'ailleurs renfermait des faits qui se trouvèrent faux lorsque je fus à même de m'en assurer.

M. *Drake* me présenta à sa famille sous le nom du comte *Jablonski*, qu'il lui dit avoir connu en Pologne. On ne parla point d'objets politiques devant les dames ; mais lorsqu'elles furent parties, M. *Drake* s'étendit beaucoup sur les raisons qu'il croyait avoir d'espérer que la Russie, l'Autriche, et quelques autres puissances, renouvelleraient la coalition si malheureusement dissoute. Il appuyait ses espérances de quelques anecdotes qu'il imaginait lui-même, à ce que je présume aujourd'hui que je sais que pas une n'était vraie. Il chargea devant moi son secrétaire de les écrire, pour les faire passer à un journaliste de Ratisbonne. Je lui demandai s'il était sûr de ce journaliste, et si au besoin nous pourrions lui faire accepter un correspondant français de notre main. M. *Drake* me répondit que cela serait bon pour quelques autres écrivains qu'il avait *dans sa manche ;* mais qu'à l'égard de celui de Ratis-

bonne, cela n'était pas nécessaire ; qu'il faisait de lui-même et par inclination tout ce qui pouvait nuire à *Bonaparte*, et qu'il ne fallait que le laisser aller. Je lui demandai s'il était content du Journal de Leyde, du Courrier du Bas-Rhin, et de..... et de..... qui me paraissaient bien pâles..... .... Le ministre me répondit : *Ils font ce qu'ils peuvent.*

Dans toute cette conversation, j'eus occasion de m'assurer qu'aucun mal de tête n'empêchait M. *Drake* de parler de nos affaires, et je conclus de ce qu'il m'avait dit, qu'il voulait se réserver de réfléchir sur ce qu'il me dirait. Je me prêtai à son desir, et lui observai qu'autant pour ne pas augmenter son mal que pour me procurer le premier délassement dont j'eusse joui depuis long-temps, je lui demandais la permission d'aller voir un opéra de *Mozart*, qui se jouait ce jour-là. J'étais bien aise aussi, lui dis-je, de voir la salle de Munich. Il y consentit, et nous nous séparâmes.

Rentré chez moi, j'écrivis à M. *Otto, et pour lui seul*, un billet dans lequel je le mettais en peu de mots au courant de mon aventure, et le priais de me faire savoir s'il n'avait pas reçu de Paris un passe-port pour moi sous le nom de M. *Jablonski*. J'offrais à M. *Otto*, s'il voulait m'indiquer un lieu sûr à l'écart de la ville, et y envoyer quelqu'un qui eût sa

confiance, de lui faire part de tout ce que m'aurait dit M. *Drake*.

N'osant confier ma lettre à personne, et craignant que mon domestique même ne fût observé, je partis enveloppé d'une large redingote, et parcourus Munich dans tous les sens, observant toujours si j'étais suivi. Enfin, lorsque je me crus sûr de n'être vu de personne, je gagnai la rue où loge le ministre de France, entrai dans son hôtel, parlai à une femme qui me dit être la portière, et lui remis ma lettre, en la priant de la donner à M. *Otto* lui-même. Cette femme me promit que ma lettre lui serait remise dès qu'il reviendrait de la comédie.

Je retournai dans mon logement, et passai le reste de la soirée à écrire en encre blanche tout ce que ma mémoire me rappela de la conversation de M. *Drake*.

Le lendemain samedi, je me rendis chez ce ministre, à 9 heures, ainsi que nous en étions convenus. M. *Drake* me demanda si j'avais été content de la musique de *Mozart;* je répondis que m'étant, pour mon malheur, trouvé placé à côté de dames très-bavardes, ce bruit, et l'humeur qu'il m'avait donnée, m'avaient empêché de prendre aucune part au spectacle. Je tremblais qu'on ne me demandât mon avis sur la salle de Munich; mais j'en fus quitte pour la peur.

M. *Drake* finissait son courrier; il me donna à lire quelques gazettes nouvelles, et me conduisit, dès qu'il fut libre, dans son cabinet secret.

Ce sera peut-être une chose assez peu piquante pour le public, que d'avoir une description de ce cabinet; mais M. *Drake* s'étant donné la peine de me faire observer tout le génie qui avait présidé à son ameublement, j'en parlerai ici pour peindre, sinon le cabinet, du moins M. *Drake*.

Le bureau de M. *Drake* était garni, sur chaque extrémité, d'une boîte d'un pied et demi environ, très-propre, et fermant à clef. Ces boîtes sont destinées à renfermer les pièces sur lesquelles il faut travailler dans la journée. La clef de l'une de ces boîtes est renfermée dans l'autre; et celle de cette dernière reste fixée par un cordon armé d'un ressort à la montre du ministre.

Sur des tables placées devant chacune des deux fenêtres de ce cabinet, sont posés trois autres coffrets très-élégans, et fermant aussi à clef. Dans ces coffrets sont les minutes des lettres écrites par les derniers courriers. Chacun de ces coffres renferme la clef de l'autre, et la dernière est reportée dans l'un des cartons du bureau, dont la clef est à son tour enfermée dans l'autre carton, dont la clef pend à la montre du ministre.

Au bout du cabinet, et vis-à-vis l'entrée, sont trois belles et hautes armoires, fermées chacune de deux serrures et de deux beaux cadenas. Ces armoires contiennent les mémoires et plans diplomatiques, où se trouvent consignées les destinées du monde (1). Chacune renferme les clefs de l'autre, et la dernière est portée dans l'un des coffrets de la fenêtre, dont la clef est enfermée dans son voisin, dont la clef est reportée dans le troisième : cette dernière est reportée dans l'un des cartons du bureau, dont la clef est renfermée dans le voisin, dont la clef pend à la montre du ministre.

Ce n'est pas tout : lorsque nous sortions de ce mystérieux cabinet pour aller dîner, M. *Drake* faisait tout le tour de ses vastes appartemens, prenait la clef de la chambre d'entrée, la portait dans une autre, dont il prenait encore la clef, et ainsi de suite, jusqu'à la porte de sortie, dont il mettait la clef dans sa poche.

M. *Drake* me fit observer, avec un air de satisfaction, que, ne dormant jamais sans avoir dans son lit sa montre et la clef de sa dernière chambre, il était presque impossible qu'on lui enlevât une pièce dont on aurait intérêt de s'emparer. Il m'assura qu'il

---

(1) M. *Drake* me fit observer qu'elles étaient doublées en fer, et qu'il faudrait du canon pour prendre connaissance de ses plans. Je crois qu'un peu *d'artifice* suffirait.

n'avait jamais rien perdu, et qu'il était un des ministres anglais les plus en règle.

Lorsque nous eûmes dîné, et que nous voulûmes reprendre le mémoire sur lequel nous nous étions entretenus le matin, il fallut d'abord passer dans toutes les chambres de la maison, les ouvrir l'une après l'autre, et enfin, parvenus au mystérieux cabinet, ouvrir et refermer de suite les boîtes, et puis les coffres, et puis les armoires. M. *Drake* me regardait en riant; moi je riais en le regardant: mais nous ne nous confiâmes pas ce qui nous faisait rire.

Notre premier travail se porta sur le plan que j'avais remis aux ministres de Londres, et dont l'original même avait été envoyé à M. *Drake*, pour prendre avec moi les mesures d'exécution, et prononcer en dernier ressort sur ce qu'il fallait faire ou abandonner de mon mémoire. M. *Drake* parut approuver les principales dispositions; nous en discutâmes quelques autres qu'il amenda. Il mit en marge ses observations, et m'assura qu'il allait envoyer le tout au roi (de Varsovie) pour avoir sa dernière volonté. M. *Drake* essayait de me persuader que les royalistes avaient tort de se méfier des Anglais, et cherchait à me donner des raisons satisfaisantes pour expliquer, en faveur de son pays, certains reproches qui lui ont été faits touchant différens procédés difficiles à justifier. Je dus lui paraître très-facile à

persuader sur l'article de la loyauté anglaise ; mais en même temps j'affectai beaucoup de zèle pour le prétendant, parce que, croyant voir en M. *Drake* quelques dispositions à la méfiance, j'aimais beaucoup mieux qu'il me soupçonnât capable de me relâcher des intérêts de l'Angleterre en faveur du prétendant, que pour servir la République et *Bonaparte*. Il pouvait d'ailleurs lui revenir que j'avais une correspondance avec Varsovie ; et le zèle que j'aurais déployé devant lui pour la cause du roi, eût alors expliqué ce qu'il aurait découvert.

Je quittai M. *Drake* à près de onze heures du soir. Il me fit promettre de revenir le dimanche à dix heures, et je lui tins parole.

Nous nous occupâmes de mes *instructions secrètes*, qui étaient de la main de M. *Bertrand*. M. *Drake* me les retira, sous prétexte qu'il était dangereux de rien garder qui pût me compromettre, lors de mon entrée en France : mais je soupçonne plutôt qu'il en agit ainsi pour me retirer le titre dont j'étais porteur, et les moyens de correspondre avec M. *Bertrand ;* car il se saisit aussi, sous le même prétexte, d'un chiffre particulier avec lequel M. *Bertrand* s'attendait que j'allais lui écrire, pour le mettre au courant de tout ce qui se passait.

Ayant par hasard tiré de ma poche mon portefeuille, il me le prit des mains, pour me faire

observer tout ce qui pouvait paraître suspect à l'entrée des villes : « Voyez, disait-il, comment on » vous épluchera, quand vous entrerez ; d'abord » on observera que votre porte-feuille est de fa- » brique anglaise ; on regardera au jour le papier, » pour voir s'il est de France, de Hollande ou d'An- » gleterre. On verra qu'il est d'Angleterre *(et en regardant les feuillets du livret, il lisait rapidement les notes que j'avais prises, dont heureusement aucune n'était intelligible pour lui)* ; » ne craignez-vous pas que l'on » n'en conclue que vous arrivez de ce pays-là ? Je » vous invite à détruire ici tout ce que vous avez de » propre à vous trahir, et de n'emporter que vos » instructions en cahier de papier de Hollande, et » écrites en encre sympathique. »

Je promis de me conformer à cet avis sage, et de lui montrer, avant mon départ, tout ce que j'emportais. M. *Drake* passa de suite à l'inventaire des papiers de mon porte-feuille : il y trouva le billet que M. *Bertrand* m'avait donné pour toucher à Paris la somme que je lui avais payée à Londres. Il m'observa que cela était encore écrit sur du *papier anglais* ; je promis de le bien cacher. Heureusement les autres papiers étaient insignifians ; et le matin même, plutôt par hasard que par prévoyance, j'avais retiré de ce porte-feuille le certificat que m'avait donné *Lachevardière*, de ma déclaration faite à Hambourg.

Il m'était bien évident que la méfiance seule avait motivé l'examen de mes papiers; mais M. *Drake* faisait cela avec tant d'aisance, et il y mettait un tel naturel, qu'il ne m'était pas possible de lui ôter mon porte-feuille des mains sans montrer une crainte qui m'eût trahi.

Tout le dimanche se passa à régler et écrire ce qu'il appela *additions à mes instructions.* Je le quittai très-tard, après avoir promis de revenir le lendemain à la même heure. Je crois devoir placer ici ces additions.

Additions aux Instructions de M. de Latouche.

I. « Il paraît plus convenable que M. *D. L.* se » rende à Paris même ou dans les environs, où la » police a bien moins de moyens de surveiller quel- » qu'un qui sait se cacher, que dans aucun autre » endroit, où chaque nouveau visage est remarqué, » et où le moindre maire est instruit de tout ce qui » arrive, et en rend compte pour s'en faire un mérite. » On ne parle pas des soupçons que les allées et » venues et le passage des lettres peuvent faire naître, » ainsi que de leur interception possible.

» Il est encore bon d'observer que l'on est bien » mieux éclairé en parlant séparément aux personnes » mêmes qu'en obtenant d'eux des renseignemens

» écrits, qui supposent toujours une certaine réserve » qui n'a pas lieu dans l'abandon de la conversation.

II. » Le but principal du voyage de M. *D. L.* étant » le renversement du Gouvernement actuel, un des » premiers moyens d'y parvenir est d'obtenir la con- » naissance des plans de l'ennemi. Pour cet effet, il » est de la plus haute importance de commencer avant » tout par établir des correspondances sûres dans les » différens bureaux, pour avoir une connaissance » exacte de tous les plans, soit pour l'extérieur, soit » pour l'intérieur. La connaissance de ces plans four- » nira les meilleures armes pour les déjouer; et le dé- » faut de succès est un des moyens de discréditer abso- » lument le Gouvernement; premier pas vers le but » proposé et le plus important. Pour cet effet, on tâ- » chera de se ménager des intelligences très-sûres dans » les bureaux de la guerre, de la marine, des affaires » étrangères et des cultes : on tâchera aussi de savoir » ce qui se passe dans le comité secret que l'on croit » établi à Saint-Cloud et composé des amis les plus » affidés du Consul. Ces avis doivent être donnés en » forme de bulletin, conformément aux instructions » du *président du comité*, et envoyés avec toute la célé- » rité possible à M. *D.* [Drake] de la manière qui sera » convenue. On aura soin de rendre compte des dif- » férens projets que *B....* pourrait avoir relativement à » la Turquie et à l'Irlande, et des menées du comité

» des Irlandais réfugiés. Ces points sont très-spécia-
» lement recommandés à M. *D. L.* comme le pre-
» mier et le plus important en commençant et dans
» les premiers momens. On fera connaître aussi le
» déplacement de troupes, de vaisseaux, et les cons-
» tructions, et tous les préparatifs militaires.

» Les lettres seront adressées à un ami à Strasbourg,
» et de là portées par lui à la poste de Kehl. Lorsque
» l'on aura *beaucoup* à écrire, on pourra le faire sur le
» dos d'une ou de plusieurs cartes géographiques avec
» l'encre sympathique, ou sur la marge de livres im-
» primés sur papier bien collé, et en observant de
» faire une petite tache d'encre sur la feuille ou l'écri-
» ture commence, et on enverra le paquet par un
» chariot de poste à l'adresse de Mme *Franck*, ou
» MM. *Papelier* et compagnie, à Strasbourg, avec
» une lettre signée du nom d'un libraire quelconque,
» où l'on prierait le correspondant de le faire passer
» à M. *D.* Ces correspondans, étant dans l'usage de
» faire des commissions pour M. *D.*, ne soupçonne-
» ront jamais de quoi il s'agit, ces objets étant des
» objets de commerce ordinaire : ceci n'aura lieu ce-
» pendant que lorsqu'il y aura beaucoup à écrire, et
» dans le cas où le volume du paquet pourrait éveiller
» des soupçons à la poste ; et alors on préviendra
» M. *D.* de cet envoi dans la première lettre : on
» observera que la manière d'empaqueter n'ait rien
» d'affecté.

» d'affecté. Les adresses de ces paquets seront tou-
» jours A B avec une lettre d'envoi pour Mme *Franck*
» ou MM. *Papelier.*

III. » On tâchera de fournir à M. *D.* un aperçu
» des dépenses qui seront nécessaires, en observant
» de faire la demande autant en avance qu'il sera
» possible ; et en expliquant les différens objets.
» On indiquera à M. *D.* le nom de convention de
» la personne en faveur de qui la lettre de change
» doit être tirée ; et M. *D.* aura soin de procurer
» une lettre où son nom ne paraîtra pas et qui ne
» pourra pas être suspecte.

IV. » Pour mettre la correspondance plus à l'abri
» d'une découverte, on se servira de noms de con-
» vention, même avec l'encre sympathique, de même
» que pour les noms des villes qu'on prendra l'une
» pour l'autre, suivant la feuille numérotée A.

V. » Pour ne pas donner des soupçons en écrivant
» toujours au même nom, M. *D. L.* s'arrangera avec
» six au moins de ses connaissances les plus sûres,
» pour pouvoir alterner. Ce moyen est indispensable
» en cas d'accidens ou de maladies. Chacun de ces
» messieurs, en écrivant, observera très-exactement
» l'ordre numéraire de la même série, comme si une
» seule personne eût écrit seule. Ce qui sera écrit *in*
» *claro*, sera relatif ou au commerce ou aux arts
» et sciences, et paraîtra un compte rendu des

» nouveautés de Paris. S'il arrive que l'on dise quelque » chose du Gouvernement, ce sera toujours dans un » sens qui lui soit favorable. On aura soin aussi que » ce qui est écrit en encre sympathique, ne soit pas » écrit trop fin. Il faudra numéroter avec de l'encre » sympathique, et jamais *in claro ;* ce qui fait remar- » quer et observer davantage.

VI. » M. *D. L.* ayant reçu de M. *V.* la recette » pour la composition de l'encre sympathique, dé- » truira la bouteille qu'il a avec lui, pour ne rien por- » ter en France qui puisse donner le moindre lieu à » des soupçons. Il écrira ses instructions secrètes sur » le papier blanc de son porte-feuille, à la suite des » dépenses de voyages, &c. Il détruira toute espèce » de papier qui pourrait donner la moindre lumière » sur sa destination, ainsi que les passe-ports qu'il a.

VII. » On pourrait, de concert avec les associés, » gagner les employés dans les fabriques de poudre, afin » de les faire sauter quand l'occasion s'en présentera.

VIII. » Il est sur-tout nécessaire de s'associer et » de s'assurer de la fidélité de quelques imprimeurs » et graveurs, pour imprimer et faire tout ce dont » l'association aura besoin.

IX. » Il serait à desirer que l'on connût au juste » l'état des partis en France, et sur-tout à Paris, et » quel serait le résultat le plus probable si *B.* venait » à mourir.

X. » On ne parlera au comité, pour le *moment* » *actuel*, que du renversement du Gouvernement de » *Bonaparte*, hormis à ceux que l'on sait être bien » disposés, en attendant que l'on ait quelque chose » de certain sur les dispositions du roi, et que l'on » connaisse mieux la nature des moyens d'agir dans » l'intérieur, ainsi que la disposition générale des » esprits. On enverra par la suite de nouvelles ins- » tructions tendant au but qu'on se propose, et qui » seront calquées sur les renseignemens que l'on » recevra.

XI. » On recommande la plus grande circonspec- » tion, sur-tout dans les premières démarches, et de » ne se confier qu'avec la plus grande réserve, pour » éviter les trahisons des faux-frères, qui pourraient » profiter de cette occasion d'acquérir des droits aux » faveurs du Gouvernement; et dans aucun cas quel- » conque, on ne se fiera qu'à des hommes très-prudens. » Une manière de sonder l'opinion des gens dont » on doute, serait naturellement d'observer que, si » la République n'est pas possible, il paraît plus simple » et plus juste de recourir à la royauté ancienne, que » de se dévouer au nouveau despotisme d'un étranger.

XII. » M. *D.* n'est pas d'avis que M. *D. L.* quitte » la France, à moins d'une nécessité très-urgente, vu » la difficulté de passer et repasser les frontières.

XIII. » Il est entendu qu'on emploiera tous les

» moyens possibles pour désorganiser les armées, » soit au dehors, soit au dedans.

XIV. » On tâchera d'établir une correspondance » plus directe avec l'Angleterre par la voie de Jersey, » ou de quelque point de la côte de France. On » pourrait aussi voir s'il y a moyen d'établir une cor- » respondance par la voie de Hollande et d'Embden.

» En attendant, quand on aura des choses à com- » muniquer d'un intérêt très-majeur et très-pressant, » on pourrait adresser les lettres à M. *Harwood,* sous » enveloppe à MM. *Herberger* et comp.^e^, à Husum; » mais comme cette voie pourrait devenir tous les jours » moins sûre, on ne manquera pas d'envoyer des » duplicata à M. *D.* —Dans le cas qu'on pourrait trou- » ver moyen de communiquer avec le commandant » de Jersey, M. *D. L.* écrira sous un de ses noms » de convention, et le commandant de Jersey en » sera instruit par le Gouvernement anglais.

XV. » M. *D. L.* fera connaître au plutôt à M. *D.* » l'adresse dont M. *D.* pourrait se servir en lui écri- » vant à Paris.

XVI. » M. *D. L.* adressera les lettres pour le mo- » ment à M. l'abbé *Dufresne,* conseiller ecclésias- » tique à Munich.

XVII. » M. *D. L.* fera connaître à M. *D.* les si- » gnes par lesquels on pourrait tirer parti des para- » graphes qui seront publiés dans le *Citoyen français.* »

XVIII. » Dans le cas qu'il devienne nécessaire » d'envoyer quelqu'un des associés auprès de M. *D.*, » il faut l'en avertir d'avance, et attendre sa réponse » à Augsbourg, dans laquelle M. *D.* indiquera le » lieu de rendez-vous. »

Le lundi matin, n'ayant pas encore reçu de réponse à la lettre que j'avais portée moi-même chez M. *Otto*, je me hasardai à y envoyer un domestique avec ce billet :

« *Méhée* présente ses respects à M. *Otto*, et le » prie de vouloir bien lui faire savoir s'il doit attendre » une réponse à la lettre qu'il a eu l'honneur de lui » écrire samedi. »

Mon domestique m'apporta le billet suivant :

« La légation française n'a reçu aucun passe-port » pour M. *Jablonski ;* mais il pourra en obtenir un » de la légation, s'il veut bien se donner la peine » de passer au secrétariat ce soir avant six heures, » pour donner son signalement et les renseignemens » nécessaires touchant le but de son voyage. »

Lundi.

Ce billet me paraissait inconcevable. J'avais donné à M. *Otto* un précis de mon affaire ; il avait donc tous les renseignemens nécessaires. J'avais offert de lui faire part de tout ce qui se serait passé entre M. *Drake* et moi, et avais essayé de lui faire partager mon opinion sur la nécessité du secret, et

la crainte que je ne fusse suivi ou observé en me rendant chez lui. A cela on m'envoyait pour réponse une lettre de bureau, qui équivalait à l'invitation de tout faire manquer ; car quand j'eusse été sûr de ne pas être vu entrant chez le ministre de France, mettre mon secret entre les mains de tous ses secrétaires, me paraissait singulièrement hasardeux. Je pensai que peut-être je m'étais mal expliqué, et j'essayai, dans une seconde lettre, de représenter à notre ministre que ce n'était pas pour me soustraire aux formalités d'usage, mais pour conserver un secret qui me paraissait important, que je le priais de nouveau d'avoir égard à ma demande. Je renouvelais l'offre d'instruire M. *Otto* de tous les détails de cette affaire, s'il croyait en avoir besoin, et je représentais de nouveau les inconvéniens des messages. Je prévenais encore le ministre de France que mon travail avec M. *Drake* étant à-peu-près fini, je partirais le lendemain, et l'invitais à vouloir bien me dire, dans le cas où il persisterait à me refuser un passe-port, s'il me conseillait d'en demander un à notre envoyé à Stutgard.

Je reçus cette seconde réponse :

« Les motifs qui empêchent le ministre de » France à Munich de donner un passe-port à » *M. Jablonski, sans avoir des renseignemens plus* » *particuliers sur l'objet de son voyage* (j'avais offert de

» tout dire), ne seront peut-être pas moins puissans » pour le ministre de France à Stutgard. — Arrivé » à Kehl, M. *Jablonski* pourrait s'adresser au préfet » du Gouvernement à Strasbourg, qui prendrait à » ce sujet les ordres du premier Consul. »

Mardi matin.

Je renonçai à chercher le sens de ce billet, et me rendis chez M. *Drake*. Mais j'observe que la suite de cette petite correspondance m'a fait passer un jour; car nous ne sommes encore qu'au lundi; et c'est mardi matin, jour de mon départ, que j'ai reçu ce second billet du bureau de M. *Otto*.

Toute la journée du lundi se passa à revoir mes instructions, que M. *Drake* donna à copier, et à examiner les caricatures, pamphlets et chansons que j'avais apportés de Londres, et que M. *Drake* voulut aussi faire copier en encre blanche, à la suite de mes instructions, pour éviter de me compromettre.

M. *Drake* me fit aussi dans cette journée faire un cours de chimie. Entourés de petites bouteilles, de réchauds et de paquets de différentes drogues, nous essayâmes plusieurs façons d'encre sympathique. Le résultat de toutes nos opérations fut que celle que j'avais apportée de Londres se trouva la meilleure. Le ministre m'assura qu'il avait telle recette qui tuerait un homme qui laisserait la bouteille ouverte pendant trois secondes, mais qu'il n'en usait que dans

des circonstances et pour des affaires très-graves. Il m'apprit aussi qu'en essayant ses opérations chimiques, il avait fait la découverte d'une liqueur qui guérissait radicalement les cors aux pieds, *senza dolore.*

Le ministre anglais me prévint que le soin qu'il avait pris de fermer sa porte depuis mon arrivée, avait fait jaser ; qu'il s'était décidé à donner à dîner ce jour-là, et me priait de passer le soir chez lui sur les neuf heures ; qu'il me donnerait tous mes papiers et me dirait adieu.

Le parti qu'avait pris M. *Drake* de me faire rester à Paris me dérangeait beaucoup. Je me voyais privé de la ressource sur laquelle j'avais compté pour m'instruire de toutes les manœuvres et projets que je savais s'organiser sur la rive droite du Rhin. Heureusement, en me fermant cette porte de communication, M. *Drake* m'en ouvrit une autre avec une mal-adresse qu'on aura, je crois, de la peine à lui pardonner dans son parti, dont elle a préparé, si elle n'a pas décidé, la terrible catastrophe.

Je desirais connaître comment M. *Drake* introduisait en France les agens que lui et son Gouvernement y envoyaient. Étant alors censé un de ces agens, je lui demandai un passe-port pour voyager jusqu'à Strasbourg, et un autre pour entrer en France. Toute la journée du dimanche, M. *Drake* avait compté sur le ministre de Russie, qu'il dit être son ami ; mais ce

ministre ayant refusé net, il fallut bien chercher l'expédient secret que l'on tenait en réserve.

Lorsque j'allai à neuf heures du soir prendre congé de M. *Drake*, il me remit mes cahiers écrits en blanc, et un passe-port sous le nom de *Müller*, pour aller jusqu'à Strasbourg. M. *Drake* m'observa que pour que ce passe-port n'eût pas l'air frais, il l'avait antidaté de six mois, et y avait mis des *visa*, qu'il trouvait suffisans pour être censé retourner de Londres à Strasbourg.

Venant ensuite au point qui m'intéressait particulièrement, il me remit une lettre qu'il me dit être de M. l'évêque de Châlons pour M. *de Mussey*, émigré, demeurant à Offenbourg, où, depuis quelque temps, les amis de l'Angleterre se rassemblaient.

Après une courte conversation avec M. *Drake* sur le service important que j'allais rendre, disait-il, à toute l'Europe, nous nous séparâmes.

C'est le lendemain matin que je reçus de M. *Otto* le billet que j'ai cité plus haut.

Ne pouvant plus espérer de rien obtenir de notre ministre, je me disposai à partir; mais le visa que l'on voulut mettre à mon passe-port, et quelques préparatifs indispensables, me retinrent jusqu'à l'heure du dîner. Enfin, déjà les chevaux étaient à ma voiture lorsque je reçus du ministre de France le troisième billet que voici :

« M. *Jablonski* trouvera sur la route de Dachau

» une personne de confiance qui désire de lui parler. » Voici son signalement : habit bleu, pantalon de » nankin, bottes retroussées, cheveux noirs. Cette » personne sera à cheval et attendra la voiture de » M. *Jablonski*. On desire d'avoir le signalement » et connaître l'heure précise de son départ. »

Mardi matin.

Je répondis :

« M. *Jablonski* partira dans un quart-d'heure dans » une viénoise, fond jaune, attelée de trois chevaux. » Il sera habillé d'une redingote grise, chapeau » rond, ayant à sa gauche son domestique habillé » de bleu, avec un chapeau à trois cornes. »

Je crus que le quart-d'heure que je fis attendre mon postillon suffirait pour que cette personne, que je supposais prête, pût prendre les devants ; mais je ne trouvai personne sur ma route.

J'eus soin, à la première poste, de dire que je coucherais à Augsbourg, dans l'espoir que l'homme de confiance du ministre pousserait jusque-là ; mais n'ayant eu nouvelle de personne, je partis et ne m'arrêtai qu'à Kehl.

Arrivé à ce dernier poste de l'Allemagne, je fus réduit à demander au préfet la permission d'entrer à Strasbourg. J'indiquais en peu de mots l'objet de mon voyage, et le priai de rendre mon domestique porteur de l'ordre de me laisser entrer.

Je joignis à ma lettre copie de celle que j'allais porter à M. *de Mussey* à Offenbourg, en exprimant le regret de ne pas pouvoir envoyer l'original.

Pendant que mon domestique allait à Strasbourg, je pris un cheval de selle et me rendis à Offenbourg. Les détails que j'obtins de M. *de Mussey* ont été communiqués à la police; et je puis assurer que si je n'en ai pas appris davantage, c'est qu'il ne savait plus rien. M. *de Mussey* était si persuadé que j'étais, comme lui, franc et loyal agent des Anglais, qu'il me communiqua, dans une seule séance, tout ce qui lui avait été confié de plus secret (1):

« L'endroit où j'aurais un passe-port à Strasbourg, » moyennant 15 francs, avec une lettre de lui;

» L'auberge où logent tous *les honnêtes gens* que » l'on envoie par-là, et où l'on trouve tous les ren- » seignemens nécessaires pour pénétrer, lorsqu'on » n'est pas en règle;

» Le nom des généraux à la solde de l'Angleterre » qui étaient arrivés nouvellement à Offenbourg;

(1) Ce pauvre diable ne tarissait pas, et je gage que j'ai oublié la moitié des bonnes choses qu'il m'a dites. Il avait sur-tout un refrain admirable qu'il ajoutait à chacune de ses confidences.

Après m'avoir conté, avec une jubilation indicible, combien il était sûr des moyens dont il usait, il racontait d'avance le plaisir qu'il aurait à renverser le Gouvernement; et pour cela, disait-il, il ne faut, monsieur, que deux choses: *de la prudence et de la discrétion.*

» Le nom de l'un d'entre eux qui arrivait de Paris, » où ces messieurs allaient de temps en temps ;

» L'endroit où s'impriment les libelles contre la » France et *Bonaparte ;*

» Le nombre des émigrés qui étaient à Fribourg, » et le nom de celui qui était en relation avec Var- » sovie, et faisait passer les ordres du roi sur toute » la ligne ;

» Le nom de l'agent des Anglais à Bâle, chez » qui j'ai été depuis, et qui m'a donné de fort bons » avis pour entrer en France et en sortir malgré la » police, et où il fallait m'adresser en route. »

Tout le reste est entre les mains de la police, et ne peut être rendu public sans son aveu.

Après avoir quitté M. *de Mussey*, je me rendis à Strasbourg, *à la bonne auberge :* je me suis fait donner un passe-port par les bons amis de M. *de Mussey ;* mais je ne me servis cependant en route, que de celui que je reçus à la préfecture.

Avant de quitter Strasbourg, j'informai M. *Drake* de mon heureuse arrivée, des bons services que ses amis m'avaient rendus, de la certitude où j'étais désormais d'échapper à tous les dangers. Je le prévins que, conformément à nos conventions, je m'étais arrangé avec quelqu'un de sûr *(c'était le préfet)*, qui voudrait bien envoyer à Kehl les lettres et les bulletins que je lui ferais passer, et

retirer celles qu'il m'écrirait lui-même, et que je le priais d'adresser à M. *Obreskow*, à Kehl, poste restante (1).

Mes affaires ainsi arrangées, je me rendis à Paris, et fis part au grand-juge de tout ce que je savais et de ce que j'espérais obtenir par la correspondance qui allait s'établir entre M. *Drake* et moi, avec sa permission. Le grand-juge me dit le lendemain que *Bonaparte* était fort content de ce que j'avais fait et m'en fit goûter la plus douce récompense, en me disant avec affection : *Vous êtes un bon Français !*

Ce mot, que le magistrat me répéta plusieurs fois de suite, vaut bien les livres sterling dont les Anglais payent leurs sicaires.

---

(1) Toutes les fois que j'ai eu recours au conseiller d'état préfet du Bas-Rhin pour en obtenir quelques facilités pour l'exécution de mes idées, ce magistrat s'y est prêté avec le zèle qu'il met à tout ce qu'il juge utile au Gouvernement. C'est lui qui, dans la suite, m'a procuré pour aide-de-camp le capitaine *Rosey*, et qui lui transmettait les instructions et les lettres que je proposais de lui donner.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

III.e PARTIE.

AVANT d'entamer la correspondance que j'allais avoir avec M. *Drake*, je crus devoir soumettre au Gouvernement un précis du plan que je me proposais de suivre. Je remis en conséquence la note suivante, d'après laquelle je fus autorisé à commencer :

OBSERVATIONS sur le genre de correspondance et sur le bulletin qu'exigent les instructions données à M. de Latouche.

« JE vais expliquer ici comment j'ai conçu que » l'on pouvait correspondre utilement avec les An- » glais et avec le prétendant à Varsovie.

» Il faut partir de l'état où l'on peut être sûr qu'en » sont aujourd'hui entre eux ces singuliers alliés.

» Les Anglais sentent qu'ils ne peuvent influer » puissamment sur les royalistes *rectilignes* de l'inté- » rieur, qu'en leur présentant sans cesse l'objet de leurs » vœux et en leur faisant entendre qu'il dépend d'eux » de le leur rendre. On peut compter, d'après cela, » qu'ils feindront toujours le projet de le remettre en » place ; mais on peut être bien convaincu, en même » temps, que si les moyens d'exécuter ce projet étaient » par miracle entre leurs mains, ils commenceraient

» alors à mettre en avant des prétentions et à présenter
» des conditions dont ils ne parlent pas aujourd'hui.
» Le prétendant sait parfaitement cela ; et cette con-
» naissance met dans leur commerce une méfiance
» dont j'ai cru que l'on pouvait tirer parti pour s'é-
» clairer sur leurs projets réciproques. Écrire toujours
» aux Anglais que le comité républicain, en supposant
» qu'on l'amène à desirer la monarchie, ne se prêtera
» jamais à la rétablir sans les modifications que l'An-
» gleterre serait priée de leur faire obtenir, c'est, je
» crois, un moyen de les faire expliquer insensible-
» ment sur la marche qu'il convient de tenir pour
» obtenir ces modifications. Sans doute les Anglais ne
» s'expliqueront jamais bien littéralement à cet égard ;
» mais ce qu'ils nous engageront à faire, pourra, aussi
» bien que leurs aveux, nous obtenir une certitude
» morale de ce qu'ils projettent.

» Faire ensuite au comte *de Lille* de prétendues
» confidences sur ce que les Anglais, par qui il sait
» que je suis chargé de travailler, exigent de moi,
» c'est ajouter à leur mésintelligence, et demander à
» Varsovie des conseils sur les moyens de tromper les
» espérances de ce parti. Si en outre, en ayant l'air
» d'ouvrir aux Anglais une porte de trahison par nos
» côtes, je parviens à pouvoir écrire à *Henri Lari-*
» *vière*, mécontent et bavard, ainsi qu'au général *Vil-*
» *lot* et à quelques autres, nous tirerons peut-être

» du choc de leurs différentes humeurs, quelques » étincelles propres à éclairer ce qui aurait besoin » de l'être dans les lettres de Varsovie.

» Quant au bulletin, si l'on veut que j'obtienne » quelque confiance des Anglais, il ne faut pas se » dissimuler qu'il doit être plein de faits, et traité de » manière à les persuader que j'ai des relations du » premier ordre dans les bureaux : M. *Drake* en » reçoit trois ou quatre pour sa part; il ne manquera » pas de s'en servir pour contrôler celui qu'il recevra » du prétendu comité. Il faut que le nôtre les couvre » de beaucoup par l'intérêt. Je ne prétends pas pour » cela qu'il faille lui confier les secrets de l'État; il est » sans doute des choses que les plus habiles ne peu- » vent deviner; et les Anglais n'exigeront pas que » nous ayons tout découvert: mais on peut leur dire, » dans notre bulletin, d'abord tout ce que l'on sait » qu'ils ont pu découvrir d'ailleurs. On acquerra en- » suite de grands droits à leur confiance, si on leur » apprend, de temps à autre, quelque chose d'im- » portant, et toujours du vrai, qu'ils n'aient pas su » ailleurs, et dont ils découvrent la vérité par la suite.

» Nous pouvons encore avoir cet avantage qu'en » leur apprenant ce qu'ils auront déjà su par d'au- » tres, nous pouvons y joindre des circonstances » accessoires qui dénaturent le fait, et leur donnent » le change sur les véritables conséquences.

« Ils

» Ils m'ont aussi demandé d'essayer à gagner quel-
» qu'un dans les bureaux du *Moniteur* et du *Citoyen*
» *français*, pour que, par des signes de convention,
» tels qu'une faute grossière d'orthographe ou une
» lettre renversée, on puisse leur apprendre les articles
» qui sont insérés par ordre, et ceux qui annoncent
» des faits faux. Je me propose de leur écrire, si le
» premier Consul le permet, que j'ai essayé d'exécuter
» leur commission; que personne ne veut confier à
» des compositeurs un secret de cette importance;
» mais que l'on enverra ces deux journaux, et qu'aux
» articles dont ils parlent, on fera un certain nombre
» de piqûres d'épingle, soit à la première, soit à la
» dernière ligne, ainsi que l'on en conviendra. »

Je demande la permission de ne pas tracer ici les bulletins (1) que j'envoyais à M. *Drake*. Ceux qui connaissent les goûts du Gouvernement Anglais, et qui voudront bien se rappeler que j'ai ici à remplir la *tâche* de lui être agréable pour l'amener où je veux, peuvent se figurer de lugubres et sanglantes

(1) Les bulletins étaient censés écrits par des membres du comité qui ne voyaient pas ma correspondance particulière; de façon que M. *Drake* croyait que ces bulletins et mes lettres lui venaient de deux mains, quoiqu'il n'y eût que moi d'occupé à l'amuser.

Je dois encore prévenir qu'il ne faut tirer aucune conséquence de ces bulletins, et sur-tout n'y pas chercher un mot de vérité. Je cherchais à remplir une feuille de choses qui pussent paraître

descriptions, des complots, des pamphlets, des émeutes, des insurrections, des trahisons, et tout ce que ces messieurs ont coutume de présenter au public, au parlement et à l'Europe un peu étonnée ; en un mot tout ce qui sert de pâture aux ministres, aux orateurs et aux journalistes anglais. Mes affaires m'ayant appelé il y a quelque temps en Allemagne, je me suis amusé à feuilleter les journaux de plusieurs mois : mes bulletins y sont tout entiers, les Anglais n'y ont mis que la façon. J'avoue qu'en ce moment j'ai eu quelques remords touchant ma *diplomatie;* je n'avais voulu mystifier que M. *Drake,* et j'ai dupé sans intention tous les bénévoles lecteurs des écrivains stipendiés de l'Angleterre.

Lettre de M. Drake *à M.* Obreskow.

Le 30 Octobre 1803.

« Je viens de recevoir votre lettre du 24, et je » vous félicite de tout mon cœur d'être arrivé sauf » et sain à *Toulouse* [Strasbourg]. J'espère avoir des

---

intéressantes aux Anglais, en les supposant vraies; mais je tirais tout de ma tête, et ne m'occupais qu'à appeler des réponses, dont on pût conclure quelque chose des pensées et des projets du ministre anglais. J'ai quelquefois réussi à le faire prononcer sur des cas importans.

Quant à quelques notes que l'on y trouve sur des événemens qui en effet ont eu lieu, elles m'ont été fournies par des personnes bien instruites, mais presque toujours dénaturées.

» nouvelles de M. *Loiselet* [Bonaparte] bientôt, » puisque je ne doute pas que vous ne soyez à » *Châlons* [Paris] à l'heure qu'il est.

» Il n'y a rien dans votre lettre qui exige des » observations de ma part, si ce n'est l'article où il » est question de l'argent. A ce sujet je vous rappelle » l'article de vos instructions, dans lequel je vous ai » prié de me faire tenir d'avance un aperçu de vos » dépenses probables. Vous avez reçu à *Bordeaux* » [Londres], avant votre départ, la somme de » cinq cents livres pour les besoins généraux de » l'association, de deux cents livres pour les frais de » voyage, &c. jusqu'au 15 novembre, auxquelles j'ai » ajouté cinquante livres, ce qui fait en tout sept » cent cinquante livres. Avant que cette somme soit » épuisée, vous m'enverrez sans doute un aperçu » des dépenses, d'après lequel je me réglerai, et vous » pouvez compter sur mon exactitude.

» Je viens de recevoir une lettre pour vous de » notre président, en date du 11 octobre, dont je » joins copie ci-dessous, ne voulant pas courir le » risque de vous passer l'original; je n'y comprends » rien, puisqu'il y a des figures dont vous ne m'avez » pas laissé la clef.

» Vous pourriez fort bien faire prendre des mi- » nutes de lettres, ayant attention seulement de » n'employer pour cette besogne que des personnes

» affidées sur lesquelles vous pourrez entièrement » compter.

» Vous feriez bien de faire dire à votre ami, à » *Toulouse* [Strasbourg], que quand il prend mes » lettres à la poste, il fera bien d'en ôter et brûler » l'enveloppe.

» Je viens d'essayer une nouvelle manière d'écrire, » qui consiste à tremper la plume alternativement » dans la bouteille d'encre sympathique et dans un » verre d'eau claire : l'écriture n'est plus si visible sur » le papier ; elle ressort également en appliquant » l'autre liqueur. Je suis cette méthode en vous écri- » vant la présente.... : je vous prie de me mander si » cela a réussi.

» Adieu, portez-vous bien, et donnez-moi bien- » tôt de vos nouvelles. »

Copie de la Lettre du Président (M. Bertrand), *en date du 11 Octobre 1803* (1).

« Nous avons fait depuis votre départ, Monsieur, » différentes épreuves de la dissolution saline dont » vous avez emporté la recette, et nous avons ob- » servé que si elle est admirable pour certaines bles- » sures et contusions, il y a des cas dans lesquels elle

(1) On ne peut pas donner ici l'explication de ce qui est en chiffre, parce que M. *Drake* m'a pris ce chiffre dans mon porte-feuille à Munich.

» pourrait être nuisible, ainsi que vous avez pu vous
» en apercevoir. Par exemple, il faut bien se garder
» de l'employer lorsqu'il s'agit d'opérer sur 44, 31,
» 44, 8, 102 | à 23, 13, 12, 22, 7, 10 | ordinaire;
» l'eau de Goulard un peu forte suffit, et n'a pas les
» mêmes inconvéniens : mais la dissolution saline est
» le seul remède qui puisse être employé avec succès
» lorsqu'il s'agit d'opérer sur la 303, 15, 40, 10|39,
» 13, 37 | 44, 31, 49 &c.| 44, 26, 38, 27, 6, 20,
» 37 | 34, 19, 26, 27, 10, 24, 2 | se confond
» parfaitement avec la 37, 8, 13, 43, 10 | dans tous
» les cas; il faut ensuite employer sans aucun mé-
» lange d'eau l'élixir, dont nous vous avons donné
» une bouteille, et qu'on peut appeler à juste titre
» *baume de vie*, car son inventeur prétend qu'il
» ressuscite les morts. Vous pouvez donner ces ins-
» tructions avec toute confiance aux chirurgiens et
» apothicaires que vous serez dans le cas d'employer;
» j'espère que, Dieu aidant, notre dissolution saline
» finira bientôt par faire autant de bruit dans le monde
» que la fameuse vaccine.

» Je vous tiens en réserve plusieurs 34, 41, 1 |
» 43, 37 | 43, 37 | que je vous enverrai en temps et
» lieu. Ne manquez pas, je vous prie, de m'accuser
» la réception de cette lettre; je n'ai pas besoin de
» vous dire avec quelle impatience nous attendons
» des nouvelles de votre voyage. Adieu. D. V.

» N'oubliez pas de recommander aux rédacteurs » des 38, 24, 23, 27, 10, 12, 8, 43, 37 | de » toujours les écrire à la 3, 4, 2, 40, 10 | de la » 2.e et de la 3.e, 44, 31, 40, 13 | du 30, 36, » 44, 33, 35, 10, 24, 2. »

2.e *Lettre de M.* Drake *à M.* Obreskow (1).

Ce 14 Novembre 1803.

« Je viens de recevoir votre lettre du 3 ; et je ne » dois pas tarder à vous prévenir que, dans deux ou » trois endroits de cette lettre, l'encre était lisible. » Peut-être que vous aviez approché de la feuille » *l'autre composition.* Cependant il n'y avait aucun » mot qui fût lisible.

» J'observe que le timbre de la lettre était *Stras-* » *bourg.* Ne vaudrait-il pas mieux que vos amis de » Strasbourg missent les lettres au bureau de Kehl ! » car on doit se défier du bureau de la première ville.

» J'attends avec empressement votre rapport des » conférences que vous m'annoncez, ainsi que des » arrangemens que vous aurez pris.

» Au lieu de l'adresse dont vous vous êtes servi

---

(1) La lettre du 3, à laquelle répond celle-ci, a été égarée. Elle était écrite de Paris, annonçait l'arrivée de l'agent en cette ville, et la part qu'il allait bientôt prendre aux conférences du comité : elle donnait aussi quelques détails sur le prétendu huissier qui offrait d'enlever le porte-feuille secret de *Bonaparte*.

» jusqu'ici, je vous prie de vous servir pour l'avenir » des quatorze adresses que vous trouverez à la fin » de cette lettre, en ayant soin de les employer » alternativement, et en prenant bien garde de » changer de cachet et d'écriture bien souvent.

» Vous pouvez mettre vos lettres pour l'avenir » sous enveloppe *à M. Lindemann*, bureau de poste » à Munich, où vous pourrez les *recommander aux* » *soins* de cet officier de poste. Pour ne donner » aucun lieu au moindre mésentendu sur ce point, » j'ajoute des exemples de chacune des trois méthodes » dont vous devez faire usage alternativement.

1.re MÉTHODE.

» *A monsieur* Jacob Rechberg. *Recommandé aux* » *soins de monsieur* Lindemann. *Bureau des postes à* » *Munich.*

2.e MÉTHODE.

» *A monsieur* Lindemann. *Bureau des postes à* » *Munich. Pour remettre à M.* Pierre Straulino, » *négociant.*

3.e MÉTHODE.

» *A madame, madame* Cramer, *présentement à* » *Munich.*

» Et puis mettez une enveloppe adressée à M. » *Lindemann.*

N. B. Ayez soin de ne *jamais* mettre sur vos lettres : *Pour remettre à M. D.* Non seulement cela n'est pas nécessaire, mais il pourrait exciter des soupçons.

» Voici les adresses que vous mettrez à l'avenir » alternativement sur vos lettres, mais en les *recommandant aux soins de M. Lindemann*, et en les » mettant *sous une enveloppe à son adresse :*

» 1.° M. *Jacob Rechberg.*
» 2.° M. *Pierre Straulino*, » négociant.
» 3.° M.me *Cramer.*
» 4.° M. *Graselli.*
» 5.° M. le docteur *Strocher.*
» 6.° Le révérend père *Wald-* » *segg.*
» 7.° M. le conseiller *Fischer.*
» 8.° M.lle *Jaxis.*
» 9.° M. *de Zucher*, médecin.
» 10.° M. le comte *de Wes-* » *terholl.*
» 11.° M. le conseiller *Müller.*
» 12.° M.me *de Kirschbaum.*
» 13.° M.me *Schellenberg.*
» 14.° M.lle *de Schneit.*

» Afin que vos lettres ne soient jamais égarées, » vous pourriez, si vous le trouvez bon, les charger, » en payant quelque chose de plus pour le port.

» Agréez, Monsieur, les assurances de mon » estime particulière. »

L'Agent à M. Drake.

Paris, 16 Novembre.

« MONSIEUR,

» Je viens de recevoir votre lettre, qui m'est par- » venue dépouillée de l'enveloppe que vous y aviez » mise, et conséquemment le timbre de votre ville ne » s'y trouvait plus. J'avais prévu votre desir à ce sujet, » et pris la précaution que vous me recommandez.

» J'ai eu beaucoup de peine à déchiffrer votre lettre, » dont l'écriture n'est sortie qu'à force de feu. Je crois

» qu'il faut vous contenter de doubler la dose d'eau » dont nous étions convenus. Beaucoup de mots se » sont trouvés brûlés; mais ce qui m'est resté, m'a » fait deviner le reste, et j'ai très-bien compris le » tout. Il n'en a pas été de même de la lettre de » notre président. Je n'ai pas pu lire plus que vous » la partie chiffrée, parce que je n'ai plus la clef: ou » je vous l'ai donnée avant de nous quitter, ou je » l'aurai brûlée avec d'autres papiers; ce qu'il y a de » sûr, c'est que je ne l'ai plus.

» Je joins ici un petit mot, que je vous prie de » vouloir bien faire passer au président.

» Si vous jugiez digne de quelque attention ce que » je vous ai mandé sur certain huissier, veuillez bien » me faire savoir si je dois vous envoyer les notes que » je vais me faire donner sur son compte, et si je dois » parler de cette affaire à Londres, dans le cas où les » démarches qui se font en ce moment pour nous ou- » vrir une communication par la côte, viendraient à » réussir; ce que je puis apprendre d'un moment à » l'autre.

» Si vous voulez bien vous rappeler la manière » dont je vous ai dit que notre comité était composé, » vous n'avez pas perdu de vue que la majorité est, » comme moi, de l'avis qu'il n'est possible de se re- » poser que dans une monarchie, telle que nous en » sommes venus à la regretter. J'ai fait hier à ce sujet

» une triste découverte ; c'est que ces mêmes hommes
» qui comptent bien réunir leurs efforts aux miens
» pour atteindre ce but, ont été, depuis peu, tra-
» vaillés des mêmes craintes auxquelles vous savez
» que dans mon mémoire j'invitais le roi à répondre
» d'une manière précise. Ils sont très-persuadés que
» les *Bourbons* nourrissent dans leurs ames de pro-
» fonds desirs de vengeance ; et soit que cette crainte
» leur vienne naturellement, ou qu'elle leur soit sug-
» gérée par des amis adroits de la maison d'*Orléans*,
» ces princes, jusqu'à un certain point, liés à la révo-
» lution, par l'émission de leurs premiers vœux, ne
» leur paraissent pas, à beaucoup près, aussi redouta-
» bles. Vous sentez les conséquences que cela peut
» avoir ; mais comme elles ne menacent pas immé-
» diatement, je me contenterai de combattre douce-
» ment ces dispositions, et m'occuperai tout entier
» de l'essentiel. J'aurai peut-être d'ailleurs quelque
» chose de plus clair à vous dire incessamment. Je
» viens à l'article des fonds.

» J'ai en effet touché 750 livres depuis mon dé-
» part ; mais votre lettre me fait croire que vous n'avez
» pas été suffisamment instruit de ce qui m'était pres-
» crit à ce sujet : j'ai dû, d'après un article de mes ins-
» tructions, auquel vous n'avez rien changé, envoyer
» à nos amis 500 livres qui ne sont pas restées à ma
» disposition, et pour lesquelles il vous sera fait un

» compte particulier, que je me ferai délivrer dans la » forme qui vous conviendra le mieux, en supposant » qu'elle s'accorde avec le secret indispensablement » dû aux acteurs, dont les noms ne peuvent pas légè- » rement être mis en avant. Le président s'était, ainsi » que moi, occupé d'un mode de comptabilité qui » nous avait beaucoup embarrassés; et nous étions » convenus que je m'adresserais à vous, Monsieur, » pour le régler. J'avais à la confiance de M. *de Villers*, » qui m'avait dans d'autres occasions confié d'assez » fortes sommes, des titres que je n'ai point à la vôtre, » et je regrette bien qu'à mon passage nous n'ayons » point agité cette question. Je vous prie de vouloir » bien me faire passer incessamment vos intentions à » ce sujet. Voici ce que je me propose provisoire- » ment de demander au comité :

» 1.° Un reçu de 500 liv. qui sera signé par le nom » de convention de celui qui tient cette caisse; le nom » de convention disparaîtra au moment que vous sa- » vez (1), et vous aurez alors les moyens de contrôler » ce qui vous sera parvenu sous cette signature;

» Un cachet emblématique, que l'on nous grave, » certifiera que le comité a vu la pièce qui vous sera » adressée ;

» 2.° Un détail des dépenses qui constateront

(1) Le jour de l'insurrection.

» l'emploi des fonds mis à la disposition du comité.

» Cette pièce portera, de même, la signature du » caissier et le cachet qui se trouvera au bas de tous » actes secrets et publics.

» Moi, qui ai jeté mon bonnet par-dessus les » moulins, et qui ne puis pas être davantage com- » promis, j'attesterai, sous ma responsabilité future, » la signature ci-dessus être celle dont le caissier est » autorisé à se servir.

» Je sens bien que tout cela n'est pas aussi satis- » faisant que vous pourriez le desirer : aussi nous » empresserons-nous d'adopter telle autre mesure » qui vous conviendra mieux; et je suis autorisé, entre » autres, à vous faire la demande suivante :

» Voulez-vous nous indiquer ici quelqu'un qui ait, » tout en vous servant, l'art de paraître républicain » à ceux de nous qui ne songent qu'à renverser *B...*, » sans se douter de nos projets ultérieurs! Que cet » homme veuille se soumettre à l'espèce de reclusion » à laquelle je suis condamné moi-même, et à faire » tout ce qui peut rassurer les membres du comité; » alors il sera introduit dans toutes nos séances, » réglera lui-même les comptes, et verra si l'on » s'occupe de ce qui vous convient : on y met la » condition que ce sera par nous que passeront les » lettres qu'il vous écrira.

» Nous attendons votre avis sur cette matière.

» Je vais, en attendant, vous donner un aperçu de » ce que l'on a fait des 500 liv.

» Le général a reçu, pour rétablir la correspon- » dance avec les différens corps de l'armée, la somme » de 250 liv. qu'il trouve de beaucoup insuffisante, » attendu qu'il redoit à ses anciens agens, ci.. 250 liv.

» On a donné 100 liv. à un homme envoyé en » Helvétie, et à qui on a alloué par mois 15 liv., » indépendamment de ses petits frais de voyage et de » distribution future, ci..... 115 liv.

» 100 liv. ont été envoyées à Auxerre à un répu- » blicain, qui doit acquitter tous les petits bons qui » seront tirés sur lui pour louage de chevaux néces- » saires à la correspondance du comité avec le gé- » néral, l'armée et ses différens agens qui ne sont » pas autrement payés, ci..... 100 liv.

» Une vingtaine de livres ont été employées à des » bagatelles, dont le relevé me sera donné quand » je saurai comment vous voulez que cela soit fait, » ci..... 20 liv.

» Vous aurez par-là un aperçu de ce qui reste dans » cette caisse.

» Quant à la dépense qui m'est personnelle, j'ai » reçu 250 liv., dont 100 que M. *de Villers* m'avait » fait entendre être une gratification qui m'était ac- » cordée en considération de mes différens mémoires, » et qui devait me servir, tant à payer quelques dettes

» à Londres, qu'à acheter les choses dont j'avais » besoin (1).

» Les 150 liv. sont trois mois de mes appointe- » mens ; et la question que j'ai eu l'honneur de vous » adresser, Monsieur, consistait à savoir si (contra- » dictoirement aux promesses de M. *de Villers*, qui » m'avait assuré que vous me paieriez à part mes » dépenses extraordinaires), c'est sur mes appoin- » temens que je dois payer mes frais de poste : alors » vous jugerez dans quel état doivent être mes » finances, après avoir fait six cents lieues en poste » avec trois chevaux et un domestique, acheté une » voiture, et arrangé des précautions coûteuses pour » ma sûreté ici. Si vous voulez bien réfléchir un » moment sur cet objet, vous verrez sans doute la » position où je dois être, et je ne crois pas avoir » besoin de vous fatiguer davantage de pareils détails. » Je me trouverais fort embarrassé si vous ne jugiez » pas urgent de décider cet article, qui ne peut avoir » rien de commun avec les affaires ni avec la caisse » du comité, qui n'est pas plus à ma disposition » qu'à celle des autres membres.

» Quant aux besoins futurs du comité, voici ce que

---

(1) J'espère qu'on sentira la nécessité où j'étais de paraître attacher une grande importance à cet article, sous peine de faire deviner à M. *D.* que je comptais sur d'autres ressources que celles de l'Angleterre.

» je suis chargé de vous exposer. Il vient d'organiser » les moyens de distribution; il s'occupe maintenant » de confectionner les objets à distribuer. Voici les » besoins qu'il éprouve. Il a renoncé à s'adresser à » aucun imprimeur établi, parce qu'ils sont trop sur- » veillés, et qu'en faisant des propositions aux uns et » aux autres, on multiplie les chances dangereuses. Il » a été arrêté que différentes personnes acheteraient » les uns d'un côté, les autres de l'autre, tout ce » qu'il faut pour composer un petit atelier d'impri- » merie nécessaire pour expédier tout ce dont nous » ayons besoin. Cette dépense est évaluée à environ » 160 livres sterling, y compris deux presses et tous » les caractères. Deux ouvriers connus seront arrêtés, » et coûteront, pour le premier mois, 16 liv. sterl.

» On ne croit pas devoir tirer moins de dix mille » exemplaires de chaque objet. Il faut donc faire un » fonds de papier suffisant pour n'avoir pas besoin » d'en chercher à tous momens, ce qui peut avoir ses » dangers. Mille rames coûtent à présent 9,000 liv. » de France, ou 372 liv. sterling.

» Le graveur demande, tant pour ce que vous » savez, que pour d'autres pièces jugées nécessaires, » 30 liv. sterl.

» Le comité paraît certain de trouver les hommes » qui entreprendront de remplir l'article de mes ins- » tructions relatives aux magasins à p. . . . ; mais il

» ne croit pas pouvoir promettre moins de 200 liv. » à celui qui aura réussi. Il ne paiera rien avant le » succès; mais aussi il veut être en mesure de pouvoir » tenir parole : il faudrait donc qu'il eût toujours en » caisse cette somme.

» Je ne puis pas vous dire ce que coûteront les » gens des ministères qui nous donneront des notes, » parce qu'on leur a promis de mesurer la récompense » sur l'importance des révélations, et qu'elles n'ont pas » encore été très-satisfaisantes; mais lorsqu'ils seront » en pleine activité, je ne crois pas que l'on puisse se » dispenser d'avoir en réserve, pour cet objet, au » moins 200 liv. sterl. Je vous prie, Monsieur, de » peser tout ce que j'ai l'honneur de vous marquer, » et de vouloir bien, si vous m'envoyez quelque » argent pour mon compte, ne pas le confondre » avec les fonds du comité.

» J'ai &c. »

M. Drake *à M.* Obreskow.

Munich, 3 Décembre 1803.

« MONSIEUR, j'ai bien reçu votre lettre du 16 » du mois passé, mais assez tard, puisqu'elle aurait » dû m'être parvenue le 24 du même mois : il s'y » trouve quelques passages qui ne sont guère lisibles, » entre autres ceux où il est question de l'argent; et, » pour éviter les inconvéniens à l'avenir, je dois vous

» prier

» prier de ne pas vous servir de l'eau pour tremper
» votre plume. J'ai aussi reçu une lettre de vous le
» 21 du mois passé, ainsi que les deux bulletins pos-
» térieurs; mais tous trois sans date et sans être nu-
» mérotés, de sorte que je ne suis pas à même de
» constater si votre correspondance m'arrive directe-
» ment. Je vous recommande donc ce point comme
» très-essentiel à la régularité de nos communications.
» J'espère que vous aurez reçu mon n.° 2, et je vous
» prie de me marquer si je dois continuer à me servir
» de la même adresse et du même canal. En ce cas,
» vous instruirez vos amis à *Toulouse* [Strasbourg] de
» demander mes lettres au bureau de poste, quand ils
» remettront les vôtres. Quant à l'envoi d'un homme
» en Helvétie pour soigner votre correspondance
» avec l'armée, je n'y trouve pas de motifs d'objec-
» tion; mais vous ne perdrez pas de vue l'observation
» que je vous ai faite ici, savoir, qu'il ne faut pas trop
» multiplier les ramifications du projet, puisque vous
» multipliez par-là les chances d'une découverte, et
» que toutes les confidences qui ne sont pas *absolu-*
» *ment* et *strictement* nécessaires à la marche du plan,
» sont non-seulement inutiles, mais dangereuses. Au
» reste, je me flatte que *rien ne sera précipité,* et que
» l'on ne commencera pas *à agir,* avant d'avoir arrêté
» un plan d'opérations dont toutes les parties doivent
» marcher ensemble dans le but proposé. Toutes les

» mesures partielles et décousues ne valent rien, » et ne produiront que des défaites.

» Je desire bien de savoir quelles sont les person- » nes qui composent votre comité, et sur-tout de » connaître le caractère, les talens, les opinions et » les vues de celui que vous désignez pour votre » chef; mais je sens bien que cette communication » ne pourra être faite que quand vous aurez une » occasion *très-sûre* pour *Toulouse* [Strasbourg], puis- » que ce serait trop risquer de la confier à la poste.

» Quoique les deux bulletins aient été, à la vé- » rité, assez secs, je ne doute pas, d'après les mesures » que vous m'annoncez devoir être prises, qu'ils ne » deviennent plus intéressans par la suite. Il est de » la dernière importance que vous soyez parfaite- » ment instruit de ce qui se passe dans les bureaux, » puisque vos propres projets ne peuvent réussir, à » moins que vous ne connaissiez ceux du Gouver- » nement consulaire; et vous vous souviendrez que » je vous ai souvent répété qu'un des meilleurs moyens » d'attaquer ce Gouvernement, et par conséquent » d'avancer vos vues, serait celui de pouvoir les dé- » jouer.

» Quant à la proposition de l'huissier, vous ne » vous attendez pas que je m'y engage positivement, » sans que son utilité soit plus assurée; tout ce que » je pourrais promettre à cet égard, est qu'il sera

» récompensé en raison des services qu'il rendra. Vous » pourriez, au reste, me faire part du montant de sa » demande, ainsi que des notes dont vous lui avez » parlé.

» Quant au mode de comptabilité, je dois vous » prévenir que je n'ai personne que je puisse vous » envoyer dans ce moment; vous vous tiendrez donc » à la méthode *provisoire* que vous avez tracée. En » attendant quelques renseignemens que je deman- » derai au président, je suis prêt à vous envoyer pour » vous personnellement cent louis de la manière que » vous m'indiquerez; ce sera pour deux mois d'ap- » pointemens, jusqu'au 15 de février. Et comme votre » demande des frais de voyage me paraît assez juste, » je ne doute pas qu'elle ne soit accordée; mais vous » aurez la bonté de m'en faire connaître le montant.

» Pour ce qui est de l'article de *l'imprimerie*, je » n'ai pas pu bien déchiffrer tout ce que vous voulez » m'en dire, puisque plusieurs phrases dans cette » partie de votre lettre étaient illisibles. Je me réserve » donc à vous en parler quand j'aurai reçu des infor- » mations plus claires là-dessus.

» A l'égard des récompenses pour les agens dans » les différens bureaux, je n'aurai pas de difficulté » à fournir les deux cents louis que vous demandez » pour cet objet, aussitôt que vous m'annoncerez que » ces agens sont en mesure de se rendre utiles.

» Je vous recommande encore une fois de ne rien » précipiter. Fixez votre plan ; calculez et arrangez » vos moyens d'action ; choisissez vos agens ; et » quand cette besogne préliminaire sera achevée, » il sera temps de commencer l'exécution de vos » projets.

» Adieu. Croyez-moi avec les sentimens les plus » sincères d'estime et de considération, votre très- » humble serviteur. »

Nota manus.

L'Agent à M. Drake.

Paris, 26 Novembre.

« MONSIEUR,

» Je profite cette fois de la permission que vous » m'avez accordée de faire copier ma minute par un » homme sûr et qui a bien d'autres secrets à garder » que les nôtres. Je vous prie d'être aussi tranquille » que je le suis moi-même sur son compte.

» Je viens de recevoir votre seconde lettre que j'ai » eu toutes les peines du monde à déchiffrer. Je vais » prendre toutes les précautions possibles pour que » l'écriture ne se trahisse pas elle-même cette fois-ci.

» Je fais, par ce courrier, des reproches à mon » homme de Strasbourg de la paresse qui l'a engagé » à mettre à la poste de sa ville ce qu'il fallait envoyer » à Kehl. Cela n'arrivera plus. Je vous prie de n'en

» rien conclure contre sa fidélité. C'est peut-être » parce que je n'avais pas cru devoir lui témoigner » toute l'importance que je mets à cet article, qu'il » a cru pouvoir s'en dispenser. Le reproche que je lui » en fais le rendra plus attentif. Je lui recommande » de charger les lettres ainsi que vous le desirez.

» J'ai eu l'honneur, dans ma dernière, de vous faire » part des mesures prises par nos amis pour organiser » nos rapports dans l'intérieur et nos moyens de distri- » bution. Je vous ai indiqué les premiers besoins que » nous allons éprouver, et les sommes dont nous » avons besoin pour y suffire.

» Je vous ai aussi demandé et j'attends vos ordres » sur le mode de comptabilité qu'il vous conviendra » d'arrêter. Je n'ai rien à ajouter ici, à cet égard, » sinon que le cachet que le comité a fait graver pour » timbrer les pièces auxquelles il desire imprimer » son attache, a été combiné de manière à ce qu'on » pût le prendre, en cas d'accident, pour le sceau » d'une compagnie particulière (1). Le comité étant » chargé d'imprimer le mouvement à tout ce qui re- » connaîtra son autorité, et d'*indiquer* les mesures à » prendre, s'est intitulé l'*Indicateur général.* Ces mots » sont gravés sur son timbre et liés par une branche

(1) C'était en effet un vieux cachet de compagnie que j'avais projeté autrefois.

» de laurier. Au milieu est un C. &c. &c., indiquant » la lettre initiale du nom de celui qui tient la caisse » et paye les bons tirés sur lui.

» Il n'y a eu aucune délibération de prise depuis » ma lettre, et il n'y en peut guère avoir, puisque » nous ne pouvons rien faire sans avoir votre réponse. » Mais nous avons de bonnes nouvelles de notre gé- » néral républicain, et des excellentes dispositions » qu'il a retrouvées dans plusieurs corps dont les chefs » lui sont dévoués. Nous pouvons vous assurer que » cela ira aussi vîte que vous le desirerez. Nous » aurons plus de peine à retenir qu'à pousser, » dès que l'on aura des moyens d'assurer les pre- » mières démarches. On ne desire pas d'autres fonds » que ceux que l'on a indiqués, tant qu'il ne s'a- » gira que de répandre des pamphlets, des chansons, » et tous les autres moyens de déconsidération que » vous nous enverrez, ou que nous ferons nous- » mêmes; mais lorsque vous verrez arriver le moment » d'agir, il ne faut pas vous dissimuler que d'aussi » petites sommes seraient parfaitement inutiles. Le » général croit pouvoir, en huit jours, être à la tête » de 25,000 hommes, et il demande que l'on s'occupe » d'assurer leur solde pour un mois, parce qu'il faudra » bien ce temps avant que l'on se soit procuré des » ressources assurées dans un pays qu'il ne faut pas » commencer par effrayer par des demandes d'argent

» et des exactions. Cet article n'est pressé qu'autant » que vous le jugerez vous-même. Tâchez, nous » vous en supplions, de ne nous rien faire tenter » avant que vous soyez sûr que nous serons appuyés » par une diversion des royalistes (1).

» J'ai été un peu embarrassé dans notre dernière » séance. Le comité a su qu'il y a ici un autre agent » anglais qui travaille avec des républicains. On pré- » tendait que je devais en être instruit. J'ai répondu » que j'étais, à cet égard, dans la plus parfaite igno- » rance, et j'ai dit la vérité ; mais lorsque j'ai voulu » nier que cela fût vrai, on m'a répondu, en me » fournissant des lumières que le comité a acquises, » et qui prouvent ce fait jusqu'à l'évidence morale, » si ce n'est la certitude mathématique. Ce qu'il y a » d'inquiétant, c'est que nous sommes sûrs qu'il y » a un agent de la police dans ce comité, et qu'il » serait très-possible que votre agent fût compromis, » s'il n'a pas usé de la plus grande réserve.

» Nos gens ne sont pas fâchés que le comité rival » ait en son sein le germe de sa destruction, et leur » correspondance va être toute dirigée de manière » à annihiler tous ses efforts ; mais moi qui ai quel- » ques raisons de ne pas penser absolument comme » eux, je regrette que votre Gouvernement ne nous

(1) Ceci a pour objet d'obtenir, par la réponse de M. *Dr*... quelque indice sur l'époque où les royalistes se disposeront à agir.

» ait pas réunis, au lieu de nous faire agir séparé-
» ment. Ce comité dont je vous parle, et de l'exis-
» tence duquel je suis aussi sûr que de celle de la
» lumière ; ce comité, dis-je, se plaint de n'avoir
» que très-peu d'argent. J'ose vous assurer que le
» peu qu'il en a est bien perdu pour vous, et qu'il
» ne pourra rien faire d'utile, en supposant qu'il ne
» lui arrive pas quelque grand malheur.

» Quelques précautions que j'aye prises pour
» n'être vu de personne que de nos amis, nous sommes
» certains que la police a reçu plusieurs avis qui me
» regardent. Comme le bruit de mon arrivée a couru
» cinq ou six fois depuis un an, et que même le préfet
» a fait, à cette occasion, une descente inutile chez
» mon épouse, il y a à parier qu'il ne se livrera pas
» cette fois-ci aux premiers indices qui lui seront don-
» nés sur mon compte : cependant je ne puis pas me
» dissimuler que la chose doit finir par être connue ;
» et peut-être serait-il prudent de prévoir le moment
» où, forcé de m'écarter, j'aurais à délibérer sur le
» lieu où il vous conviendrait mieux que je me ren-
» disse. Je vous prie, Monsieur, de réfléchir un peu
» à ce sujet; car le cas de la nécessité de fuir n'est
» rien moins qu'improbable.

» J'ai l'honneur d'être avec la plus haute consi-
» dération, Monsieur,

» Votre très-humble JABLONSKI.

» *P. S.* J'apprends à l'instant que le baron *de* » *Funck*, Suédois, vient d'être arrêté à Boulogne. »

M. Drake *à M.* Obreskow.

Le 9 Décembre 1803.

« MONSIEUR,

» Je viens de recevoir votre lettre du 26 novembre, » et je m'empresse de vous assurer de la manière la » plus formelle, que je n'ai absolument aucune con- » naissance quelconque de la société de l'existence » de laquelle votre comité croit avoir acquis les » preuves. Au reste, *si* le fait était avéré, et si vous » étiez pleinement convaincu que les vues et le but » que cette société se propose, sont d'accord avec les » vôtres, je n'hésiterais pas à vous exhorter à faire » usage de toute votre habileté et de toute votre » discrétion pour combiner vos opérations, de ma- » nière non-seulement à ne pas mettre d'obstacles » aux travaux et aux entreprises de cette dernière, » mais à les favoriser, et à tâcher d'assurer leur » succès, qui (dans le cas que je suppose) servirait » très-essentiellement à avancer la réussite de vos » propres desseins. Je suis persuadé qu'il ne sera pas » très-difficile de faire goûter ces raisons à votre » comité, en partant de la supposition sur laquelle » je me fonde.

» Je vous répète de la manière la plus précise que

» je n'ai aucune connaissance de l'existence de cette » société ; mais je vous répète aussi que, *si* elle » existe en effet, je ne doute nullement que vous et » vos amis ne preniez toutes les mesures convenables, » non-seulement pour ne pas embarrasser, mais pour » aider sa marche. Il importe fort peu *par qui* l'animal » soit terrassé ; il suffit que vous soyez tous prêts à » joindre la chasse.

» Les autres objets dont vous me parlez seront » incessamment pris en considération, et j'aurai soin » de vous faire passer les instructions nécessaires. En » attendant, je dois vous faire observer que je ne » saurais prendre aucune résolution définitive, sans » avoir un tableau plus clair, plus détaillé et plus » circonstancié des ressources et des moyens que la » personne que vous qualifiez du titre de général, et » les chefs de votre association, peuvent avoir, ainsi » que de la manière dont ils comptent les employer.

» Une remarque très-essentielle que j'ai faite en » dernier lieu, est que la chaleur de la cire d'Espagne » fait ressortir l'écriture sympathique ; je vous recom- » mande donc très-fortement de n'en pas faire usage, » mais de cacheter vos lettres simplement avec des » oublies.

» Croyez moi avec la considération la plus sincère,

» Monsieur,

« Votre très-humble, &c. » *Nota manus.*

L'Agent à M. Drake.

Paris, 28 Novembre 1803.

« MONSIEUR,

» Les bruits qui avaient couru sur ma présence à » Paris, ont acquis depuis quelques jours assez de » consistance pour me forcer à redoubler de précau- » tions (1). Un membre du comité a cru avoir ima- » giné un excellent tour d'adresse, en chargeant quel- » qu'un de ses amis de répandre qu'en effet j'étais à » Paris; que j'étais membre d'un comité républicain, » mais que je trahissais ce comité, et que je l'avais » vendu aux Anglais. Cette version a couru ainsi fa- » briquée : puis quelques autres personnes ont substi- » tué *B*. . . aux Anglais; ce qui a d'abord fait rire le » comité. Quant à moi, je suis loin d'être content de » cette rumeur. Le bruit de mon arrivée, dépourvu » de tout commentaire, ne m'inquiétait pas autre- » ment, parce qu'il pouvait être confondu avec ceux » qui avaient déjà couru à plusieurs reprises de mon » retour en France. Mais les circonstances dont un » imprudent ami a cru devoir faire accompagner ce » bruit, vont fixer l'attention de la police, et me res- » serrer de plus en plus dans ma prison, déjà très-

(1) Il était vraisemblable que les agens réels de M. *Drake* avaient mission de me surveiller, et tout cet article était destiné à lui expliquer les avis qu'il pouvait recevoir sur mon compte.

» ennuyeuse. Si vous considérez comme éloignée » l'époque où devra se faire l'explosion républicaine, » il ne me paraît guère possible de songer à me fixer » ici. Peut-être d'ailleurs jugerez-vous vous-même, » Monsieur, ma présence à Paris assez inutile, lorsque » vos correspondances seront bien organisées, sur- » tout si vous adoptez le projet que je vous ai présenté » d'introduire dans le comité un homme à vous, qui » remplirait le vide que j'y aurais laissé, s'il a l'adresse » de jouer le personnage convenable au lieu et aux » hommes avec lesquels il se trouvera.

» Je vous en supplie, Monsieur, ne dédaignez » pas de vous occuper du lieu où je pourrais être le » plus utile à vos vues. Je ferai bien en sorte de tenir » ici autant que vous le jugerez nécessaire; mais si » des circonstances imprévues me forçaient à la re- » traite, je regretterais bien d'avoir à la choisir sans » connaître vos intentions.

» Je n'ai pas vu vos derniers bulletins; j'espère » qu'ils commencent à être plus intéressans.

» L'horizon s'obscurcit tous les jours; les embarras » du trésor national, ou, si vous voulez, consulaire, » et la lassitude publique, ne font que croître et em- » bellir. Mettez-nous promptement à même d'y ajou- » ter le poids de nos efforts; et je vous assure que ce » n'est pas en Angleterre que l'armée fera sa descente.

» J'ai l'honneur d'être, &c. »

L'Agent à M. Drake.

Paris, 5 Décembre 1803.

« MONSIEUR,

» Nos amis prétendent être sûrs que M. *Talon* était » ici l'agent secret de l'Angleterre : ils en ont conçu » quelques alarmes. Je crois les avoir rassurés, et leur » avoir démontré que, cela même supposé, ils ne pou- » vaient raisonnablement en rien conclure qui leur fût » désavantageux, si vous continuez à leur montrer de » l'intérêt. Je ne vois pas d'ailleurs que les raisons qu'ils » croient avoir eues de se livrer à cette idée soient » bien décisives. On les a alarmés sur les dispositions » prétendues du général *Massena*, dont le fils de » *Talon* est aide-de-camp. Ils avaient cru pouvoir » compter sur *Massena*, à raison de l'humeur qu'ils » lui supposent contre le premier Consul ; mais s'ils » le savaient dévoué aux Anglais, ils auraient quel- » ques raisons de craindre d'être abandonnés par lui, » lorsque la crise finale serait arrivée. Le général » *Massena* a tant de moyens de nous être utile, que » je regrette fort que ce soupçon soit venu altérer la » mesure de confiance qu'on lui accordait ici (1).

» C'est une chose bien déplorable que ces mouve-

(1) Je ne répéterai plus qu'il ne faut pas chercher ici l'ombre de la vérité, et qu'il n'y a même de vraisemblance que pour des ministres anglais qui ne rêvent que discorde et trahison.

» mens partiels que l'on excite dans la Vendée, au » lieu de les combiner avec ce que nous pourrions » faire de notre côté.

» Les hommes qui se sont montrés seront écrasés » par les forces imposantes que l'on envoie contre » eux ; et ces forces auraient été clouées où elles » étaient, si on eût au même instant su faire à propos » des démonstrations inquiétantes. Les hommes mis » en avant seront écrasés ; la terreur du Gouverne- » ment doublera ses forces et sa surveillance. Si c'est » le hasard qui produit tout cela, il est bien urgent » de lui ôter sa malheureuse influence, et de lui » substituer la prudence et l'activité.

» On nous a écrit des côtes qu'un homme se char- » geait d'aller, avec un bateau, porter à Jersey des » lettres qui lui seront remises pour le commandant. » Ce voyage, une fois fait, organisera une corres- » pondance avec votre Gouvernement. Le comman- » dant de Jersey sera prévenu d'un point très-com- » mode où il pourra faire prendre sur la côte les lettres » que l'on y déposera deux fois par semaine, et où » son agent pourra déposer à son tour celles qui nous » seront envoyées. Comme je sais sur cela vos inten- » tions, je commencerai dès que nous aurons reçu » quelque argent. Voici ce qu'on demande pour cela :

» Dix livres pour le malheureux qui ira à Jersey » porter le paquet ;

» Et 25 liv. par mois pour l'homme du pays qui » recevra nos lettres, ira les placer dans l'endroit con- » venu, et nous renverra celles qu'il trouvera; on y » joindra aussi les journaux.

» Le réd.... du *Cit. français*, le seul sur qui j'avais » compté, n'ose pas confier à ses ouvriers les signaux » dont je vous ai parlé, quoiqu'il soit loin de se dou- » ter du but que j'avais en vue. Si notre correspon- » dance s'établit par la côte, je me bornerai à lui » faire marquer lui-même, avec des signes dont je » vous enverrai la clef, quels sont les articles mis par » ordre, quels sont ceux qui sont faux, et comment » il faudra interpréter ce qu'on n'osera pas dire.

» Le dénuement absolu d'argent me tient dans un » grand embarras. J'attends avec bien de l'impatience » votre réponse à la lettre où j'ai touché cet article (1).

» J'ai l'honneur d'être &c. »

L'Agent à M. Drake.

Paris, 15 Décembre.

« MONSIEUR,

» Je viens de recevoir votre N.° 3; j'y répondrai » phrase pour phrase.

» Je ne trempe jamais ma plume dans l'eau : ainsi » c'est à un autre défaut qu'il convient d'attribuer le

(1) Cette réponse n'est jamais venue.

» manque de clarté qui vous a caché quelques endroits » de ma lettre : je vais recommander plus de soin.

» Mes lettres étaient datées, et c'est le copiste qui » a oublié cet article essentiel ; je tâcherai que cela » n'arrive plus. Je viens de recommander aussi que » l'on ne néglige pas de numéroter les bulletins. Il » vous sera facile de juger par les numéros des sui- » vans, s'il vous en manque quelqu'un. Le retard que » ma lettre a éprouvé, vient de mon homme de » *Toulouse* [Strasbourg] ; je lui en ai fait des reproches » qui opéreront, j'en suis certain, plus d'exactitude à » l'avenir.

» Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous con- » tinuiez le nom d'*Obreskow*, auquel mon homme de » *Toulouse* [Strasbourg] est habitué, et que l'on ne » peut changer sans lui faire quelque histoire nou- » velle ; car j'évite, autant que je peux, les confidences » entières avec ceux que j'emploie. S'il y avait quel- » que inconvénient, il ne pourrait avoir lieu que » relativement à la poste de Munich à Kehl. Vous » seriez plus à portée que moi d'en juger, et alors il » vous plairait changer vous-même le nom et m'in- » diquer celui que vous lui auriez substitué.

» Je vous fais passer par ce courrier un reçu du » comité : ce reçu peut vous être envoyé par la poste, » ne signifiant rien que pour vous. Quant à la note » des dépenses, ce sera un extrait d'un registre du

» comité

» comité. Cela ne peut être envoyé qu'avec le pre-
» mier bulletin qui partira par une occasion sûre pour
» Strasbourg.

» Ne craignez rien de l'envoi de notre homme en
» Helvétie : il ne multiplie en rien les chances de
» la découverte, il ne sait que la partie dont il est
» chargé ; et il pourrait être indiscret sans qu'il y eût
» d'autres dangers que ceux qu'il courrait pour son
» compte. Je vous répète que personne que moi à
» Paris ne connaît l'ensemble de nos idées ; les mem-
» bres du comité même, qui en savent plus ou moins,
» ne savent pas tous les mêmes choses.

» Les membres qui composent ce comité sont deux
» anciens généraux qui sont retirés depuis plus de
» sept ans, n'ayant pas voulu marcher avec le Direc-
» toire ; un ancien avocat au parlement ; deux ex-con-
» ventionnels ; un ancien chef de chouans dans la
» Vendée, lequel a si bien joué le converti, qu'on le
» regarde ici comme l'une des plus fermes colonnes
» de la république future ; et moi. Il y a en outre trois
» adjoints qui ne savent pas grand'chose. Je ne sais
» pas si cela suffit aux renseignemens que vous me de-
» mandez. Si vous desiriez savoir leurs noms, ce serait
» une tout autre affaire. Je ne vous dissimulerai pas
» que je ne pourrais le faire sans leur consentement,
» et que je prévois que ma première communication
» à cet égard leur donnerait une des belles frayeurs

» qu'ils aient jamais éprouvées. Dans le plan que j'ai
» présenté à Londres et que vous avez eu sous les
» yeux, j'ai annoncé positivement que je ne pouvais
» prendre sur mon compte de donner cette connais-
» sance qui mettrait entre les mains d'un tiers un se-
» cret qui n'est pas le mien, et qui livre la vie et les
» entreprises de tous les chefs d'un grand parti à des
» hommes qui n'en sont pas connus (1). Le Gouver-
» nement anglais m'a paru agréer la proposition que
» je faisais à cet égard, de ne faire connaître ces
» hommes, qui bientôt se montreront eux-mêmes,
» qu'autant que, les opérations commencées et les in-
» térêts réciproques bien combinés, les confidences
» intimes deviendraient plus utiles et moins dange-
» reuses. Si vous insistez, Monsieur, sur cet article,
» je suivrai vos ordres ; je proposerai ce que vous de-
» manderez, et je vous ferai part de la réponse : mais
» je vous tromperais si je vous disais qu'ils soient dis-
» posés à y consentir, tant qu'ils s'imagineront, comme
» ils l'ont fait déjà, que l'on ne veut faire d'eux que
» des espions de l'Angleterre, et que l'on n'a pas le
» projet sérieux de les aider à attaquer l'*usurpateur.*
» J'ai peut-être réussi à éloigner ces idées ; mais il est
» des tentatives qui les y rameneraient trop vîte si
» elles précédaient les secours qu'ils attendent.

(1) S'il eût été permis de dire la vérité, j'aurais ajouté : *et qui vous mettrait à même de vérifier si mon comité existe.*

» Le chef que vous m'engagez à vous faire con-
» naître est un homme de vingt-huit ans, d'une taille
» et d'une figure distinguées; sa bravoure passe ce
» que je pourrais vous en dire; il parle avec grâce et
» écrit avec talent. Les républicains ont en lui une
» telle confiance, qu'ils le voient sans la moindre in-
» quiétude dîner chez le premier Consul quand il
» quitte son corps pour venir à Paris, et faire la cour
» aux dames les plus répandues au palais consulaire :
» voilà comme les républicains le considèrent. Si
» vous voulez que j'ajoute à ces traits celui que je
» crois pour mon compte avoir distingué en lui, c'est
» qu'il est d'une ambition démesurée, et qu'il se
» moque autant des républicains que des royalistes,
» pourvu qu'il arrive à son but. Je crois avoir gagné
» sa confiance en affectant tête-à-tête avec lui une
» morale beaucoup moins sévère que celle dont il se
» pare en public. Le premier Consul fait tout pour
» se le concilier; mais il n'y aurait pour cela qu'un
» moyen qui convînt à l'autre, ce serait de lui céder
» sa place.

» Vous avez raison, Monsieur, de penser que je
» ne me suis pas attendu à vous voir vous engager
» légèrement dans l'affaire de l'huissier ; je ne crois
» pas non plus vous en avoir parlé de manière à vous
» en donner une grande envie, puisque je ne vous
» ai pas caché que le comité n'avait plus voulu en

» entendre parler. Quoiqu'il me soit très-facile, de » mon côté, de savoir et son nom et son adresse, » je ne m'en suis pas le moins du monde occupé, » parce que le délit que le comité, tel qu'il est com- » posé, me pardonnerait le moins, serait, à coup sûr, » d'avoir favorisé une affaire d'argent.

» Je ne comprends pas trop comment vous avez » pu croire qu'il dépendît de moi de vous donner des » renseignemens sur les notes que renferme le fameux » *porte-feuille*. Non-seulement je ne les ai pas vues ; » mais l'huissier ne dit pas lui-même en avoir vu une » seule. Il se persuade que tous les secrets de *Bona-* » *parte* sont là, par le soin qu'il lui voit prendre de » serrer ce *porte-feuille* avec tant de précaution, et » parce qu'il s'en fait accompagner dans tous ses » voyages, et parce qu'il le voit y enfermer tout ce » qu'il n'ose pas dicter à d'autres. Tout cela n'est » qu'une conjecture ; mais une conjecture telle, que » la tête en a tourné à cet homme, qui veut faire » de cet enlèvement une fortune considérable. Je » ne regarde pas comme possible de lui proposer » une récompense proportionnée à l'importance des » pièces qu'il aurait enlevées, parce que c'est à l'en- » lèvement qu'il met un prix exorbitant, et qu'il serait » perdu sans ressource, si, après sa fuite, on allait » discuter avec lui la valeur des pièces.

» De tout cela il résulte que ne pouvant garantir

» que la folie de l'homme, et non pas sa manière » de voir, je ne vous ai parlé de cela que comme je » vous parle de tout ce que je sais ; mais sans *m'at-* » *tendre* aucunement à vous voir vous y engager, » puisque je ne m'y engagerais pas moi-même. Ce- » pendant, comme vous pouvez voir à la fin autrement » que moi, je vous enverrai, par le premier courrier » sûr, le nom et l'adresse de l'homme ; vous en ferez » ce que bon vous semblera.

» Il n'y a aucun inconvénient à joindre une lettre » de change de ce qu'il vous plaira m'envoyer, dans » une de vos lettres, qui ne peuvent tomber que » dans les mains de mon agent. Le nom du banquier » m'est indifférent ; mais il me paraît plus simple » de la passer à l'ordre d'une femme, et je vous » propose celui de Madame *C...*, sous lequel je ferai » retirer la somme.

» La difficulté de trouver un imprimeur hardi et » sûr, et de plus, qui ne soit pas surveillé, nous a » fait imaginer d'acheter un fonds d'imprimerie, que » l'on porterait à la campagne, chez l'un de nous. » Ce fonds coûterait 150 liv. sterl.

» Je vous ai ensuite proposé de faire une grosse » emplète de papiers, parce que, lorsque nos pam- » phlets seront une fois répandus, les achats et trans- » ports de papiers deviendront périlleux et difficiles. » Une collection de mille rames coûterait à-peu-près

» 350 liv.; cela une fois fait, nous n'aurions plus » que les ouvriers à payer; ce qui se monterait à » 15 ou 16 liv. par mois. Voilà, Monsieur, tout » ce que je vous disais de l'imprimerie. Il ne faut » pas compter imprimer en France, si l'on n'adopte » pas cette mesure, la seule qui soit commode et » sans danger.

» Si les bulletins que vous recevez maintenant ne » vous paraissent pas satisfaisans, c'est avec regret » que je vous avouerai que je désespère de faire » mieux; car nous avons des détails exacts de tout » ce qui se fait dans les bureaux. On ne vous fait » pas passer les ordres de route pour les régimens, » ni les marches plus pompeuses qu'utiles de nos » bateaux plats, parce que, outre la longueur des » détails, la nouvelle ne vous en parviendrait que » lorsque le tout serait effectué. On vous envoie tout » ce qui paraît intéressant; et si vous n'avez rien de » bien piquant, c'est que ce jour-là il n'y a rien eu, » parce qu'il n'est que trop vrai que tout ce qui » s'ordonne de secret part du bureau particulier du » premier Consul. Les membres font expédier chez » eux par des hommes que l'on n'aborde pas avec » les petites sommes que l'on offre aux commis de » bureau.

» Je crois, Monsieur, avoir répondu à tout ce » que vous paraissez desirer: je n'ai rien à ajouter

» pour moi, sinon que voyant que plusieurs bruits
» couraient sur mon compte, j'en ai moi-même fait
» courir plusieurs d'assez absurdes et d'assez contra-
» dictoires, pour que personne ne puisse rien en in-
» férer de certain.

» J'ai l'honneur d'être &c.

» *P. S.* J'ai oublié de vous dire, Monsieur, que
» mes lettres, que je date toujours, n'ont jamais été
» numérotées. Il est facile de concevoir que, dans ma
» position, j'écris où je peux et sans avoir présentes
» mes dernières lettres. Ma minute est brûlée dès
» qu'on l'a copiée; et il me serait difficile de dire
» aujourd'hui combien je vous ai écrit de lettres. Il
» n'y a que les bulletins pour lesquels j'ai recom-
» mandé cette formalité.

» Vous desirez aussi savoir ce que j'ai dépensé
» dans ma route; je vous avoue que je n'ai pas tenu
» de notes de cela, parce que j'ai supposé que vous
» aviez pour ce genre de frais un tarif connu en
» France, où l'on donne aux agens tant par poste. Je
» crois qu'il vous suffira de savoir que ma route a
» été de plus de six cents lieues de France, ce qu'il
» est facile de voir à l'inspection de la carte; le trajet
» de mer étant aussi coûteux que celui de terre, à
» raison de tous les frais particuliers que l'usage des
» équipages nécessite. J'ai dépensé 150 livres, dans

» lesquelles je ne comprends pas l'achat de ma voi-
» ture. Je ne puis d'ailleurs mieux faire que de m'en
» rapporter, à cet égard, à votre habitude de voyager
» et à votre justice. »

L'Agent à M. Drake.

Paris, ce 25 Décembre.

« MONSIEUR,

» Au moment où j'ai reçu votre lettre, je me
» proposais de vous faire part du résultat des in-
» formations prises sur le comité dont je vous ai
» parlé, et dont il paraît que vous n'avez aucune
» connaissance. Du rapport fait à ce sujet à notre
» société, il résulte que ce comité existe; qu'il est
» composé d'une douzaine de membres, presque
» tous ex-conventionnels; qu'un nommé *Bertrand*,
» qu'ils ont établi leur caissier, se plaint d'être à
» peu-près dans le même dénuement que le nôtre;
» qu'ils ont reçu une trentaine de mille francs qui
» se trouvent perdus faute de moyens de donner
» suite à leurs premières entreprises; qu'ils méditent
» beaucoup de choses, n'ayant rien de mieux à
» faire qu'à méditer; que leur correspondance dans
» l'intérieur et dans l'armée est presque nulle : mais
» pour achever le tableau, ils ont parmi eux deux
» ou trois personnages, que le grand-juge leur a
» associés; conséquemment, ce sont des hommes

» perdus. Bien loin de pouvoir nous associer à eux, » comme vous nous le conseillez, et comme nous » l'aurions fait sans l'heureuse connaissance que nous » avons des dangers qui les menacent, nous nous » efforcerons, au contraire, de détacher de ce parti » les gens de bonne foi qui s'y trouvent, et de sauver » par des avis prudens ceux qu'ils tâcheraient de » s'agréger.

» Ils ont eu vent de l'existence de notre comité, » et en ont parlé à l'un de nous, sans se douter de » l'intérêt qu'il pouvait y prendre. Nous ne savons » pas qui leur a fourni les 30,000 francs qu'ils ont » dépensés, aucun d'eux n'étant en état de les » fournir. Le caissier *Bertrand* n'est pas lui-même » dans le secret. Quant à moi, j'ai quelques raisons » de croire que c'est *B*..... qui a reçu du roi, » des fonds pour cet objet, et que, suivant son ancien » usage, il en a mis de côté la plus grande partie. »

M. Drake *à M.* Obreskow.

27 Décembre.

« MONSIEUR,

» Vos lettres du 28 novembre et du 5 décembre » me sont parvenues, la première, le 11 de ce » mois; et la seconde, le 19. J'ai aussi reçu les deux » bulletins n.° 4 (qui auraient dû être n.° 5 et n.° 6).

» Ma réponse devait partir le 21 : elle était déjà » copiée; mais n'ayant pas pu me procurer les lettres » de change dont elle devait être accompagnée, et » que j'ai été obligé de faire venir d'Augsbourg, j'ai » dû en différer l'envoi jusqu'à ce jour. Je regarde » à présent comme inutile de vous la faire passer, » puisqu'elle roulait en grande partie sur des sujets » dont il n'est plus nécessaire de parler après la » réception de votre lettre du 15, qui m'est parvenue » ce matin avec le bulletin n.° 7. Tant l'une que » l'autre étaient parfaitement bien écrites, étant très- » lisibles et ne laissant paraître la moindre trace de » l'encre avant l'application de la composition.

» L'explication que vous me donnez relativement » à la cause du retard de quelques-unes de vos » lettres, me paraît très-naturelle. Je ne doute pas » que la leçon que vous donnez à votre homme de » *Toulouse* [Strasbourg], produira tout l'effet qu'on » en peut desirer. Il serait bon, je crois, de lui pro- » mettre une récompense pour l'engager d'autant » plus à remettre avec exactitude vos lettres à la » poste de Kehl, et à être diligent à retirer les miennes, » que je continuerai d'adresser à M. *Obreskow*.

» Quant aux inquiétudes que vous me témoignez » dans vos lettres des 26 et 28 novembre, voici quel » serait mon sentiment.

» Je desire bien, pour les raisons que vous savez,

» que vous puissiez vous tenir à *Châlons* [Paris]; » mais si vous avez raison de croire que votre séjour » dans cette ville ne pourrait être prolongé sans vous » exposer au danger d'une découverte, ou si vous » jugiez même qu'il fût nécessaire ou convenable » pour votre sûreté de quitter tout-à-fait la France » (ce qu'il faut que je laisse absolument à votre pru- » dence et à votre discernement), vous êtes en pleine » liberté de prendre ce parti, en remettant un double » de vos papiers à vos amis, afin qu'ils soient à même » de poursuivre la correspondance, et en leur indi- » quant en même temps les moyens de faire passer » leurs lettres et de faire arriver les miennes. Je vous » recommande dans ce cas de vous rendre à Offen- » bourg, et d'y attendre mes instructions ultérieures.

» Les renseignemens que vous me donnez sur la » composition de votre comité, me suffisent, et » je ne desirais connaître les noms des personnes » qu'autant que vous auriez jugé que cette commu- » nication pourrait se faire sans entraîner aucun in- » convénient, et sans risquer de vous compromettre » avec vos amis.

» Je ne conçois pas comment quelques membres » de votre comité ont pu imaginer que nous n'avons » pas le projet sérieux de les aider à attaquer l'usur- » pateur, d'autant plus que toutes vos instructions » visent à ce but. Celle-ci et vos rapports des con-

» versations que vous avez eues avec moi, suffiront, » j'espère, pour les désabuser. Vous savez que je ne » vous ai recommandé de diriger tous vos soins vers » les moyens d'acquérir la connaissance des projets » de *B...*, que par la conviction intime dans laquelle » je suis que c'est un des moyens les plus efficaces » pour saper dans ses fondemens l'édifice de la puis- » sance de cet homme. Au reste, vous pourriez les » assurer de nouveau que l'affaire principale sera pour- » suivie de ma part sans relâche, et de la manière la » plus conforme à vos instructions originales ; mais » c'est à votre comité à déterminer jusqu'à quel point » elles sont praticables, d'après la situation des choses » et les dispositions des personnes dans l'intérieur.

» Puisque j'ai touché ce sujet, j'ajouterai par forme » de réponse à un article d'un de vos derniers bulle- » tins, que je sais bien que tout se décide au comité » secret de Saint-Cloud, mais que je sais aussi que » les mesures de détail et d'exécution doivent néces- » sairement être confiées aux bureaux, et qu'ils sont » par conséquent en état de fournir des notions très- » précises sur ce qui se fait et sur ce qui doit se » faire.

» Je n'ai aucune connaissance de M. *Talon*, et je » vous répète, à cette occasion, que, quant à moi, » je ne suis lié à aucune agence de Paris, excepté la » vôtre.... Je ne vous dis pas que je n'y ai aucune

» correspondance ; il faut bien en avoir pour être » plus en mesure de constater l'exactitude des rap- » ports en les comparant les uns aux autres.

» Votre comité pourra se servir du canal de Jersey » pour transmettre ses avis directement à *Bordeaux* » [Londres] de la manière que vous indiquez dans » votre lettre du 5, mais seulement *dans des cas essen-* » *tiels.* Vous concevez bien qu'il serait imprudent de » risquer la perte de ce canal pour l'avenir, pour des » choses de peu d'importance.

» Vous m'aviez dit dans une de vos précédentes » lettres, que vous étiez à même de m'envoyer quel- » ques notes sur *l'huissier.* Ce fut à ces notes que j'ai » fait allusion, et non pas au contenu du fameux » porte-feuille. Il s'agit de constater, 1.° si tous les » papiers les plus secrets du..... y sont effectivement » renfermés, 2.° quel est le prix qu'il attache à son » entreprise.

» Vous trouverez ci - incluses des traites pour » 10,000 livres de France, dont 2,400 pour vous- » même, à compte de vos appointemens, et 7,600 l. » pour l'usage du comité ; je vous prie de m'en » accuser la réception. Quant à vos frais de voyage, » vous pouvez compter que je ne perdrai pas de » vue cet objet, et je vous en écrirai incessamment.

» Je vous enverrai, par le prochain courrier, une » lettre de *B*..... à un Anglais. Si votre comité le

» juge à propos, cette lettre pourrait être imprimée » à Paris, puis mise en circulation ; elle est un peu » longue, mais on pourrait en retrancher quelques » paragraphes.

» Je ne sais si je recevrai à temps, pour la poste » de ce soir, la 4.e traite de 2,800 livres. En cas » qu'elle n'arrive pas, vous l'aurez par le courrier de » demain.

» Croyez-moi avec les sentimens de l'estime et la » considération la plus sincère,

» Monsieur,

» Votre très-humble et obéissant serviteur. »

Nota manus.

L'Agent à M. Drake.

4 Janvier.

« MONSIEUR,

» Le dénuement absolu d'argent m'empêche de » vaquer, comme je le desirerais, aux affaires qui » vous intéressent. Il n'y a plus moyen d'espérer » que la police regardera comme un faux bruit, » celui de ma présence à Paris ; et je suis obligé » de redoubler de précautions au moment où je » manque le plus de moyens de me garantir. Je » n'ai pas pu me trouver aux deux dernières as- » semblées : on m'en a rendu compte. Il ne s'y est

» rien passé d'essentiel, si j'en excepte la lecture » de quelques lettres du général, qui paraît satisfait » de l'état où il a trouvé les choses.

» Je crois que je serai averti s'il se donne des » ordres contre moi. Si je me crois trop menacé, » je retournerai à Munich après avoir pris des me- » sures pour que la correspondance continue, et être » toujours au courant.

» Le comité paraît croire que les amis de Londres, » dont je lui ai parlé, ont renoncé à s'entendre avec » lui; j'explique comme je peux ce retard, qui, s'il » est prolongé, aura bien l'air d'une renonciation » à ce que l'on avait paru espérer de lui. J'attends, » Monsieur, que quelques nouvelles de vous m'in- » diquent comment je dois me conduire avec lui.

» J'ai l'honneur d'être &c. »

L'Agent à M. Drake.

5 Janvier.

« MONSIEUR,

« Depuis plusieurs jours j'avais des inquiétudes » pour mon propre compte, et faisais tout mon » possible pour découvrir la cause d'un mouvement » extraordinaire dans un certain bureau secret de » la police. Quoique j'eusse quelqu'un à moi dans » ce bureau, on se tenait tellement serré, que je » ne pus être averti qu'à la fin et lorsque les ordres

» s'expédièrent. Il s'agissait de l'autre comité ré-
» publicain dont je vous ai parlé. Tout ce que je
» pus faire avec mes amis, fut d'empêcher quelques
» gens de bonne foi de se trouver au dernier rendez-
» vous de ce comité. Les chefs sont arrêtés. On les
» a interrogés ; et il est certain qu'ils étaient en
» relation avec les ex-princes français à Londres, ou
» se mettaient en mesure d'y être. Ils avaient reçu la
» même mission que moi, et s'occupaient de réunir
» les républicains aux royalistes. Il y a très-grande
» apparence que l'évêque d'Arras et le général
» *Villot*, qui ont eu une demi-confidence de mes
» projets, auront voulu me souffler le mérite du
» succès. Je ne suis fâché que de leur mésaventure ;
» et si j'eusse eu des fonds dont il m'eût été permis
» de disposer, j'aurais sauvé les quatre malheureux
» qui sont maintenant au Temple.

» Les hommes arrêtés sont :

» 1.° M. *Begon de la Rosière*, ex-constituant ;
» après quatre mois de séance à l'assemblée, il avait
» émigré et s'était rendu à Turin ; il était rentré
» depuis six mois ;

» 2.° M. *Garez-Mésières*, ancien secrétaire de
» l'agence royale au 18 fructidor, et toujours depuis
» lors agent subalterne ;

» 3.° M. *de la Villate*. Le quatrième est un ré-
» publicain peu connu.

» J'aurai

» J'aurai l'honneur de vous instruire bientôt plus » en détail de cette affaire.

» J'ai l'honneur &c.

» *P. S.* Cette dépêche part par une occasion sûre, » mais qui sera peut-être plus lente que la poste.

» Je me trouve dans un terrible embarras, faute » d'argent pour mon compte, et par les demandes » pressantes de ceux qui fournissent les notes. » D'autre part, le comité ne sait que penser de » l'inaction dans laquelle on le laisse, lorsque je lui » ai fait entendre qu'on attendait beaucoup de ses » moyens. »

M. Drake *à M.* Obreskow.

3 Janvier 1804.

« MONSIEUR,

» Le bulletin n.° 8 m'est parvenu, et c'est avec bien » du plaisir que j'ai remarqué que votre correspon- » dance devient de jour en jour plus intéressante : » j'espère que vous aurez bien reçu mon dernier » numéro avec la lettre de change pour 10,000 l. de » France.

» Je ne dois pas vous laisser ignorer qu'un émissaire » du Gouvernement français vient de faire des re- » cherches au bureau de poste à Rastadt, touchant une » correspondance *que l'on suppose* devoir exister entre » moi et des mécontens en France ; mais d'après la

» manière dont cet émissaire s'est acquitté de sa com-
» mission, il est très-positif que le Gouvernement
» français n'a pas même les plus légères notions sur
» l'existence *de la nôtre.* Ce fut l'apparition dans
» presque tous les départemens, de la *Lettre d'un An-*
» *glais à Bonaparte,* qui a fait naître des soupçons
» que cette lettre partait d'ici. — Au reste, je ne fais
» mention de cet incident, que pour vous tranquilliser
» dans le cas que vous en entendiez parler chez vous.

» Si des circonstances surviennent qui vous en-
» gagent à quitter la France, je vous recommande
» avec urgence de bien arranger avant votre départ
» tout ce qui peut avoir du rapport au passage du
» bulletin de votre comité; pour cet effet, vous feriez
» bien de prendre vos mesures avec l'ami de *Toulouse*
» [Strasbourg], afin que ces bulletins passent *directe-*
» *ment* entre vos mains à Offenbourg, soit qu'il les
» remette à vous-même dans cette ville, soit qu'il en
» charge une personne *sûre,* soit que vous alliez les
» chercher à Kehl. Je n'ai aucun motif de soupçonner
» le bureau de Kehl; mais il n'y a aucune raison de
» s'en servir quand on pourra se passer de son en-
» tremise.

» Je viens de m'entretenir avec une personne ré-
» cemment arrivée de *Châlons* [Paris], et j'apprends
» d'elle que le premier Consul devient de jour en jour
» plus extravagant; — que le règne de la terreur se

» rétablit rapidement; — que sa conduite violente an-
» nonce que lui-même n'est rien moins que tranquille
» sur sa position; — et enfin que tout ce qui se
» passe, présage un éclat plus ou moins éloigné. Il
» paraît évident que le Consul est fort embarrassé
» quant à la descente en Angleterre; car tout en
» affectant une ferme décision de la tenter, il recon-
» naît et craint le danger de cette entreprise, sans trop
» savoir comment il pourra se retirer du jeu, et se
» débarrasser de l'espèce d'engagement qu'il a pris.
» Je vous prie de donner toute votre attention à cet
» état de choses, lequel (d'après l'opinion de la per-
» sonne très-instruite de qui je tiens ces observations)
» doit amener, plutôt ou plus tard, une crise décisive.

» Je n'ai aucune connaissance de ce qui se passe
» dans la Vendée. Il n'est pas nécessaire que je vous
» répète mon opinion, que toute démarche partielle,
» toutes les mesures décousues, qui ne sont pas es-
» sentiellement liées avec un plan général et fixe,
» ne pourront jamais produire que du mal. Je suis
» cependant porté à regarder toutes ces insurrections
» comme absolument spontanées, dérivant unique-
» ment de l'opposition des habitans à la mesure de la
» conscription.

» Dans un article de vos instructions, il vous fut
» recommandé d'écrire deux fois la semaine; mais
» pour ne pas trop user nos moyens de communi-

» cation, je crois qu'il sera plus convenable de n'é-
» crire que quand il se présentera de la matière inté-
» ressante.

» Croyez moi avec les sentimens les plus dis-
» tingués, &c.

Nota manus.

Le 4 Janvier.

» Au moment de fermer cette lettre, je reçois la
» vôtre du 25 décembre, avec un bulletin de même
» date, tous deux également intéressans pour les avis
» qu'ils contiennent.

» Je vous assure encore une fois de la manière la
» plus solennelle, que je n'ai aucune connaissance du
» comité dont vous me parlez; et d'après le rapport
» que vous m'en faites, je ne puis guère vous con-
» seiller d'avoir la moindre relation avec lui. Je ne
» perds pas de vue les notices que vous me donnez
» sur *Villot* et d'autres.

» Vous avez trouvé la juste proportion des matières
» pour la composition de votre encre; vos lettres
» n'offrent pas les moindres traces de déguisement. »

L'Agent à M. Drake.

12 Janvier.

« MONSIEUR,

» Il me serait bien difficile de vous peindre les
» différens genres d'embarras où je me trouvais lors-
» que votre lettre du 27 décembre m'est arrivée.

» Ce que vous y avez joint en a dissipé une partie.
» J'ai remis au comité les lettres de change, à l'ex-
» ception de celle de 1,200 livres que j'ai fait es-
» compter. Le comité m'en remettra 1,200 autres
» sur les sommes qu'il doit toucher. Il a pensé qu'il
» vous suffirait pour le moment d'être instruit par
» moi de l'arrivée desdits objets, et a décidé de me
» remettre un reçu, pareil à celui que j'ai déjà eu
» l'honneur de vous faire passer, lorsque les lettres
» de change auront été acquittées au jour de leur
» échéance. Celle payable à trois jours de vue a souf-
» fert une difficulté. La personne qui l'a présentée
» étant peu habituée à ce genre d'affaires, a refusé
» de l'abandonner pour deux jours comme on le lui
» demandait : elle n'a pas cru qu'il fût prudent de s'en
» dessaisir sans un reçu, qu'on lui a refusé. On verra
» à réparer ce petit mal.

» Ce qui me gêne encore n'est plus que relatif
» à ma tranquillité. Il y a eu sur mon compte aux di-
» verses polices de Paris, des rapports de toutes les
» couleurs. Il y en a, entre autres, que j'ai fait circuler
» moi-même, et qui ne me sont pas très-honorables ;
» mais la suite, j'espère, m'en dédommagera. Comme
» j'ai vu parmi les républicains plusieurs personnes
» qui ne peuvent pas être dans mon secret, je leur
» ai dit qu'ayant été chassé d'Angleterre, je m'en
» étais vengé en venant faire part au Gouvernement

» d'un complot que les royalistes, d'accord avec les » Anglais, avaient ourdi contre la République, et que » je devais à cette révélation une certaine mesure » de tolérance; mais qu'il fallait bien garder ce secret » jusqu'à ce que le projet des royalistes fût dé- » concerté. Ce bruit a beaucoup circulé, et est fort » bon pour les gens de ma connaissance; il a pu » aussi en imposer aux agens des polices subalternes, » qui, me soupçonnant d'accord avec le Gouver- » nement, ont dû balancer à donner des ordres » contre moi : mais ce bruit n'en peut pas imposer » au grand-juge, qui est toujours avec le premier » Consul; et je me garde beaucoup de lui, malgré » que sa police soit bien mal faite. Je ferai tout pour » rester ici tant que cela me sera possible. Dans le » cas contraire, j'userai de la faculté que vous me » laissez, et irai attendre vos instructions à Offen- » bourg après avoir pris les mesures préliminaires » que vous me recommandez.

» Vous ne me donnez aucune instruction sur » l'emploi que vous voulez que l'on fasse des fonds » que vous nous envoyez. On en a conclu que vous » ne vous opposiez pas à ce que l'on en usât de la » manière qui vous a été présentée; et quoiqu'elle » soit insuffisante, on fera ce que l'on pourra. On » va d'abord, dès que l'on aura touché l'argent, ins- » tituer une petite imprimerie secrète. Deux presses

» portatives seront successivement envoyées dans les » endroits que l'on croira les plus sûrs. On n'aura » pas assez d'argent pour faire la provision si desi- » rable de papiers; mais on fera ce que l'on pourra. » On est d'avis d'imprimer d'abord la *Lettre de* » *la Ramée à ses camarades de l'armée ci-devant* » *républicaine.* On se décidera pour ce parti, à moins » que vous n'insistiez pour que l'on donne la prio- » rité à la lettre que vous devez m'envoyer de *B....* » à un Anglais. Il a déjà paru une lettre d'un Anglais » à *B....* Si celle-ci était de la même espèce, et » que l'on n'y traîtât principalement que des torts » faits aux émigrés, vous me permettrez sans doute » de vous observer, Monsieur, que le comité dont » je suis membre n'étant pas encore instruit en » totalité de nos projets définitifs, les écrits qui » seraient évidemment faits par quelqu'un du parti » royaliste auront bien de la peine à leur paraître » mériter la préférence sur ceux qui auront la cou- » leur républicaine; mais si vous y mettez un grand » intérêt, je ferai en sorte d'imaginer quelque raison » plausible de les décider, et je serai, dans tous les » cas, appuyé par ceux de nous qui sont plus avant » dans nos idées.

» Je vous ai instruit, par ma dernière, de la dé- » confiture, prévue depuis long-temps, du comité » républico-royal. Il n'est pas public, mais il est

» connu de nous, que ce comité a été institué avec » le projet de faire ce que j'ai proposé à votre Gou- » vernement. *Villot*, qui a eu, chez lord *Moira* et » chez lady *Perceval*, des notions inexactes de mon » plan, m'a sommé un jour, chez l'évêque d'Arras, » de dire aux ex-princes ce que je comptais faire » pour le service du roi. Je n'ai pas pu nier ce qu'il » savait ; mais j'y ai ajouté des circonstances fausses, » afin de masquer notre secret, puisque je ne pou- » vais pas en cacher l'existence. Il est évident que » c'est sur ce qu'ils ont su, et sur mon refus d'être » plus clair, qu'on a bâti un contre-projet, dont je » viens d'apprendre le mauvais succès avec un regret » que beaucoup d'autres n'éprouveraient pas à ma » place. En général, on fera de mauvaise besogne » tant qu'on marchera à la lueur de la *chandelle* » *d'Arras*, qui ne vaudra jamais le flambeau de l'ex- » périence. Il faut que ce monsignor laisse là les » affaires des hommes ; ce n'est pas, comme on sait, » sa partie.

» MM. *de la Rosière* et *Mésières*, deux des roya- » listes arrêtés avec quelques républicains, ont donné » plusieurs notes et mémoires pour une réunion de » royalistes avec les jacobins. Ils ont dressé des bases » d'association, et les ont remises au président ré- » publicain ; ils ont ensuite dressé des dépêches » pour le prince à Londres, à l'effet de lui faire part

» du tout, et de demander des instructions, des » pouvoirs et des fonds.

» M. *de la Villate* était choisi pour se rendre à » Londres. La police était si bien au courant de » l'affaire, que ces trois individus, qu'elle n'a pas » cessé d'avoir en son pouvoir, n'ont été arrêtés » que lorsque tous ces instrumens ont été dressés. » Le vice-président, qui a été jadis une créature » du général *Villot*, a été relâché, soit qu'il ait » mérité sa grâce par quelque révélation, soit que, » et ceci est plus probable, il ait été lui-même le » commissaire choisi par *Bonaparte* pour régulariser » les opérations de ce club. Un autre coaccusé s'est » évadé : Dieu sait comment !

» J'avais promis à mon homme de *Toulouse* [Stras- » bourg] 4 liv. st. par mois : le comité les lui fera » passer. Cet homme proteste de son dévouement; » mais il assure qu'il éprouve quelquefois des empê- » chemens physiques à l'acquit de sa commission, et » que c'est à cela qu'on doit imputer quelques retards » accidentels. Quant à celui qui copie le bulletin, on » lui recommande l'attention pour le numérotage ; » mais c'est une machine tellement organisée, que, » quoi qu'il écrive, on pourrait presque assurer qu'il » ne sait pas lire. Cette qualité nous le rend pré- » cieux ; car bien loin d'avoir à lui recommander de » la discrétion, on pourrait presque le défier d'en » manquer.

» Je fais la réflexion que si la lettre que vous » voulez m'envoyer est trop évidemment royale, » la personne à qui vous m'avez adressé à Of. . . . » est à même de l'imprimer, et que non-seulement » elle le fera avec plaisir, mais même qu'elle a des » moyens d'introduction que la prudence et ce que » je dois à sa confiance ne me permettent pas de » consigner ici.

» Si vous pouviez faire graver en Allemagne et » me faire passer un timbre pareil à ceux que vous » voyez sur nos journaux, vous me rendriez un » grand service; car personne ici de sûr ne peut le » faire. Celui qui a gravé notre cachet vient de » mourir d'une fluxion de poitrine.

» Je crois pouvoir être sûr, Monsieur, que vous » avez été induit en erreur lorsque vous avez pensé » que certaines mesures d'exécution arrêtées à Saint- » Cloud s'expédiaient chez les ministres. Il en est » dont l'ordre part directement du cabinet du Consul » pour les généraux ou préfets qu'ils regardent : ils » ne doivent l'ouvrir qu'à un jour donné, et alors » tout ce qu'ils ont d'écrivains est enfermé et occupé » à l'expédition. Nous avons reçu de l'armée plu- » sieurs notes pareilles, mais ou peu conséquentes, » ou trop tard pour vous être utiles; et nous sommes » ici d'accord que l'avis d'une chose déja exécutée ne » doit vous être mandé qu'autant qu'elle aurait

» encore des suites à prévenir. Il eût été à desirer » que l'on pût vous lier une bonne correspondance » avec l'état-major de l'armée : mais le comité a » craint deux choses, de compromettre ses agens en » les faisant connaître à quelqu'un qui ne l'a pas » demandé, et d'effaroucher ces mêmes agens en leur » donnant à entendre qu'ils servent autre chose que » le parti républicain. Quant à moi, qui sais à quoi » m'en tenir sur la nature de ces frayeurs, si la » communication par la côte, qui éprouve tant de » difficultés, eût pu avoir lieu, j'aurais pris sur moi » de m'y rendre, et de monter les choses de manière » que le commandant de Jersey eût eu très-souvent » des avis sûrs de l'état-major; mais les difficultés » que le nombre de troupes et l'économie qui paraît » vous être recommandée opposent à ce projet, » m'ont empêché de m'y arrêter, et d'examiner jus- » qu'à quel point il est exécutable. Nous tâcherons » d'autre part de vous être aussi utiles que vous » l'aurez desiré, en donnant aux petits moyens que » vous nous fournissez, tout l'effet que l'on peut » attendre du zèle et de la bonne volonté.

» J'ai l'honneur &c. »

M. Drake *à M.* Obreskow.

27 Janvier.

« MONSIEUR,

» J'ai reçu, plus ou moins régulièrement, les trois,

» bulletins n.° 10 du 28 décembre, n.° 12 du 5 jan-
» vier, n.° 13 de la même date. Vos deux lettres des
» 4 et 5 janvier me sont aussi parvenues, ainsi que
» celle du 12 janvier, cotée n.° 14. Il ne m'est point
» parvenu de n.° 11 ; mais je n'en tire d'autre induc-
» tion, sinon que le copiste s'est trompé en cotant
» n.° 12 le bulletin qui aurait dû être coté n.° 11.
» Il serait bon cependant de vérifier cette supposi-
» tion, afin de lever tout doute sur ce point.

» Je vous ai prévenu, dans ma dernière, que le
» Gouvernement consulaire avait conçu quelques soup-
» çons sur l'existence d'une correspondance entre moi
» et l'intérieur de la France; c'est à cela qu'il faut attri-
» buer l'insertion dans le Moniteur, n.° 115 de cette
» année, d'un article en forme de note, à de préten-
» dues nouvelles de Londres, du 2 janvier, marquant
» l'arrivée d'un courrier extraordinaire de Munich,
» le jour précédent; cette circonstance est de toute
» fausseté. Au reste, ce n'est pas la première fois que
» le Consul emploie cette manœuvre, puisqu'il en fit
» usage très-peu de temps après mon arrivée à Munich,
» comme on peut le voir dans le Moniteur n.° 101, du
» 1.er janvier 1803. Il paraît qu'il n'a fondé ses soup-
» çons que sur des bases très-vagues : il sait que, pen-
» dant mon séjour en Italie, j'ai eu des liaisons avec
» l'intérieur de la France; et il croit qu'il en doit être
» de même à présent, d'autant plus que je me trouve

» être dans ce moment un des ministres anglais les » moins éloignés de la frontière. On voit cependant » que tout en voulant faire croire à l'existence de quel- » ques intelligences entre moi et les mécontens de l'in- » térieur, le Gouvernement consulaire n'a pas même » acquis le plus léger indice qui puisse le porter à se » douter de notre correspondance, puisque dans ce » cas il n'aurait pas coupé le fil qui aurait pu conduire » à des découvertes ultérieures, en faisant publier des » articles qui doivent nous mettre en garde, et nous » engager au besoin à changer le canal de notre com- » munication, afin de dérouter ses calculs (1).

» Le moyen dont il s'est servi pour faire quelques » découvertes en Allemagne, ne lui a pas réussi, » puisque je viens de recevoir des avis positifs que » l'émissaire dont je vous ai parlé, n'a pu se pro- » curer la moindre lumière nulle part.

» Vous pouvez donc être parfaitement tranquille » sur cet article.

» Je vous recommanderai cependant de ne pas » mettre *la date ni l'endroit* en encre ordinaire, dans » vos lettres ou bulletins, mais seulement en encre » sympathique; vous en concevez la raison, sans que » je m'arrête à vous la déduire.

» Je suis extrêmement peiné d'apprendre tous ces

(1) M. *Drake* n'était pas homme à deviner que la *mal-adresse* de l'agent français était un assez joli tour qu'on lui jouait.

» mouvemens partiels et décousus dont vous me par-
» lez ; et je partage votre conviction, qu'ils ne peu-
» vent avoir d'autre effet que celui d'engager le Gou-
» vernement à un redoublement de vigilance, et le
» porter à des mesures de sévérité qui seront fu-
» nestes à bien des honnêtes gens, qui auraient pu
» rendre de grands services, s'ils avaient été mieux
» employés.

» Le sort du comité dont il est question dans votre
» lettre du 5, et l'existence duquel je n'ai su que par
» vous, servira sans doute à vous mettre sur vos
» gardes contre de faux frères, et doit vous engager
» à être très-circonspect quant aux personnes aux-
» quelles vous confiez *tout votre secret.* Le grand art
» de conduire une opération pareille à celle dont
» vous êtes chargé, consiste à confier à un chacun
» précisément ce qu'il faut pour qu'il remplisse le
» rôle que vous lui assignez, mais rien de plus.

» Quant au desir que votre général a témoigné
» (d'après le bulletin n.° 13), d'avoir un aperçu de
» l'époque quand il faudra s'ébranler, je vous répon-
» drai qu'on se réglera à cet égard sur les notions qui
» seront reçues du progrès de vos opérations. D'après
» votre lettre du 25 décembre, vous vous proposez
» de faire un éclat dans quatre départemens à un jour
» donné ; mais je doute que cette mesure, *si elle est*
» *isolée*, puisse produire un grand effet : elle pourrait

» causer un moment d'embarras au premier Consul;
» mais il me paraît impossible qu'elle réussisse à la
» longue, *si l'armée de B.... est disponible*, ou *si* l'on
» ne s'est pas assuré préalablement *d'une bonne partie*
» de ses troupes.

» Je vous prie de me faire connaître sur quoi on
» peut compter quant à ce dernier objet, afin que
» je puisse régler mes idées et calquer notre marche
» là-dessus. Le point principal, à mon avis, est de
» chercher à gagner des partisans dans l'armée; car je
» suis fermement d'opinion que c'est *par l'armée seule*
» qu'on peut raisonnablement espérer d'opérer le chan-
» gement tant desiré. Je souhaite aussi ardemment
» que vous de voir arriver l'époque où l'on pourra se
» montrer; mais il faut que toute mesure soit arrangée
» d'avance, afin d'être assuré que le coup ne man-
» quera pas faute d'être préparé pour tout événement,
» et que nos moyens ne seront pas dissipés à pure
» perte: il faudrait d'ailleurs arrêter d'avance la marche
» que l'on doit suivre aussitôt l'insurrection éclatée
» (pour ne pas errer à l'aventure), en mettant les
» royalistes à même de profiter des troubles que les
» républicains auront ainsi suscités.

» Les 2,400 liv. que je vous ai envoyées le 27 du
» mois passé, sont pour vos appointemens jusqu'au
» 15 de février: mais comme vous pourriez avoir
» besoin de quelque chose de plus, si vous jugiez à

» propos de quitter la France, je vous enverrai par le » prochain courrier une traite de 1,200[f] qui vous » soldera jusqu'au 15 mars; je n'écrirai rien dans la » lettre qui lui servira d'enveloppe. Quant aux fonds » que je vous ai fait passer par le comité, je m'en » remets à votre jugement et à celui de vos associés, » étant persuadé que vous les emploierez de la ma- » nière que vous croirez la meilleure, dans le moment » actuel, pour avancer vos projets.

» Je retiens encore la lettre de *B* . . . à un Anglais; » le paquet est trop lourd pour être envoyé par la » poste, et je ne l'expédierai que par une occasion » sûre. Au reste, je pourrai prendre le parti de la faire » imprimer en Allemagne.

» Quant à votre long séjour en France, vous êtes » en pleine liberté, et je vous recommande même de » partir aussitôt que vous jugerez que votre présence » n'est plus nécessaire; et vous pourrez vous rendre en » premier lieu à Off. . . , d'où vous m'écrirez pour me » faire part de votre arrivée, et vous continuerez de » suite votre voyage pour Munich. En arrivant ici, » vous aurez soin de descendre directement chez moi, » en *évitant* d'entrer dans la ville. Vous emporterez » avec vous l'état le plus détaillé que vous puissiez » vous procurer, des moyens qu'a votre comité, avec » toutes les notices nécessaires sur la marche qu'il se » propose de suivre, &c. — Je desire que vous puissiez

» établir

» établir au moins *trois canaux* pour le passage de la » correspondance, afin de n'être pas au dépourvu en » cas que celui de *Toulouse* [Strasbourg] vînt à manquer. » Vous ne manquerez certainement pas d'échauffer » le zèle de vos collaborateurs avant de vous séparer » d'eux, en leur laissant entrevoir les grandes récom- » penses qu'ils tireront infailliblement de la réussite » de leurs projets. Tâchez aussi de lier une bonne cor- » respondance directe avec l'état-major de l'armée; et » s'il était possible de trouver deux à trois personnes à » Strasbourg sur la fidélité desquelles on pût compter, » cela nous deviendrait fort utile dans la suite.

» Je verrai s'il est possible de faire graver dans ce » pays le cachet que vous desirez; mais je crois qu'il » serait plus convenable de le faire graver à Londres.

» Je crois vous avoir déjà dit de ne pas parler » d'affaires à l'ami d'Off. . . : il est déjà prévenu que » vous pourriez bien retourner dans cette ville, et il » lui a été enjoint de ne pas vous questionner en » aucune manière. »

L'Agent à M. Drake.

19 Janvier.

« MONSIEUR,

» J'espère que vous avez maintenant reçu la » lettre dans laquelle je vous accusais la réception

» de vos dix mille francs : les différentes lettres de » change ont été acceptées ; mais comme, outre le » terme d'échéance, il y a encore ici dix jours de » grâce pour tout ce qui n'est pas payable à jour » fixe, cela ne sera payé que dans quelque temps. » Lorsque la somme aura été touchée, il me sera » délivré un reçu semblable à celui que je vous ai » déjà fait passer ; après quoi on procédera à l'achat » des caractères et de deux presses avec leurs ac- » cessoires. Les ouvriers déjà arrêtés sont occupés à » chercher ces objets, qui, achetés séparément et en » différens lieux, ne pourront donner aucun soup- » çon, et seront transportés sans danger dans un » local déjà prêt. On imprimera sur-le-champ la » lettre de *la Ramée*, qui sera répandue avec pro- » fusion dans les armées auxquelles elle est desti- » née : notre général en espère beaucoup.

» D'après ce que vous m'avez fait la grâce de » m'écrire, Monsieur, que vous n'avez aucune » agence ici, je me reprocherais d'avoir le moin- » dre doute à cet égard : et si nous rencontrons » dans notre marche quelque personne travaillant » dans vos intérêts, j'en conclurai que vous ne » connaissez pas ici tous vos amis, et que quelques- » uns des ministres, vos collègues, s'occupent ou » sont chargés de vous seconder sans vous en avoir » prévenu. Peut-être aussi avons-nous mal-à-propos

» appelé agens, ce que vous nommez correspon-
» dans : ce qu'il y a de sûr, c'est que la police se-
» crète la mieux faite de Paris, je veux dire la po-
» lice militaire, dans laquelle se trouvent des agens
» qui font en même temps une partie de la nôtre ;
» cette police, dis-je, prétend être sûre que vous
» avez ici et dans les départemens, non pas un
» autre agent ou correspondant, non pas vingt,
» mais un très-grand nombre, parmi lesquels plu-
» sieurs sont connus pour tels, soit qu'on les ait
» découverts, soit qu'ils aient fait avec le Gouver-
» nement des conventions secrètes. Plusieurs seront
» arrêtés incessamment, et l'auraient été déjà, si ce
» n'était que l'on veut attendre l'issue d'une affaire
» qui m'est inconnue. Il n'eût peut-être pas été
» impossible, mais il serait au moins très-difficile
» de connaître leurs noms, qui ne seront mis sur
» l'ordre de leur arrestation qu'à l'instant de son
» exécution. Sans cela, ou aurait tâché de les faire
» prévenir ; mais cela même n'est pas sans incon-
» vénient, parce que si l'on donnait un avis à un de
» vos gens gagnés par notre Gouvernement, comme
» nos moyens de pénétrer dans ses secrets ne sont
» pas infinis, nous nous exposerions à les trahir nous-
» mêmes. Il nous sera peut-être plus facile de faire
» évader ceux qui vous intéresseront. Je vous ferai
» connaître leurs noms dès que l'arrestation, dont je

» suis sûr, aura été ordonnée; ce qui sera peut-être » fait lorsque vous recevrez cette lettre.

» Pour tâcher de me couvrir d'autant mieux, en » cas de besoin, et connaître d'un autre côté ce » que le Gouvernement sait sur mon compte, j'ai » chargé mon épouse de solliciter près d'un con- » seiller d'état, qui autrefois me voulait du bien, la » faculté de rentrer en France. Il a été répondu par » le premier Consul, que l'on était instruit que » j'avais écrit en Angleterre contre le Gouvernement » français (ce qui n'est pas exact); et que si je » rentrais en France, je retournerais à l'île d'Oléron, » mais dans la citadelle. J'ai conclu de cette réponse, » que tous les bruits contradictoires que j'avais fait » circuler concernant mon arrivée à Paris, afin de » la rendre douteuse, avaient réussi à empêcher » qu'elle ne fût constante.

» Vous pouvez regarder comme certain, Monsieur, » qu'un courrier expédié au général *Brune* à Cons- » tantinople, il y a plus de quinze jours, le charge » d'employer tous les moyens qui pourront ne pas » le compromettre, pour faire saisir et conduire en » France le chef que les Mamelouks ont envoyé à » Londres. Il est autorisé à faire fréter et armer se- » crètement tout ce qu'il pourra de bâtimens grecs » ou autres, qui, de ruse ou de force, s'empareront » du bâtiment porteur de cet envoyé. On a joint à

» l'ordre donné à l'ambassadeur le signalement de
» deux ou trois vaisseaux, parmi lesquels on pré-
» sume que sera choisi celui qui doit opérer ce
» transport.

» Il ne paraît pas possible de réussir dans notre
» projet de relation par la côte; car les troupes qui
» la bordent sont trop nombreuses. On m'assure
» pourtant que l'on n'y a pas renoncé. Le moyen le
» plus court et le plus sûr serait par Embden; mais
» nous n'y connaissons personne. Si vous pouviez
» nous y procurer une relation, il ne me serait pas
» impossible d'y faire parvenir les paquets, dont vous
» recevriez toujours un double.

» *Le Citoyen français* ne peut pas ou ne veut pas
» confier à ses ouvriers la clef des signes que je lui
» proposais de mettre aux articles commandés ou faux
» qu'il insère.

» J'ai tremblé à la nouvelle des recherches faites
» par l'émissaire de Rastadt. Il faut pourtant qu'on
» ait au moins quelque vent d'une correspondance
» quelconque; car j'ai peine à penser que l'on ait eu
» recours à la poste pour connaître la trace des ballots
» qui ont percé dans les départemens.

» Les troubles de l'ouest sont bien loin d'être
» terminés; mais ils ne peuvent faire aucun bien.

» Nous avons auprès de *Massena* l'homme qui lui
» est le plus intimement attaché; mais cet homme

» même n'a pas grande confiance en ce qu'il lui dit, » et n'en obtient pas grande confidence. On se borne » à être bien instruit de ses actions. C'est du monde » qu'il voit, des projets d'établissement, et de ses » arrangemens domestiques, que nous serons forcés » de tirer quelque conséquence. Les républicains le » croient attaché à votre Gouvernement, les roya- » listes aux jacobins; mais personne ne s'y fie.

» *B*..... a renoué avec Varsovie la corres- » pondance interrompue brusquement par la saisie » faite par *Massena*, des papiers de *Souwarow*, parmi » lesquels se trouvait une lettre-de-change de quatre » millions à son ordre. Cet homme trompera le roi » comme il a trompé tout le monde.

» J'ai l'honneur &c.

» *P. S.* Vous m'obligerez bien, Monsieur, si » vous pouvez décider favorablement la question de » mes frais de voyage, qui m'ont beaucoup arriéré. »

L'Agent à M. Drake

30 Janvier.

« MONSIEUR,

» Je ne vous parlerai pas cette fois des ordres lancés » contre moi, et des inquiétudes que j'ai eues pour » mon compte. Je me crois en sûreté où je suis, et » j'ai à vous faire part de choses plus intéressantes.

» L'aventure de Rastadt, dont vous avez eu la

» bonté de me prévenir, a causé un quiproquo qui » a bien inquieté, pendant un moment, le préfet » du Bas-Rhin. Il a fait annoncer ici par le télé- » graphe, d'arrêter sur-le-champ toutes les lettres » de Munich, d'Augsbourg et de Rastadt pour Paris, » et de ne pas les faire délivrer avant qu'on eût » reçu sa lettre qui est arrivée le lendemain par un » courrier extraordinaire. On avait en effet envoyé » l'ordre à la poste ; mais les lettres étaient déjà » distribuées. Le lendemain, au reçu du courrier, » on vit que le préfet du Bas-Rhin était instruit » *qu'un agent anglais s'était rendu au bureau de poste* » *de Rastadt et avait tâché de corrompre le maître* » *de poste afin de le favoriser dans une affaire de* » *correspondance.* Cet avis n'avait pas paru fort » clair à M. *Shée*, préfet de Strasbourg ; mais, » à tout hasard, il a fait parvenir à Paris la dépêche » télégraphique et l'avis qu'il avait reçu. Le grand- » juge, qui est, je crois, plus habile jurisconsulte » que fin ministre, se félicite beaucoup de ce que » l'agent qu'il a envoyé dans ce pays-là s'est con- » duit si habilement, qu'on attribue aux Anglais sa » tentative de corruption. Quant à moi, j'imagine » tout uniment que l'agent a été plus mal-adroit » qu'on ne croit ici ; et que c'est faute d'avoir bien » compris la nouvelle qui aura couru en allemand, que » le magistrat français se sera imaginé que l'envoyé

» corrupteur était Anglais. Ainsi il y a apparence
» que l'agent sera remercié et récompensé de sa
» mal-adresse. Tant mieux, puisque vraisemblable-
» ment on s'en tiendra à lui pour ce genre de com-
» mission. Voilà ce qui a eu lieu quant au Gouverne-
» ment; mais voici ce qui nous regarde : lorsque l'en-
» voyé de mon homme de Strasbourg a porté à K...
» le dernier paquet, le maître de poste le prit à part,
» et lui dit qu'on lui avait offert cinq cents louis
» pour livrer une correspondance qu'il suppose être
» celle dont il est l'entremetteur; que fidèle à son
» devoir, il a nié avoir la moindre connaissance de
» ce que l'on cherchait. Notre homme fit d'abord
» l'étonné, protesta que la chose ne pouvait pas le
» regarder. Le maître de poste finit par lui dire que
» ce n'était pas à lui, mais à celui de Rastadt, que la
» proposition avait été faite, et qu'il lui en donnait
» avis afin qu'il s'arrangeât en conséquence; la
» même proposition pouvant être faite avec plus
» de succès à quelques maîtres de poste moins
» honnêtes. J'ai dû, Monsieur, entrer dans tous ces
» détails, pour faire juger de la solidité de nos
» moyens de correspondance, puisqu'ils ont résisté
» à une épreuve de ce genre. Je regarde ces maîtres
» de poste comme éprouvés; et c'est, suivant moi,
» une raison de plus de nous y fier: mais s'ils nous
» eussent manqué, j'avais déjà songé à faire faire

» à Mayence, par le moyen d'un homme que j'y » ai, ce que nous faisons à Strasbourg : il n'y a pas » deux cents pas pour passer le pont et trouver un » bureau allemand.

» L'agent que notre général a établi dans la » Vendée s'est plaint de moi, sans me connaître, à » quelqu'un de notre comité. Il a prétendu que » l'envoyé de la compagnie de Londres aurait dû » savoir et avertir que l'affaire des royalistes devait » éclater du 1.er au 15 février, et que deux agens » de *George* qui viennent d'être fusillés, ayant » apporté leurs instructions d'Angleterre, il n'était » pas naturel de croire que je n'en fusse pas averti. » Il assure que les républicains eussent aidé puis- » samment cette levée de boucliers, qui n'a manqué » que par la réserve que l'on avait observée avec » eux. Il finit par ce dilemme : *ou l'homme qui vous* » *est venu de Londres est un traître, qui vous a caché* » *ce qu'il sait, ou il ne sait rien, ou l'on se moque* » *de lui et de vous.* J'ai répondu au dilemme, que » je ne savais rien en effet de ce qui avait dû être » tenté dans la Vendée; mais qu'il n'était pas sage » d'en tirer la conséquence indiquée par l'agent du » général; que je ne correspondais qu'avec un » membre de la compagnie en Allemagne, et que » des agens venus directement d'Angleterre sur » les côtes de la Bretagne avaient bien pu être

» chargés de missions dont mon correspondant » n'aurait avis que beaucoup plus tard; et que dans » tous les cas il ne m'avait promis de m'avertir » que de ce qui exigerait de nous quelques dé- » marches auxiliaires ; qu'au reste, cette mission des » agens de *George* pouvait bien n'être qu'un coup » de tête de quelque partisan, et nullement lié aux » grands plans politiques. On a paru goûter mes » raisons; mais je ne dois pas vous dissimuler, Mon- » sieur, que j'aperçois un fond de méfiance qui » perce malgré toutes les précautions possibles. Il » m'est bien démontré que l'on craint de n'être que » de simples et passifs moyens d'instructions à fournir » aux Anglais, qui ne songeraient point du tout » d'ailleurs à nous seconder dans nos projets. Si cette » idée prévalait contre tous mes efforts pour la » combattre, on essaierait petit à petit de m'ôter » mes moyens de voir clair dans les bureaux. Comme » je n'ai pas manqué de prévoir cette tournure des » choses, je me suis arrangé de manière à me les » approprier sans avoir besoin du comité; mais je » vous avoue que, pour mon compte, il me serait » dur que le Gouvernement anglais, qui m'a paru » me juger propre à quelque chose d'intéressant et » de sérieux, ne me trouvât plus bon qu'à faire le » métier d'un vil espion. Je me suis assez expliqué » à Londres sur cet article, pour croire que ce ne

» sera jamais que comme moyen de faire mieux, que » l'on m'emploiera à une besogne qui me répugne- » rait beaucoup, sans les espérances que j'attache » aux suites. Au reste, veuillez bien croire que je » ne m'arrête pas à ces idées désagréables, et qu'elles » ne diminuent rien de mon zèle et de mon activité. » Je vous en parle en passant, parce que je ne vous » cache rien.

» Nous aurons, sous peu de jours, une imprimerie » secrète bien montée : on y travaillera de suite. Le » comité a touché le montant de vos lettres de » change. On m'avait promis le reçu que je suis » chargé de vous faire tenir; je ne l'ai pas eu, et » vous le ferai passer par ma première lettre. Je » ralentis un peu mes envois, ainsi que vous l'avez » desiré.

» On continue à m'assurer que plusieurs agens » anglais sont *traqués* (c'est un terme de chasse et » de police), et qu'ils ne peuvent pas échapper.

» Le bulletin a dû vous donner une note très- » intéressante sur l'emploi futur des bateaux; mais » il a été arrêté, dans le comité, de vous cacher le » moyen qui a porté pour nous jusqu'à l'évidence » la certitude de la nouvelle qui vous est transmise. » Comme je ne suis pas l'agent du comité, mais le » vôtre, je ne me crois pas tenu au silence, et » voici le fait.

» L'huissier dont je vous ai parlé il y a quelque
» temps, et que le comité avait rebuté, s'est per-
» suadé que l'on ne rejetait une proposition comme
» la sienne, que parce que l'on doutait de la vérité
» de ses moyens; en conséquence il s'est rendu chez
» la personne où précisément nous étions rassemblés
» ce jour-là. Il a demandé à parler en particulier à
» trois de nous, et nous a exhibé deux pièces qu'il
» venait de tirer du fameux cabinet secret du Consul.
» Ces deux pièces avaient été confiées, pour être co-
» piées, à un ami intime du général *Duroc*, qui sert de
» secrétaire à ce conseil : il ne faut pas confondre ce
» personnage avec le jeune *Menneval*, qui est secré-
» taire du Consul: celui-ci est secrétaire de ce conseil,
» mais de confiance et sans appointemens. Il paraît
» que le premier Consul lui confie ce que le jeune
» *Menneval* n'a pas le temps de faire. Cet homme,
» rassuré sur les précautions prises pour mettre ce
» lieu à l'abri de toute atteinte, et n'ayant pas le
» moindre doute sur le compte de l'huissier, dont
» la place est une fortune considérable, avait cru
» ces papiers suffisamment cachés dans un grand
» livre qui reste sur la table du conseil, et où on
» laisse quelquefois les papiers à copier, que per-
» sonne n'ose emporter hors de cette enceinte.
» L'huissier, aux aguets de tout, a apporté vîte ces
» deux pièces qu'il a reportées de suite, et qui, dès

» qu'elles seront copiées, seront sur-le-champ ren-
» fermées dans le porte-feuille en question. Les deux
» pièces sont de la propre main du premier Consul,
» et, rapprochées de quelques modèles que nous en
» avons, ne permettent pas le moindre doute à cet
» égard. Voici ce qu'elles contiennent, autant que
» l'on peut se le rappeler, quand on n'a fait que les
» parcourir.

» La première est une lettre du premier Consul
» au ministre de la marine. Il lui fait des reproches
» graves sur la négligence de quelques commissaires
» de marine dans les ports ; ensuite il lui exprime
» des doutes sur la fidélité de quelques employés
» autour de lui (ministre). Il prétend que ces
» hommes sont trop liés avec des émigrés *incurables*,
» pour mériter sa confiance. Le ton de cette lettre est
» en général très-dur : elle est toute signée, et n'est
» pas destinée à être copiée ; mais elle doit partir
» avec l'état y annexé, qui est la seconde pièce.
» C'est cet état que l'ami du général *Duroc* doit co-
» pier et envoyer au ministre de la marine.

» Le premier Consul, voulant y mettre un ordre
» auquel il n'est pas habitué dans ses écrits, l'a di-
» visé en colonnes. La première contient en chiffres
» le nombre des différens bateaux plats, péniches et
» autres bâtimens avec lesquels je ne suis pas assez
» familiarisé pour en avoir pu retenir les noms. La

» seconde colonne contient les noms des ports où » doivent rester attachés les bâtimens, dont le nombre » est fixé dans la colonne précédente. La troisième » colonne fait mention des réparations à faire dans » ces ports, et des ouvrages de défense que l'on a » négligés, et dont le Consul n'a pas été content » dans ses tournées. La quatrième colonne, intitulée » *Observations*, donne des avis sur le perfectionne- » ment des bâtimens qui ne sont pas encore finis. » Le premier Consul n'est pas très-satisfait de la » manière dont on a rempli ses idées. Il dit que » lorsque ces bateaux seront appliqués aux usages » auxquels il les a destinés pour la suite, on éprou- » vera à s'en servir des difficultés qu'il prétend avoir » prévues et annoncées avant que l'on commençât. » Il se plaint de n'avoir pas été compris, et indique » la manière de rétablir les choses comme il les veut. » Il se plaint aussi du peu d'économie qui a présidé » au travail.

» Il faudrait, Monsieur, être plus marin que je ne » le suis pour avoir pu retenir tout ce qui est dit » dans cette pièce, qui est très-difficile à lire, et que » je n'ai pu que parcourir très-vîte. Le comité, qui » ne peut pas mettre à la découverte de tout cela un » très-grand prix, et qui ne veut pas dire à cet huis- » sier combien il est indigné de le voir proposer de » faire pour de l'argent ce qu'il eût dû faire, suivant

» lui (comité), par patriotisme, s'est borné à lui faire » dire qu'on le remerciait de son zèle, mais qu'on » ne voulait pas le compromettre en l'acceptant. » J'étais cependant resté seul avec cet homme, lors- » qu'on lui apporta la réponse du comité. Il s'imagina » alors que l'on se méfiait de lui, et il se mit à me » protester qu'il ne voulait rien toucher qu'il n'eût » remis le porte-feuille, et que l'on n'eût vu que toutes » les pièces étaient de la main du premier Consul; » enfin, il s'est rejeté, quand je lui ai parlé de l'énor- » mité de la somme et de la folie de sa prétention, » sur ce qu'il ne demandait que le capital de la somme » que lui valait annuellement sa place, qui est en effet » très-brillante sous le rapport de l'argent. Il ne m'a » pas dissimulé qu'il ne prenait ce parti, que parce » qu'il croyait bien que *B*..... finirait par être culbuté, » et qu'alors il lui paraissait sage d'en finir; qu'il voulait » aller vivre en Angleterre ou aux États-Unis, et » n'avoir plus à s'occuper de sa fortune. Je lui ai dit, » pour terminer, que je remettrais peut-être quelque » jour sa proposition sur le tapis; mais que je croyais » qu'il devrait rabattre beaucoup de ses prétentions, » s'il voulait tirer parti de son projet.

» Je vous demande pardon, Monsieur, pour cette » énorme lettre : je voulais la joindre au bulletin » pour ne faire qu'un paquet; mais ne pouvant » guère cacheter ce que je remets à la personne qui

» fait partir le bulletin, je n'ai pas voulu qu'elle » eût connaissance de tout ce que je vous marque, » et j'ai mieux aimé vous importuner deux fois.

» J'ai l'honneur d'être &c. »

L'Agent à M. Drake.

Le 10 Février.

« MONSIEUR,

» Vos correspondans vous auront appris avant » moi l'arrestation d'un grand nombre de personnes » occupées à organiser un mouvement vendéen, » tandis qu'un détachement d'hommes d'élite devait » nous débarrasser du premier Consul. On vous » aura aussi fait part de l'adjonction à la direction » de la police, du conseiller d'état *Réal*, nommé » par le premier Consul, pour suppléer à l'inexpé- » rience du grand-juge en cette partie. J'ai mieux » aimé attendre quelques jours, afin de pouvoir vous » donner des détails sur l'exactitude desquels vous » puissiez compter. Le mouvement auquel tout cela » a donné lieu, n'est point du tout connu dans le pu- » blic; et parmi les personnes ordinairement instrui- » tes, il ne circule que des demi-notions à ce sujet. » Voici des faits que vous pouvez regarder comme » authentiques, et tirés de la meilleure source. On

» était

» était certain, depuis quelque temps, que *George*
» était à Paris. Cet homme connaît beaucoup mieux
» l'art de cacher sa personne que celui de dissimuler
» ses projets. Il est sujet à beaucoup boire, et il a
» pour confidens ce qu'il y a de plus canaille dans
» son parti ; et c'est beaucoup dire. On savait, à
» n'en pas douter, qu'entre le 1.er et le 15 février,
» il devait se faire un mouvement dans la Vendée,
» et que *George* avait mandé à Paris deux ou trois
» cents hommes déterminés, que ses agens avaient
» dû lui expédier sous les différens costumes de com-
» missionnaire, de porte-balle, et autres déguise-
» mens communs. La police a, parmi les agens de
» *George*, des hommes qui lui ont désigné plusieurs
» personnes très-actives. On a décidé de suivre les
» opérations des uns, et de n'arrêter que ceux dont
» on savait pouvoir tirer quelques renseignemens.
» De ce nombre s'est trouvé un nommé *Querel*,
» que l'on a d'abord fait condamner à mort par une
» commission spéciale. On lui a ensuite promis sa
» grâce, s'il donnait des renseignemens importans.
» Il a en effet dit tout ce qu'il savait ; et ce qu'il y a de
» plus triste, c'est qu'il a indiqué les différens gîtes
» où se rendaient les royalistes qui se préparent à
» délivrer la France. Il a indiqué leurs principaux amis
» à Dieppe, au Tréport, à Aumale, et à l'Ile-Adam
» près Paris, ainsi que dans la Bretagne ; de façon

» qu'au moyen du silence que la terreur imprime » dans ces lieux, il est très à craindre que l'on ne » saisisse tous ceux qui repasseront par ces lieux » en fuyant les recherches qui se font à Paris. Je » crois instant que vous les préveniez de ce fait par » tous les moyens que vos liaisons peuvent vous » donner, afin que personne ne retourne dans ces » maisons aujourd'hui si bien surveillées.

» Il n'arrive rien dans ce genre que je ne déplore » l'inactivité dans laquelle on nous laisse : si nous eus- » sions eu quelque occasion de vous rendre des services » importans, vous auriez lieu de nous accorder plus » de confiance ; et peut-être qu'en me liant avec une » seule personne, que j'eusse pu voir sans me com- » promettre, j'aurais pu lui donner, depuis trois » semaines, des avis qui eussent sauvé beaucoup de » monde. Peut-être eussions-nous réussi à faire » échapper ce qu'il y a d'intéressant parmi les hommes » arrêtés. Je saisis encore cette occasion de vous ré- » péter que j'ai des moyens sûrs de tirer quelqu'un » d'embarras, pourvu qu'il soit au Temple ou aux » Madelonnettes ; mais, par malheur, on ne met pas » toujours là ceux dont on veut être bien sûr.

» Vous ne recevrez pas de bulletin cette semaine ; » d'abord, parce que l'on n'a à vous annoncer que » des marches et des contre-marches de troupes pour » mettre le pays de l'ouest à l'abri de toute entre-

» prise ; 2.° parce que les manœuvres de la police » ne nous permettent pas de nous réunir à notre » aise. Cette circonstance fera aussi retarder de quel- » ques jours l'envoi de notre lettre de *la Ramée*, » de tous les côtés où nous avons organisé notre » correspondance. Si vous desirez en avoir quelques » exemplaires, veuillez bien faire savoir comment » on peut vous les faire passer ; c'est une petite bro- » chure de quarante pages, *gros caractères*, comme » il faut pour le soldat : on y a joint les trois chan- » sons que vous savez. J'eusse mieux aimé envoyer » cela en plusieurs fois ; mais les difficultés et les » dangers des transports ont fait prendre le parti » contraire.

» Je ne vous parle pas ici du caractère du C.^en » *Réal ;* il est assez connu par le rôle qu'il a joué » jadis, comparé avec celui qu'il joue aujourd'hui. » Nous sommes ensemble aussi mal que nous avons » été bien autrefois, et il n'y a rien à espérer de lui : » mais comme il est chargé de continuer *à faire le* » *patriote*, nous aurons de grandes facilités pour lui » faire adopter pour commis quelques-uns de ceux » qui sont de leur côté chargés par nous de *faire les* » *convertis ;* et son adjonction ne nuira pas à nos rela- » tions dans les bureaux secrets de la police.

» J'ai l'honneur &c. »

L'Agent à M. Drake.

13 Février.

« MONSIEUR,

» J'ai recommandé que l'on ne mît plus les dates » *in claro.* Je vous prie, de votre côté, de vouloir bien » mettre moins d'eau dans votre liqueur. J'ai eu beau- » coup de peine à déchiffrer votre dernière lettre.

» Vous avez présumé avec raison que c'est par » erreur que le numéro qui a mal suivi la série de » notre correspondance a été mis pour un autre. Il » n'y a pas d'inquiétude à avoir à cet égard.

» Je crois vous avoir instruit par ma dernière que » je savais le peu de fruit que l'émissaire de *Bonaparte* » avait retiré de sa mission près les maîtres de poste » allemands. Cela me donne la plus grande confiance, » et me persuade que nous ferons bien de continuer » la voie de Kehl. Je charge mon homme de *Toulouse* » [Strasbourg] d'essayer adroitement si ce maître » de poste est abordable, et si, en lui offrant une » perspective de récompense de la part de quelqu'un » puissant qu'on ne lui nommerait pas, il ne serait » pas disposé à s'entendre franchement avec nous. » Sa position le met à même de nous rendre des ser- » vices plus importans ; et la confidence qu'il a faite » à mon homme ou à son domestique, est peut-être

» un commencement d'ouverture. Je recommande-
» rai de vérifier cela avec adresse et précaution.

» La terreur est ici à son comble ; tous les quartiers
» sont cernés tour-à-tour; et d'un moment à l'autre
» toutes les maisons soupçonnées de recéler quel-
» que agent anglais sont remplies de sbires depuis la
» cave jusqu'aux toits. Après les *Picot* et compagnie,
» on a arrêté *Roger* et *Coster.* On parle de l'arrestation
» de M. *Cabarrus*, et de la découverte d'un parti
» espagnol réuni au parti anglais. Nous serons inces-
» samment instruits avec exactitude ; et je ne veux
» pas, par un empressement mal entendu, vous don-
» ner tous les bruits qui circulent.

» On est venu visiter la maison où je me trou-
» vais, dans un village à trois lieues de Paris ; c'était
» celle du maire, qui a affecté de ne pas vouloir être
» exempt de cette inquisition. Je feignais alors de
» donner une leçon de piano à sa fille. La visite
» s'est faite pour la forme et par des amis du maire.
» Dans le même moment, tout le village était fouillé
» depuis les caves jusqu'aux toits. Le général *Lauris-*
» *ton*, aide-de-camp du premier Consul, est persuadé
» avoir rencontré *George* dans la forêt de Saint-
» Germain ; mais il n'en a été persuadé que trop
» tard, et sur le vu de son signalement. Les contes
» les plus absurdes sont à l'ordre du jour sur *George.*
» Tout le monde prétend l'avoir vu faisant des tours

» admirables, et échappant sous toute sorte de dé-
» guisemens. On assure que celui dont il se sert le
» plus heureusement est l'uniforme de gendarme,
» qu'il fait aussi endosser à quelques amis fidèles
» et qui sont censés courir après *George*. Au reste,
» ce sont des faits et non pas des contes que je
» vous dois.

» *Dossonville*, agent en chef de la police du pre-
» mier Consul, est au Temple. On lui reproche de
» servir fort bien le Gouvernement actuel contre les
» jacobins, mais de servir mieux encore le roi légi-
» time contre le Gouvernement consulaire. Je crois
» qu'à cet égard on lui fait plus d'honneur qu'il n'en
» mérite.

» Je vous ai annoncé, Monsieur, que l'on pouvait
» lier une correspondance avec l'état-major général
» de l'armée des côtes; vous me répondez d'y tâcher.
» Il n'y a, à ma connaissance, qu'un moyen, non
» pas d'y tâcher, mais d'y réussir à coup sûr. C'est
» de donner deux cent cinquante louis par mois
» à un adjudant général qui y est attaché, et par
» les mains duquel tout passe. Il vous enverra tous
» les jours, si vous le voulez, et directement de
» l'armée, une copie figurée de tous les ordres qui
» s'expédient sur ceux venus de Paris et du comité
» secret de *Bonaparte*. Je n'ai même pas d'idée d'une
» autre manière de connaître ce qui émane de ce

» comité secret, parce que les personnages qui sont » dans la confidence sont trop riches, et conséquem- » ment trop chers pour être achetés. L'officier général » dont je vous parle n'est plus, depuis long-temps, » dans les rangs républicains. Il se repent d'avoir » *perdu son temps*, et voudrait, mais ne sait pas » comment, tirer parti de sa position. Je lui ai » tout uniment proposé la chose, en ne lui taisant » que l'adresse; il m'a répondu comme M. *P.*: » *De l'argent, beaucoup d'argent.* Quant à sa fidélité, » vous pourrez y compter tant qu'il n'y aura pas » davantage à gagner à vous trahir; et je ne sais » pas comment il pourrait trouver davantage. Au » reste, je vous suppose assez de moyens de vérifier » s'il vous trompe: je ne vous garantis que son desir » d'avoir de l'argent. Vous pouvez d'ailleurs compter » qu'il aime autant les Anglais que les Français, de » quelque parti qu'ils soient.

» Vous m'avez mal compris, Monsieur, ou je » me suis mal expliqué, si je vous ai proposé d'in- » surger quatre départemens. En répondant à l'article » où vous me demandez quels sont les moyens du » comité, j'ai voulu vous rappeler un article du » plan que j'avais présenté à Londres et qui m'avait » été communiqué par l'homme que notre comité » m'y avait envoyé : mais ce n'est ni une idée nou- » velle ni un projet nouveau. Nous sommes loin

» de croire que cela suffise : mais on ne peut pas,
» dans une insurrection, commencer par toute la
» France ; il faut bien choisir un côté. Ce que nous
» pouvons faire en un jour et simultanément, n'est
» pas la mesure de ce que nous méditons, mais de
» ce que nous sommes sûrs d'embrasser. Nous ne
» négligeons pas pour cela les moyens de disposer
» les autres parties à nous appuyer; et quant à l'armée,
» je vous répéterai que le général que nous nous
» proposons de lui donner a une correspondance
» avec tous les corps, et que tout ce qui nous en
» revient est qu'il est très-satisfait de l'esprit qu'il
» essaie d'y entretenir. D'après cela, je ne comprends
» pas de quelle opération vous entendez parler,
» quand vous me faites l'honneur de me dire que
» c'est de leur succès que dépendra le signal que
» l'on pourra nous donner. Nous ne pouvons rien
» faire maintenant que répandre ce que vous savéz.
» La terreur qui règne ici n'a pas empêché de faire
» partir trois gros ballots de cette marchandise, dont
» vous ne tarderez pas à entendre parler. On chan-
» tera, on rira du Gouvernement, et l'on sera plus
» disposé que jamais à l'écraser ; voilà les seules opé-
» rations dont nous puissions nous occuper avec les
» moyens que vous nous avez donnés : leur succès
» n'est pas douteux, mais nous n'en pouvons pas
» attendre d'autre. Quand vous nous aurez dit

» d'attaquer et de mettre en mouvement tout ce que » nous avons dans l'armée et dans l'intérieur, alors » nous pourrons vous instruire du succès de nos » opérations; mais jusque-là vous n'apprendrez de » nous que le sort de nos pamphlets, moyens pré- » paratoires, mais qui seraient misérables si on se » bornait là.

» A l'égard de la suite à donner aux opérations, » vous savez, Monsieur, que nous les commencerons » républicainement ; et que ce ne sera que d'après » les ordres que vous me ferez passer, que je pourrai » les diriger vers le but convenu, et travailler à » modifier les premiers projets de mes amis, suivant » les instructions que les circonstances vous enga- » geront à me faire passer. Tout cela doit être dans » votre tête, et je ne me permets même pas de rien » projeter à cet égard. Je ne puis donc vous répéter » autre chose, sinon que nous sommes prêts, que » nous attendons votre signal, et qu'une fois l'éten- » dard levé, c'est à votre sagesse à nous diriger. Je » vous réponds que j'aurai quelque influence, et » que les projets formés jusqu'ici par le comité » s'ajusteront en grande partie selon vos vues, et » j'espère aussi selon celles du roi, quoique le duc » *d'Orléans* ait ici un parti dont la force ne peut plus » se dissimuler.

» Je vous ai dit, dans ma dernière, que vous

» n'auriez pas de bulletin. Nous sommes tous sur les » dents. C'est ce qui a empêché aussi de me fournir » le reçu que je vous dois, et qui vous parviendra » avec le premier bulletin.

» Ce n'est pas dans ce moment d'agitation que je » puis songer à voyager. On a pris des mesures de » précaution sur les routes. Je cherche à en connaître » les détails pour vous les faire passer.

» Agréez, Monsieur, &c. »

M. Drake *à M.* Obreskow.

14 Février.

« MONSIEUR,

» Voici les 1,200 livres que je vous ai annon- » cées dans ma dernière (n.° 7) du 27 janvier. Il » n'était pas possible de trouver des lettres de change » payables plutôt; mais vous pourrez les faire es- » compter à très-peu de perte.

» Depuis la date de mon n.° 7, j'ai reçu votre » n.° 15 du 19 janvier, qui ne m'est parvenu cepen- » dant que le 8 février. Le n.° 16 du 30 janvier, » et votre lettre, même date, sont tous deux bien » arrivés le 11 de ce mois. Je vais répondre brié- » vement à chacune de ces lettres, en tant qu'elles » demandent des réponses.

» Je vous répète encore une fois, et ce sera pour » la dernière, que je n'ai aucune agence en France, » excepté la vôtre. Quant aux correspondans que je

» pourrais y avoir, je suis parfaitement à mon aise » sur leur compte, malgré tout ce que vous me dites » de leur prochaine arrestation.

» Je n'ai aucun correspondant à Embden; mais » comme les copies de vos lettres sont envoyées » au président, il pourrait bien, s'il le juge à propos, » soigner cet objet à *Bordeaux* [Londres]. Je vous ai » déjà tranquillisé, quant aux tentatives de l'émissaire » consulaire auprès des bureaux de poste allemands. Il » ne réussira pas; mais le bruit de cette affaire a fait » naître des craintes à un de mes agens dans ces bu- » reaux, et il desire être débarrassé de sa besogne. » C'est pour cette raison, ainsi que pour avoir de » vous des notions plus claires et plus détaillées (que » je ne trouve dans les bulletins) touchant l'état de » l'intérieur, l'étendue de vos moyens et l'emploi » que vous vous proposez d'en faire, que je vous » prie de partir, le plutôt que vous pourrez, pour » vous rendre à Off..... et de là ici.

» Je vous ai déjà indiqué les arrangemens qu'il » faudra prendre pour le passage de la correspon- » dance dans mes précédentes lettres, sur-tout » dans les n.os 5 et 7. Il ne me reste qu'à vous prier » de faire en sorte que les bulletins passent directe- » ment entre vos mains, de celles de l'ami à *Toulouse* » [Strasbourg] sans l'entremise des bureaux de » poste.

» Je vous ai recommandé d'établir au moins deux » autres canaux de communication (dont un sera » Mayence), afin de ne pas être au dépourvu, dans » le cas (possible) que celui de *Toulouse* [Stras- » bourg] vînt à manquer.

» Le papier sur lequel vous écrivez est excellent » *pour notre usage ;* et comme il est impossible d'en » trouver de cette espèce dans ce pays-ci, je vous » prie d'en faire une bonne provision pour vous- » même et pour moi.

» Ce que vous me dites sur les armemens mari- » times du premier Consul et leur destination, m'a » paru assez intéressant pour être transmis sur-le- » champ à *Bordeaux* [Londres]; mais vous ne vous » êtes pas expliqué, quant *à la somme* que l'huissier » demande pour l'entreprise qu'il vous a proposée il » y a quelque temps.

» Je suis excessivement peiné de toutes ces ridi- » cules méfiances qui, d'après votre rapport, com- » mencent à percer dans votre comité. Vous tâcherez » de les faire cesser avant que de partir; et vous pou- » vez hardiment déclarer à vos amis, de ma part et » de la manière la plus solennelle, que je n'ai aucune » connaissance des circonstances et des événemens » sur lesquels elles paraissent être fondées. Au reste, » je vous prie de leur faire entrevoir qu'il sera de » toute impossibilité pour moi de travailler efficace-

» ment avec eux, s'ils se laissent aller à leurs soup-
» çons à chaque nouvel incident qui survient.

» Il n'est pas nécessaire de m'envoyer la quittance
» du comité; il suffira que vous l'apportiez avec vous.
» Je ne dois pas oublier de vous prévenir qu'il vous
» faudra, en partant de *Châlons* [Paris], prendre vos
» mesures pour pouvoir y retourner, pour le cas que
» l'état de nos affaires puisse par la suite l'exiger.

» Croyez-moi avec les sentimens de la plus par-
» faite estime,

» Monsieur,

» Votre très-humble serviteur. »

Nota manus.

M. Drake *à M.* Obreskow.

25 Février.

« MONSIEUR,

» Votre lettre du 10 m'est parvenue le 21, et
» celle du 13 vient de m'arriver dans ce moment. Il
» est très-instant que vous vous rendiez ici le plutôt
» possible, puisque je ne saurais vous donner des
» instructions ultérieures sans avoir été préalablement
» éclairci sur une infinité de points qui ne peuvent
» être discutés dans tous leurs détails que de vive
» voix : d'ailleurs, *mon homme* fait des difficultés quant
» au passage de nos lettres, et il nous faudrait établir

» le mode de communication dont je vous ai entre-
» tenu dans ma dernière.

» Je suis prévenu de tous les événemens du 16 de
» ce mois, et je conçois bien que la police aura l'œil
» sur tous les voyageurs; par conséquent vous guet-
» terez le moment propice, afin de ne courir aucun
» risque. Je n'ai su que par vous les détails relatifs à
» *George*, &c..... Je n'ai d'autre connaissance de
» ses projets que celle que votre lettre m'en fournit;
» mais si vous avez les moyens de tirer d'embarras
» quelques-uns de ses associés, ne manquez pas d'en
» faire usage. Je vous prie aussi très-instamment de
» faire dresser et imprimer sur-le-champ une courte
» adresse à l'armée (officiers et soldats), les interpellant
» de ne pas laisser périr *Moreau*, leur frère d'armes,
» qui les a si souvent menés à la victoire, comme vic-
» time de la rage et de la jalousie du premier Consul.
» Vous pouvez observer dans cette adresse, que le mé-
» rite de *Moreau* a depuis long-temps offusqué la vue
» du petit tyran, et que le premier Consul, pour se dé-
» faire de son rival, a choisi le moment de l'arrivée des
» nouvelles du malheureux sort de Saint-Domingue,
» afin de détourner l'attention de la nation d'un dé-
» sastre qui provient uniquement de sa mauvaise con-
» duite. — Vous ferez bien de ne pas perdre un mo-
» ment à faire cette petite adresse, et à la faire circuler
» par toutes les armées avec la plus grande diligence.

» Je viens d'écrire un billet à votre homme de *Tou-*
» *louse* [Strasbourg], pour l'engager à mettre vos
» lettres, à l'avenir, sous une enveloppe adressée à
» l'abbé *Dufresne :* en cas que vous m'écriviez encore
» avant votre départ, je vous prie de vous servir de
» cette adresse, et de ne plus faire usage d'aucune des
» douze que je vous ai indiquées dans ma lettre n.° 2.

» L'émissaire dont je vous ai parlé, s'est fait pro-
» mettre par quelques employés de poste, de trans-
» mettre tous les avis qu'il pourrait obtenir relative-
» ment à une correspondance avec moi, à l'adresse
» suivante :

» *Au citoyen* Dubois, *au bureau de la police mili-*
» *taire du ministère de la guerre ; sous l'enveloppe*
» *du citoyen* Duroche, *marchand épicier, rue Saint-*
» *Honoré, n.°* . . .

» J'aurais voulu que vous n'eussiez pas fait faire
» la démarche dont vous me parlez auprès du maître
» de poste à K. . . , puisqu'il ne paraît pas qu'il sera
» dans le cas de nous rendre des services aussi long-
» temps que notre correspondance va son train,
» aussi bien qu'elle a fait jusqu'ici; et je craindrais
» qu'il serait impossible de faire cette ouverture, mal-
» gré toute l'adresse et la précaution que votre homme
» pourrait y mettre, sans laisser apercevoir quelque
» chose de trop.

» Quant à l'adjudant-général dont il est question

» dans votre lettre du 13, je serais porté à lier une » correspondance avec lui ; je ne m'y fierai qu'autant » qu'il faut : mais la somme qu'il demande n'est pas » grande, et nous avons les moyens de constater si » ses rapports sont vrais. Tâchez donc de mettre cette » affaire en train avant votre départ.

» Pour ce que vous me dites de vos projets d'opé- » rations, je vous en parlerai plus amplement quand » je vous verrai ; en attendant, vous pouvez assurer » vos amis qu'on ne manquera pas d'y donner suite » avec toute la promptitude que les circonstances » comportent.

» Je vous recommande encore une fois de bien » arranger tout ce qui est relatif à la continuation » de notre correspondance avant de partir.

» Croyez-moi avec la considération la plus parfaite,

» Monsieur,

» Votre très-humble serviteur. »

Nota manus.

J'étais au milieu des agens anglais, sur la rive droite du Rhin, lorsqu'on me renvoya de Paris les deux dernières lettres de M. *Drake*. J'y répondis par deux lettres, dont l'une, mise à la poste à Kehl, annonçait que le comité avait décidé de me donner une mission importante en Hollande, et que je ne pouvais pas m'arrêter à Offenbourg sans me brouiller avec

avec lui. J'annonçais aussi, par la même lettre, que, pressé de profiter de l'embarras des circonstances, le même comité avait décidé d'envoyer à M. *Drake*, pour avoir quelque chose de plus précis que les renseignemens que je lui donnais, un de ses membres porteur d'une lettre d'introduction dont je l'aurais chargé; que ce membre avait ensuite été remplacé par un aide-de-camp du général, que M. *Drake* verrait arriver incessamment.

Je priais M. *Drake* de m'instruire de ce qui se serait passé entre eux, par une lettre écrite à l'adresse ordinaire, parce que j'avais pris mes mesures pour qu'elle me parvînt en Hollande. J'expliquais aussi pourquoi j'allais en Hollande par cette route : c'était, disais-je, pour établir tout le long du Rhin une échelle de correspondance qui pût lier l'armée de Hollande avec l'armée d'insurrection. *Cette minute est égarée.*

Une seconde lettre, que j'envoyai à Mayence pour être remise à la poste du fort Cassel, sur la rive droite, était ainsi conçue :

Mayence, 11 Ventôse an 12.

« MONSIEUR,

» Je reçois ici votre lettre du 14 février, qui a » été à Paris, et me revient par la route que j'ai » tracée derrière moi. Je vois maintenant que j'ai » eu tort de croire, en passant à Strasbourg, que

» mon homme se trompait en m'assurant qu'une de » vos lettres s'était croisée avec moi : je croyais qu'il » voulait parler de votre précédente que j'avais » reçue ; sa mauvaise habitude de ne rien noter a » causé l'erreur.

» Je ne sais s'il aura, après mon départ, trouvé » moyen de passer à Kehl, et de vous renvoyer ce » que je lui ai remis.

» Votre lettre, en me montrant l'humeur que » vous inspirent les altercations de nos gens, m'an- » nonce que vous allez rompre avec leur ambassa- » deur, soit en ne le recevant pas, soit en rejetant » ses offres.

» Je regrette bien de n'avoir pu empêcher cette » démarche : mais j'aurais eu l'air de craindre l'examen » qu'elle a pour objet ; je ne pouvais m'y opposer.

» Votre lettre me prouve encore que mon voyage » en Hollande vous contrariera, puisque vous vou- » liez que je retournasse vers vous : je suis trop » engagé pour changer de route, et ne puis le faire » sans rompre avec le comité ; ce que j'éviterai jus- » qu'à ce que je sache que vous y êtes décidé.

» J'ai arrangé à Mayence ce que nous avions à » *Toulouse* [Strasbourg]. Cette lettre sera remise » demain au fort Cassel, où l'on verra régulièrement » s'il n'y a rien pour M. *Obreskow*. Je vous prie de » vouloir bien m'apprendre ce que vous avez décidé

» pour le comité ; je hâterai en conséquence les » affaires dont il m'a chargé, et retournerai au plus » vîte à Paris ; car je présume qu'il faudra travailler, » avant de vous rejoindre, à m'approprier les moyens » d'instruction dont il dispose, ce qui me sera facile.

» Je ne vous ai pas parlé du prix que l'huissier » mettait à sa livraison, parce que, pour cela, on » aurait dix généraux et vingt régimens ; il ne de- » mande que cinquante mille livres sterling, et est » très-persuadé que ce n'est pas un bon marché. Je » vous laisse à penser ce que l'on peut espérer de » cet homme.

» J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute consi- » dération,

» MÜLLER. »

Le général, comme on s'en doute bien, était encore moi; et mon aide-de-camp, un officier en garnison à Strasbourg, qui voulut bien se charger de cette mission, qu'il a remplie avec beaucoup d'intelligence.

Je devais être en Suisse trois jours après, et lui traçai à la hâte les instructions que l'on va lire :

INSTRUCTIONS données au Capitaine Rosey, *envoyé à Munich près le Ministre d'Angleterre.*

« D'APRÈS les notions données verbalement au

» capitaine *Rosey*, il sait maintenant que M. *Drake*, » envoyé d'Angleterre à Munich, croit être en cor- » respondance avec un comité jacobin, séant à Paris, » et qui promet de mettre le feu aux quatre coins » de la France. L'envoyé n'étant pas annoncé comme » membre du comité, mais simplement comme chef » de bataillon, aide-de-camp du général que les » républicains se sont choisi, sera à même d'éluder » toutes les questions qui lui seront faites sur le » comité. Il est bien essentiel qu'il ne réponde qu'à » celles qui ne présenteront aucun embarras. Il aura » grand soin sur-tout de se méfier des raisonnemens » captieux de M. *Drake*, l'homme le plus fin et le » plus adroit peut-être que les Anglais aient jamais » employé dans leurs sales intrigues (1). Il lui sera » infiniment commode de dire toujours:

« — Je ne connais pas cette affaire.

» — Je n'ai entendu parler qu'à bâtons rompus de » ce que l'on a fait à cet égard.

» — Je ne suis qu'un soldat, et ne reçois guère » que des ordres militaires.

» — Mon général est trop sage pour s'ouvrir, » avant le temps, sur ses desseins secrets. Il ne dit à

---

(1) Je peins ici M. *Drake* comme il entend être peint, puisqu'il a pris pour épigraphe cette devise modeste :

Aquila non capit muscas.

C'est-à-dire, « L'aigle n'est pas un gobe-mouches. »

» chacun que ce qui est nécessaire, et le jour que » cela est nécessaire.

» — Je savais depuis long-temps qu'il existait un » comité d'insurrection à Paris, puisque souvent j'ai » eu à transmettre ses ordres par la correspondance » militaire ; je sais bien aussi qu'il est arrivé d'An- » gleterre un citoyen *Müller*, qui a apporté quelques » fonds, et qui est membre du comité : mais je » ne connais ni les membres de ce comité, ni ce » citoyen *Müller*. Notre général connaît tout ce » monde-là; mais il n'est pas membre du comité, et » n'y assiste que lorsqu'on l'y appelle, et lorsqu'il » a quelque chose à proposer. — »

» En parlant toujours dans ce sens, il sera difficile » que l'envoyé donne prise sur lui, lorsqu'il s'agira » du comité ; mais il faut qu'il soit très au courant » pour ce qui concerne son prétendu général, parce » que M. *Drake* en a déjà quelques notions. Voici ce » qu'il faut savoir à cet égard :

« — Le général ne peut être nommé dans aucun cas.

» On le connaîtra assez dès le premier jour de » l'insurrection : il signera la proclamation du co- » mité, qui invitera tous les citoyens à se joindre à » lui ; mais, dès ce premier jour, il sera environné » de forces imposantes.

» Le général est un homme de 27 à 28 ans, de » 5 pieds 7 à 8 pouces, d'une superbe figure,

» parlant avec grâce et facilité, d'un courage et d'une » audace qui passent l'expression. Il est adoré de tous » les militaires qui le connaissent ; et quoiqu'il ne » soit encore que colonel, il est proclamé *in petto* » général en chef par tout ce qui reste d'officiers » républicains dans les corps.

» Il a établi une correspondance dont il est le centre » et l'ame, avec presque tous les corps de l'armée.

» Plusieurs corps se joindront à lui le jour » qu'il voudra ; d'autres corps se trouveront tout- » à-coup abandonnés par une grande partie des » officiers ; et comme les officiers républicains sont » ceux que le soldat aime le mieux, parce que ceux-ci » le traitent mieux, on peut, sans présomption, se » flatter d'opérer par-tout une grande désertion, et de » paralyser tout ce qui ne voudra pas être pour nous.

» La correspondance se fait par des républicains » que l'on a placés ou choisis de six lieues en six » lieues ou à peu-près. Ils reçoivent 2 liv. pour leur » course lorsqu'ils marchent, font leurs six lieues en » trois heures, sans s'arrêter, partent à l'instant même » où ils reçoivent le paquet, jour ou nuit, et vont » ainsi plus vîte que la poste même ; en revenant ils » distribuent les imprimés ou avis dont on les charge » quelquefois.

» Tous les corps avec qui on correspond sont » dans les meilleures dispositions ; seulement ils » pressent beaucoup d'en finir.

» L'arrestation de *Moreau* a fait un double plaisir » aux républicains, 1.° parce qu'ils ne l'aiment pas, » 2.° parce que cela mécontente beaucoup l'armée » où il a des amis. On est disposé à le sauver de force, » si la procédure tourne mal; mais on ne le fera » qu'autant que cet enlèvement pourra devenir le » signal de l'insurrection, et en même temps un » prétexte qui sera plausible pour tout le monde.

» L'occasion actuelle est superbe pour se lever; » tout le monde est prêt; le comité seul languit, ce » qui donne de l'humeur contre lui: mais le général, » qui craindrait, s'il était seul, de paraître vouloir » travailler pour lui, est singulièrement soumis au » comité, et le soutient contre les murmures qui » l'accusent de lenteur. — »

» A l'égard des résultats de cette correspondance, » comme on n'en a donné à M. *Drake* que très-peu » de connaissance, l'envoyé peut s'étendre à ce sujet, » et dire tout ce qu'il voudra: il dira qu'elle est quel- » quefois entravée par la surveillance; que dans tels » autres endroits elle va mieux; qu'on a de la peine à » l'établir dans la Vendée, où tout le monde est roya- » liste; que malgré l'antipathie des républicains pour » les amis du roi, le général avait donné l'ordre de » sauver tout ce que l'on pourrait des hommes de ce » parti qui seraient compromis par des démarches » contre le Gouvernement, et de regarder comme

» ami tout ce qui serait contre *B.....*, dans l'espoir » que cela contribuerait à diminuer l'aigreur, et faci- » liter, par l'impulsion de la reconnaissance, le retour » de ceux que l'on aurait sauvés, au giron de la » République.

» D'après ce qui précède, l'envoyé ne pouvant » guère être interrogé sur autre chose, il a de quoi » répondre à-peu-près à tout: il lui est sur-tout re- » commandé d'éviter d'entrer en d'autres discussions, » parce que nous n'avons rien à gagner à lutter de » finesse avec cet homme, qui ne dit jamais un mot » de ce qu'il pense et de ce qu'il sait.

» L'envoyé se dira chaud républicain; il fera de lui- » même l'histoire qu'il voudra, s'il se trouve engagé » dans des questions qui lui soient personnelles; il » essaiera de laisser adroitement percer beaucoup » d'ambition à travers les démonstrations de son zèle » pour le rétablissement de la République. Si l'envoyé » était interrogé sur la correspondance et le bulletin » que le prétendu comité envoie à M. *Dr...*, il di- » rait n'en avoir aucune connaissance.

» S'il l'était sur la facilité de lier plus étroitement » le ministre anglais avec l'armée des côtes, il dirait » que le C.^en *Müller* est parti avec une mission im- » portante pour cette armée, et renverrait à lui » pour opérer cette liaison.

» S'il l'était sur l'importance de cette mission, il

» affecterait à cet égard la plus grande réserve, et » s'excuserait sur ce que sa mission n'a aucun rap- » port avec celle du C.^en *Müller*.

» En voilà assez pour mettre l'envoyé en état de » connaître sur quel pied de confiance il peut se » présenter chez M. *Drake*. Nous allons maintenant » lui indiquer sa marche : elle a été convenue d'avance » avec M. *Drake*, dans le cas où on lui enverrait » quelqu'un.

» L'envoyé se rendra à Augsbourg, dans une au- » berge; s'informera des occasions qui partent pour » Munich, et des moyens de faire parvenir, le plus » vîte possible, une lettre à quelqu'un de cette ville. » Cette lettre, qu'il tiendra prête, peut arriver le » même jour à Munich, et la réponse lui revenir le » lendemain, à l'adresse qu'il aura soin d'indi- » quer. Voici la lettre que je propose à l'envoyé » d'écrire :

A M. Drake, *Ministre d'Angleterre, à Munich.*

Augsbourg.

« MONSIEUR,

» J'ai été chargé par M. *Müller* d'une lettre que » je desirerais vous remettre moi-même. Voudriez- » vous bien m'indiquer le jour et l'heure où je vous » incommoderai le moins ?

» J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute consi-» dération,

» Monsieur,

» Votre dévoué serviteur,

» W.

A Augsbourg, hôtel de *N.°*

» Après la réponse reçue, l'envoyé se rendra à » Munich de la manière qui lui sera prescrite : il dira » à M. *Drake* qu'il est l'aide-de-camp d'un général » républicain dont il a déjà dû entendre parler; que » les circonstances sont devenues telles, que tout le » monde a jugé qu'à moins de renoncer à rien tenter » contre l'usurpateur de la puissance nationale et de » *l'autorité du peuple*, on ne peut pas desirer une » occasion plus favorable que celle qui se présente : » il représentera comme arrivée à son dernier période, » l'agitation qui s'est emparée des esprits; il peindra » des couleurs les plus énergiques, le mécontente-» ment du peuple et des armées, le trouble des par-» tisans du Consul, et l'inévitable ruine de son au-» torité, s'il est attaqué avec énergie.

» Mais, d'autre part, il regardera tout espoir » comme perdu, si on laisse *Bonaparte* triompher en-» core une fois dans cette occasion. La terreur de-» viendra générale ; chacun se retirera de son côté ; » et il n'y aura jamais de puissance capable de faire,

» après l'occasion perdue, ce qui est aujourd'hui si » facile.

» Lorsque M. *Drake* sera disposé à écouter l'objet » de la mission de l'envoyé, voici le plan qu'il est » chargé de lui présenter.

> Je ne crois pas nécessaire de tracer ici le plan que j'offrais à M. *Drake ;* ceux qui connaissent les annales de la révolution, s'en feront une idée s'ils veulent bien se rappeler tout ce que l'exaltation et la démence ont jusqu'à présent imaginé de plus absurde.

» L'envoyé exprimera l'opinion que, pour exécuter » ce plan, il faut être assuré d'une somme suffisante » pour alimenter les premiers insurgens, au moins » pendant les premières semaines, et jusqu'à ce que » l'on puisse régulariser les secours de l'intérieur, le » comité étant décidé à ne prendre aucune mesure » financière qui puisse effrayer les propriétaires.

» Après avoir brodé de son mieux sur cet article, » l'envoyé dira à M. *Dr*. . . qu'il a ordre de lui décla- » rer que ce plan, quoiqu'agréable au général et au » comité, sera ou amendé d'après les idées du mi- » nistre d'Angleterre, ou totalement abandonné pour » celui qui lui conviendra mieux. Il déclarera que l'on » est prêt à admettre et à exécuter tout ce que ce » ministre voudra proposer tendant à accélérer la paix » et le retour de la liberté en France. Il assurera que » la seule chose que le comité puisse redouter, c'est » de n'avoir aucune base positive.

» Si l'envoyé était interrogé sur ce que le comité » compte faire après la levée de boucliers, il ré- » pondra qu'il n'en est pas instruit, et qu'il ne connaît » que ses dispositions à faire tout ce qui abattra le » premier Consul.

» L'envoyé parlera avec emphase de l'effet que » vont infailliblement produire sur les armées les » imprimés que l'on compose secrètement à Paris, et » dont plusieurs caisses doivent déjà être distribuées.

» Enfin, l'envoyé observera qu'ayant été chargé » de revenir le plutôt possible, il est urgent que » M. *Dr*... veuille bien donner ses idées, et nous » apprendre ce qu'il peut faire pour nous aider à » secouer le joug.

» L'envoyé insinuera adroitement que dans le cas » où les républicains ne recevraient aucun secours, » ils se réduiront à un système d'oisiveté défensive, » et attendront que l'embarras des circonstances sup- » plée à ce qui leur manque en ressources.

» M. *Drake* étant dans l'usage de faire long-temps » le rêveur avant de répondre à une demande, il » faut ne faire aucun cas de ce qu'il finit par dire, » et tâcher de saisir la première impression qu'il » éprouve après une communication.

» Si l'envoyé ne recevait de M. *Drake* rien de sa- » tisfaisant, il doit se borner à témoigner des regrets, » et ne pas rompre absolument, afin que le Gouver-

» nement reste maître de décider s'il lui convient que » l'on cesse ou que l'on continue cette correspondance.

» Pour se rendre à Munich, l'envoyé demandera » au préfet un passe-port pour aller à Augsbourg et en » revenir. Il prendra sur ce passe-port la qualité qu'il » voudra, pourvu qu'il n'y soit pas désigné comme » militaire : on lui conseille de choisir à Augsbourg » une auberge peu apparente, et d'y bien méditer ces » instructions en attendant la réponse de Munich.

» L'envoyé voudra bien copier ces instructions » pour son usage, et en remettre la minute au préfet » pour être envoyée au Gouvernement. »

Telles sont les instructions données au capitaine *Rosey ;* il les remplit avec intelligence et exactitude, comme le prouve le rapport suivant :

Rapport de la mission dont j'ai été chargé par le Conseiller d'état et Préfet du département du Bas-Rhin, près de M. Drake, *Ministre d'Angleterre à Munich.*

« Le 10 ventôse, après avoir reçu par les mains du » préfet du Bas-Rhin les instructions de M. *Müller,* » je partis de Strasbourg pour me rendre près de » M. *Drake*, ministre d'Angleterre à Munich.

» Le 13 j'arrivai à Augsbourg et lui adressai deux » lettres dont voici copie :

« MONSIEUR,

» J'ai été chargé par M. *Müller* d'une lettre que » je desirerais vous remettre moi-même. Voudriez-» vous bien m'indiquer le jour et l'heure où je vous » incommoderai le moins ?

» J'ai l'honneur d'être &c. »

« Le 17 au matin, voyant que je ne recevais point » de réponse, je partis pour Munich ; à mon arrivée » j'écrivis de nouveau à M. *Drake* la lettre suivante :

« MONSIEUR,

» Pendant les quatre jours que j'ai resté à Augs-» bourg, j'ai eu l'honneur de vous adresser deux » lettres : je pense que vous ne les avez pas reçues, » puisque je suis sans réponse. Veuillez, Monsieur, » me faire savoir l'heure à laquelle je pourrais espérer » de vous remettre moi-même celle dont m'a chargé » M. *Müller* pour vous.

» J'ai l'honneur d'être &c. »

» Aussitôt qu'il eut reçu cette lettre, il me fit dire » de me rendre de suite chez lui, qu'il m'attendait.

» Je me présentai à M. *Drake* comme aide-de-camp » chef de bataillon d'un général républicain ; je lui » remis ma lettre de créance, dont voici la teneur :

« MONSIEUR,

» La personne qui vous remettra ce billet est celle » que la compagnie a eu l'honneur de vous adresser » par mon organe il y a quelques jours.

» Elle a la confiance entière de ceux qui l'en- » voient, et je vous prie de vouloir bien regarder » ce qu'elle vous dira comme l'expression sincère de » leurs sentimens.

» La commission qui lui sera la plus agréable, » sans doute, est celle qu'elle a reçue expressément, » de vous témoigner le dévouement de la com- » pagnie. Permettez-moi, Monsieur, d'y joindre » l'assurance de la haute considération avec laquelle » j'ai l'honneur d'être,

» Monsieur,

» Votre très-humble et très-obéissant » serviteur. *Signé* MÜLLER. »

» Après la lecture de cette lettre, il me demanda » ce qu'il y avait de nouveau en France; comment les » affaires allaient. Je lui répondis que le moment » du triomphe pour les jacobins était arrivé; que tout » le monde avait jugé qu'à moins de renoncer à rien » tenter contre le Gouvernement, &c. &c., on ne » pouvait pas trouver d'occasion plus favorable que » celle qui se présentait aujourd'hui. — Que puis-je

» faire pour vous ? parlez ; quelles sont vos vues ?
» qu'espérez-vous faire ? votre général et votre comité
» ont-ils des projets ? — Voyant le moment favo-
» rable, je lui présentai mon plan (il est le même que
» celui qui est consigné dans la minute de mes instruc-
» tions). Après l'avoir lu trois fois avec attention, il
» me dit : Ce plan est très-bon : mais je ne vois pas
» beaucoup de places fortes parmi celles que vous
» citez ; c'est à quoi pourtant on devrait le plus
» s'attacher. — Je lui nommai la place d'armes de
» Besançon et sa citadelle ; je lui représentai que cette
» ville était très-forte, et que nous étions certains
» d'y trouver beaucoup d'artillerie et des munitions
» en tout genre. — Avez-vous des chevaux pour
» votre artillerie ? — Nous nous en sommes déjà
» assurés. — C'est fort bien : mais gardez-vous de
» vous presser ; ne frappez qu'à coup sûr. Et puis
» d'ailleurs, en cas de malheur, vous pourriez vous
» retirer dans les montagnes du Jura ; vous y trou-
» veriez une retraite assurée, et pourriez vous y dé-
» fendre long-temps : pendant ce temps les autres
» départemens dans lesquels vous avez déjà formé
» des noyaux, obligeraient à la diversion. Après avoir
» rêvé un instant, il courut chercher sa carte pour
» examiner quelle est la ville d'Allemagne la plus
» proche d'une de celles que nous devons occuper,
» pour être à même, disait-il, de se rapprocher de

nous,

» nous, afin de rendre notre communication plus » prompte, et être plus à portée de nous aider » de tous ses moyens. Ce plan mérite, de ma part, » la plus grande attention; je l'approuve très-fort: » demain et après-demain je m'occuperai d'écrire à » votre général, et je ne doute pas que vous ne lui » portiez une réponse satisfaisante.

» M. *Drake* me parla ensuite de *Pichegru;* je lui » demandai s'il le croyait en France. — Certaine- » ment non, dit-il : je le connais beaucoup, c'est » un homme de mérite; mais il est trop froid et » il a trop d'aplomb pour s'être engagé aussi légère- » ment dans une telle démarche. Soyez bien assuré » qu'il est dans ce moment à Londres, et dites-le » par-tout. Quant à *George*, je sais très-positive- » ment qu'il ne peut pas être à Paris, puisque j'ai » reçu des lettres de personnes de Londres qui » venaient de le voir au moment où l'on m'écri- » vait.

» Je lui ai fait part des bruits de guerre continen- » tale qui ont circulé; je lui ai peint cet événement » comme le coup le plus terrible et le plus affreux » pour les jacobins, puisque cela affermissait à jamais » le Gouvernement, &c. &c. Il a répondu à cela: » On a de fortes raisons d'espérer qu'on parviendra » à décider la Russie à se prononcer contre la » France.

» Il m'entretint long-temps des projets de descente » en Angleterre; et tout en prodiguant beaucoup » d'injures au premier Consul, il me dissimula mal » la crainte que lui inspiraient et la descente et le » génie entreprenant de l'armée française.

» Il me parla beaucoup de M. *Müller*. Je lui ré- » pondis, d'après mes instructions, que je ne l'avais » jamais vu, &c.; que je savais très-positivement » qu'il était parti pour l'armée des côtes, avec une » mission très-importante. — Il sourit d'un air » satisfait, et me dit : Lorsque j'appris l'arrestation » de *Moreau*, j'écrivis de suite à M. *Müller* de se » rendre près de moi, avec recommandation de lui » faire parvenir ma lettre par-tout où il se trouve- » rait, parce que je jugeai que cette circonstance » serait favorable. Je ne conçois pas ce retard : je » suis pourtant certain qu'il est en Allemagne; » car un de mes amis m'écrit qu'il l'a vu, qu'il » lui a parlé. Enfin je l'attends tous les jours, » j'espère le voir bientôt.

» — Je suis bien aise de vous dire que ce C.^en » *Müller* ne jouit pas de la plus grande confiance; » il va rarement au comité; on se plaint amèrement » de ce qu'il ne s'ouvre pas assez. — En cela, je » vous prié de dire à votre général, qu'on a tort » de lui en vouloir : lorsque je l'envoyai en France, » ce n'était absolument que pour lier une corres-

» pondance, mais non pas pour y rester, comme » il a fait ; car il y a plus de deux mois qu'il de- » vrait être de retour. Il m'a aussi écrit tout ce que » vous me dites-là, même plus, que le comité » l'avait accusé d'avoir reçu des fonds pour un autre » comité révolutionnaire ; je vous assure que je ne » connais pas d'autre comité. Si je n'ai pas fait passer » davantage de fonds, c'est que je vous avoue » franchement que je ne voyais pas très-clair dans » les projets de votre comité. Il y a quelque temps » qu'on m'écrivit qu'on pouvait insurger quatre dé- » partemens ; que j'aye, moi, à leur envoyer un » plan : je vous demande s'il eût été raisonnable » que je le fisse, ne connaissant pas leurs moyens » et ce qu'ils pouvaient mettre à exécution. Aujour- » d'hui, c'est différent, j'y vois clair : aussi je m'em- » ploierai bien volontiers à vous donner tous les » secours pécuniaires qui sont à ma disposition ; » vous pouvez compter sur moi. Ainsi, vendredi à » quatre heures, venez dîner avec moi, et vous » trouverez vos dépêches toutes prêtes.

» Vendredi je me présentai de nouveau chez M. » *Drake :* il me reçut avec l'accueil le plus gracieux : » Vos affaires sont prêtes, j'ai écrit à votre géné- » ral ; je pense qu'il sera très-content de moi. » L'écriture n'est pas apparente : mais je présume » que votre général en a la recette ; s'il ne la

» connaissait pas, M. *Müller* la lui donnerait. Vous » lui recommanderez encore de ne pas trop se pres- » ser ; car mon premier avis était d'attendre que *B*. . . » fût parti pour Boulogne, et sur le point de s'em- » barquer. Vous ferez sentir à votre général la » nécessité qu'il y aurait de s'emparer de l'Alsace, » principalement d'Huningue et de la citadelle de » Strasbourg. Ah ! si vous pouviez avoir Huningue » et la citadelle de Strasbourg, quel coup ! je pourrais » me rapprocher de vous, et vous donner de suite » des secours pécuniaires : point de retard dans nos » opérations ; nous agirions de concert, et cela irait » infiniment mieux. Il serait aussi bien important » d'avoir un gros parti à Paris ; car sans cela le reste » n'est rien. Il faut vous défaire de *B*.... (J'avoue » que je craignis en ce moment de me trahir par » la vive indignation qui m'agitait.) Il continua : » C'est là le moyen le plus sûr d'avoir votre liberté » et de faire la paix avec l'Angleterre. Une chose » que je recommande encore à votre général, c'est » de remuer tous les partis. Tout doit vous être » également bon, royalistes, jacobins, &c. &c., » excepté les amis de *B*...., à qui il ne faut pas » vous fier, de crainte d'être trahis. Il faut aussi » que votre général se méfie des proclamations que » le Consul ne manquera pas de faire circuler, » lorsque vous aurez commencé votre insurrection :

» il dira que tels ou tels départemens se sont un
» peu insurgés, mais que cela est déjà dissipé, et
» cela pour effrayer les autres départemens et les
» empêcher d'agir ; car voilà comme on éteignit la
» guerre de la Vendée. On fit courir le bruit que
» *George* était arrêté ; tout le monde rentra dans
» l'ordre : et on va faire de *Pichegru* comme on
» fit avec *George ;* car quoique la gazette d'au-
» jourd'hui annonce son arrestation, je n'en crois
» absolument rien : on peut arrêter un malheureux,
» et dire, c'est *Pichegru.*

» Il est important que vous disiez à votre général
» qu'il m'indique le plutôt possible une ou deux villes
» dans lesquelles je pourrai envoyer des personnes
» de confiance : elles auront des fonds à la dispo-
» sition de votre général ; lorsqu'il en aura besoin,
» il enverra quelqu'un avec une carte de celles que
» je lui envoie. (Elles sont numérotées jusqu'à quatre.)
» On pourra remettre à-la-fois deux ou trois
» mille louis : c'est, je crois, l'or qui lui conviendra
» le mieux ; car je ne pourrai pas lui envoyer du
» papier sur Paris, sans donner lieu au soupçon.
» Vous lui remettrez ces quatre lettres de change,
» montant à 9,990 fr. ou 10,114 l. 17 s. 6 d. ; c'est
» tout le papier que j'aye pu me procurer sur Paris.
» Je viens d'écrire à M. *Smith* à Stutgard, pour qu'il
» s'occupe à ramasser de son côté le plus de fonds

» qu'il pourra (vous remettrez vous-même la lettre
» à la poste à Kanstadt), afin que les opérations
» ne languissent pas faute d'argent ; si cependant
» vous voulez attendre jusqu'à mercredi, vous pour-
» rez emporter avec vous une somme plus considé-
» rable. — Je lui répondis que mon général m'avait
» expressément ordonné de revenir de suite, et qu'il
» m'était impossible d'attendre. — Si votre général
» vous envoie encore une fois, ou qu'il envoie
» quelques autres personnes, vous lui direz qu'il
» les adresse chez moi directement. Il y aura tou-
» jours un logement de prêt. Je me suis logé hors de
» la ville à dessein; car je suis entouré d'espions ;
» on épie toutes mes démarches.

» — A propos, repris-je, j'oubliais de vous dire
» que le bruit court ici que vous devez quitter cette
» ville pour retourner en Angleterre : vous êtes, dit-on,
» rappelé par votre Gouvernement ; je vous avoue
» que cette nouvelle m'a beaucoup affligé. — Il est
» vrai qu'on le dit ; mais voilà ce qui a donné lieu à
» ce bruit : Il y a quelque temps que j'ai fait meubler
» ma maison ; j'ai demandé à mon tapissier l'inven-
» taire des meubles qu'il m'a fournis, et on a cru
» que j'allais partir. Mais rassurez-vous, mon ami,
» il n'en est rien ; cette nouvelle est fausse.

» Il m'a fait sortir par une petite porte dérobée ;
» il est venu m'accompagner jusqu'à la porte de la

» ville, en me disant qu'il espérait avoir bientôt des » nouvelles de mon général.

» Telles sont les expressions dont s'est servi » M. *Drake*, dans la conversation que nous avons » eue relativement à ma mission.

» Le plan ou lettre de M. *Drake* écrit en encre » sympathique, la lettre qui m'a été adressée sous le » nom de *Lefebvre*, le reçu du maître de poste de » Kanstadt, de la lettre adressée à M. *Smith* à » Stutgard, les quatre lettres-de-change et le même » rapport, ont été remis au préfet.

» Strasbourg, le 25 Ventôse an 12.

» *Signé* ROSEY, adjudant-major, capitaine au » 9.e régiment d'infanterie de ligne. »

Voici maintenant la lettre que M. *Drake* envoyait au général; elle était écrite en encre sympathique :

« PUISQUE le général montre une telle confiance » dans ses moyens, puisqu'il croit que le moment pré- » sent est singulièrement propice pour commencer les » opérations, puisqu'il est d'opinion que si on le laisse » échapper, des circonstances également favorables » ne se trouveront plus, l'ami d'ici ne peut qu'obtem- » pérer à ses desirs en lui promettant toute l'assistance » qui dépend de lui. L'ami doit nécessairement aban- » donner les détails d'exécution au général, qui est

» sur les lieux, et qui est plus intéressé que tout » autre à ce que les mesures soient bien préparées » et bien combinées, que le but ne soit pas manqué. » Il observera cependant qu'il est de la plus haute » importance qu'on s'assure le plutôt possible d'une » place *sur la frontière* de la France et de l'Allemagne, » afin que l'ami puisse avoir une communication » *libre, prompte, active et sûre* avec le général, pour la » transmission de ce qui pourrait devenir nécessaire » par la suite. Huningue sera la place la mieux située » pour cet effet, d'autant qu'elle est assez rapprochée » du champ des opérations principales.

» Il faudra du moins établir des hommes affidés, » de six lieues en six lieues, depuis Besançon jusqu'à » Fribourg, pour porter et reporter des avis.

» La toute première opération paraît devoir être » la saisie de Besançon, qui servira comme place » d'armes, et, au cas de malheur, de place de défense. » Dans ce dernier cas, une partie des insurgés pourra » se jeter sur les Cévennes et les montagnes de l'an- » cien Vivarais, et s'y soutenir pendant long-temps, » pourvu qu'on lui ménage une communication sûre » pour recevoir des secours pécuniaires, soit par » Huningue, soit par Bâle et la Suisse. Après s'être » rendu maître de Besançon, &c. et avoir insurgé » les provinces voisines, on ne doit pas perdre un seul » moment à agir dans Paris même. Tout doit être

» préalablement préparé et disposé *là* au *premier* » instant de cet embarras et de cette consternation » du Gouvernement actuel, lorsqu'il apprendra les » mouvemens dans les provinces.

» Puisqu'il est bien constaté qu'une très-grande » partie de l'armée, tant officiers que soldats, est » très-mécontente de l'arrestation de *Moreau*, il est » naturel que le général les satisfasse à cet égard, » afin de s'assurer de leur aide dans le moment cri- » tique. Le général ne peut que s'apercevoir qu'il lui » sera de la plus haute importance et de la dernière » necessité même d'adopter pour principe général de » profiter de l'assistance de tous les mécontens quel- » conques, et de les réunir tous pour le premier mo- » ment, de quelque parti qu'ils soient, en déclarant » que le grand but de l'insurrection étant de mettre fin » à la tyrannie qui pèse sur la France et sur l'étran- » ger, tout ce qui est ennemi du Gouvernement actuel » sera regardé comme ami par les insurrectionnels ; » étant très-instant d'ailleurs que toutes les démar- » ches des insurrectionnels soient de la plus grande » discrétion (sur-tout envers les partisans du Consul), » afin de ne pas réveiller les frayeurs de ce grand » nombre de personnes qui se souviennent encore des » maux qu'elles ont soufferts à plusieurs époques de » la révolution. Le système pourrait être annoncé dans » la première proclamation, par deux mots : *Liberté*

» *et paix pour la France et pour le monde.* Ces » réflexions sont spécialement recommandées à la » considération du général, puisqu'une conduite » opposée ne pourra pas manquer d'effaroucher le » public en général, et par conséquent d'engager le » plus grand nombre à se réunir au Gouvernement » actuel, tout détesté qu'il est, plutôt que de s'attirer » une répétition de scènes révolutionnaires dont le » souvenir est encore frais dans leurs esprits.

» L'*ami* doit aussi prévenir le général qu'il a *acquis* » *la certitude* que l'arrestation de *Moreau* a excité un » mécontentement général et très-prononcé en Al- » sace; ce général ayant un grand nombre de par- » tisans dans cette contrée, on pourrait tirer un grand » parti de cette dissension, en agissant d'après les » bases qui viennent d'être indiquées.

» Quant aux secours pécuniaires, l'*ami* aurait » desiré que le général lui eût présenté un aperçu » de ce qui lui sera nécessaire pour les premiers » mouvemens, ainsi que de ce qui pourrait le devenir » par la suite. L'*ami* doit prévenir le général que » cette ville n'étant pas une ville de commerce, il » est toujours difficile et souvent impossible d'y » trouver des lettres de change sur Paris (sur-tout » des lettres à courte date). L'*ami* est presque » toujours obligé d'en faire chercher loin d'ici quand » il en a besoin. Le général aura donc la bonté

» d'instruire *l'ami sur-le-champ* comment cet objet
» pourrait être arrangé, en lui marquant les sommes
» qui lui seront nécessaires, les époques auxquelles
» elles doivent être fournies, par quel canal on doit
» les transmettre, et si les remises doivent être faites
» en lettres de change sur Paris ou en espèces son-
» nantes. Dans ce dernier cas, on pourrait encore
» envoyer à l'*ami* quelqu'un de confiance, muni d'une
» autorisation pour les recevoir et pour les porter
» directement, soit à Paris, soit à Besançon, selon
» les besoins : mais il faut observer qu'il ne sera
» pas possible de ramasser une forte somme tout-
» à-la-fois, ni en lettres de change, ni en espèces;
» il est donc de toute nécessité que l'on indique
» le plus précisément que faire se pourra, les épo-
» ques auxquelles l'argent sera nécessaire, pour
» qu'on ait le temps d'en faire la provision. Aussitôt
» que l'*ami* aura les indications à cet effet, il pren-
» dra les mesures pour que les sommes dont on
» aura besoin, soient déposées chez une personne
» sûre à Offenbourg, à Stutgard et dans quelque
» autre ville plus rapprochée de la frontière, qui les
» délivrera à celui qui sera envoyé par le général,
» à moins que le général ne trouve bon de stationner
» une personne à lui et dans laquelle il ait une
» confiance illimitée, à poste fixe, dans une de ces
» villes (ou mieux encore à Fribourg en Brisgau),

» expressément pour soigner cette partie ; ce qui » serait peut être le plan le plus convenable.

» On suppose que le général trouvera quelques » fonds dans les caisses de l'État dont il s'emparera ; » mais, dans le cas (possible) qu'on en ait besoin » dans l'instant avant que les remises arrivent, on » pourrait remettre des bons payables au porteur, » dans le terme de quinze jours ou trois semaines. » Les remises arrivant avant l'échéance de ce terme, » on les acquittera dès-lors ; et cette exactitude à » remplir ses engagemens ne manquera pas de » donner un grand crédit aux insurrectionnels. Il » y a une infinité de détails qu'on ne peut pas » toucher dans cette lettre, puisque l'on ne veut » pas retenir le voyageur plus long-temps ; mais » il en sera instruit de bouche.

» Le général recevra pour le moment par la » poste, la somme de 9,990 fr., faisant 10,114 liv. » 17 sous 6 deniers, en quatre lettres de change » sur Paris, dont trois payables le 3 germinal, et » une le 5. L'*ami* a déjà pris ses mesures pour se » procurer les sommes dont on pourra avoir besoin » par la suite.

» Munich, 9 Mars 1804.

» On peut écrire à l'*ami*, pour le moment, par » l'entremise de l'homme de confiance, à Stras-

» bourg. L'adresse est à *Monsieur l'abbé* Dufresne... » *à Munich, en Bavière.* »

Je revenais de faire une petite tournée et de visiter les différens rassemblemens d'émigrés et d'agens anglais, lorsqu'on me remit le rapport de mon *aide-de-camp* et la lettre que M. *Drake* adressait à moi, *devenu général.* Il me parut d'abord difficile de compter sur une plus longue illusion des diplomates anglais; cependant, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir abrégé la comédie par ma faute, j'écrivis à M. *Drake*, avec ma plume de général, une lettre de remercîmens pour les conseils et l'argent qu'il venait de m'envoyer. Je le prévenais que *M.* Müller *avait écrit au comité une lettre datée du lieu où il avait été envoyé; qu'il se plaignait de ce que plusieurs de ses lettres à M.* Drake *lui avaient été renvoyées, et qu'il ne savait plus comment correspondre avec lui. J'annonçais à M.* Drake *qu'au retour très-prochain de M.* Müller, *on lui ferait part de la nouvelle adresse de M.* Drake. *J'annonçais la réception de l'argent, et prévenais le ministre anglais que j'allais lui réexpédier mon aide-de-camp pour chercher de nouvelles sommes dont j'avais un besoin très-pressant. Je demandais deux cent mille livres sur-le-champ, et que l'on m'en apprêtat autant toutes les semaines pendant les deux*

premiers mois de l'insurrection que j'allais commencer. Je joignais à cette demande l'avis que l'on allait faire sur la rive droite du Rhin une arrestation qui étonnerait toute l'Europe (1).

Cette lettre expédiée, j'envoyai à mon aide-de-camp l'ordre de repartir pour Munich avec de nouvelles instructions et une autre lettre pour M. *Drake*. Je vais transcrire ici les deux pièces.

Secondes Instructions pour le capitaine Rosey.

« Le capitaine *Rosey* partira sur-le-champ pour » Munich, et se rendra chez M. *Drake*, de la ma- » nière dont ils en sont convenus; il lui remettra la » lettre ci-jointe de son prétendu général.

» Le capitaine *Rosey* ayant établi son caractère » auprès de M. *Drake*, n'aura plus qu'à le soutenir; » il aura soin cependant de paraître encore plus animé » que la première fois : il annoncera que Paris et l'ar- » mée s'échauffent d'une manière sensible; que des » écrits républicains ont été répandus dans plusieurs » divisions, et y ont produit le meilleur effet. Si on » lui demande ce que c'est que ces écrits, il dira » qu'il y en a de plusieurs espèces; qu'il y a des chan-

(1) Le temps était calculé de manière que M. *Drake* reçût cette lettre à-peu-près le même jour qu'il apprendrait l'arrestation d'un *soi-disant prince* qui croyait ses crimes à couvert sous le manteau de l'hospitalité, qu'il violait lui-même, et de son ancienne qualité.

» sons contre *B...*; qu'il y a des affiches, et de plus » une lettre d'un nommé *la Ramée* à ses camarades; » que tous ces écrits ont jeté l'alarme dans les états- » majors; que plusieurs généraux ont fait arrêter » des hommes soupçonnés de les avoir fait distribuer; » qu'il a entendu dire qu'un ou deux ballots avaient » été arrêtés par les douanes, mais qu'il fallait qu'il » en eût beaucoup pénétré; que les soldats, qui » n'osent pas chanter les chansons, s'amusent à en » siffler les airs devant leurs officiers, dont plusieurs » ont presque autant envie de chanter que les sol- » dats, &c.

» Le capitaine *Rosey* dira que le C.^en *Müller* » était attendu à Paris le jour de son départ; que » le comité paraît content de la tournée qu'on lui » a fait faire.

» Comme le capitaine *Rosey* n'est censé être resté » que très-peu de jours à Paris, il est tout simple » qu'il n'y ait pas appris grand'chose de nouveau; » il ne paraîtra avoir été frappé que d'une augmen- » tation sensible de la fermentation populaire : on » laisse le reste à la charge de son intelligence.

» Le capitaine *Rosey* dira sans affectation et avec » négligence, qu'il croit qu'à son retour son gé- » néral doit l'envoyer à Besançon, avec une cin- » quantaine d'officiers qui, depuis long-temps, » attendent ses ordres à Paris.

» Le capitaine *Rosey* observera à M. *Dr*. . . . que » plusieurs bulletins ont été renvoyés, et que doré- » navant on les lui fera parvenir au moyen de la » nouvelle adresse. »

Lettre du Général K... *à M.* Drake.

Paris, le 18 Mars 1804.

« Monsieur,

» C'est en sortant du comité que j'ai l'honneur » de vous écrire; et je suis autorisé par lui à vous » prier de regarder comme son vœu ce que je vais » avoir l'honneur de vous dire de sa part, relative- » ment au parti que nous avons arrêté ensemble, et » que nous avons approprié le plus possible à vos » idées : veuillez bien en peser les motifs, et nous » faire connaître en quoi nous pourrions encore l'a- » mender, de façon qu'il vous fût plus agréable.

» Les affiches et proclamations viennent d'être » rédigées de manière à obtenir de l'indignation pu- » blique tous les secours qu'elle semble nous pro- » mettre : on y a déféré aux avis que vous nous » avez donnés, avec d'autant plus de plaisir, qu'il » entrait déjà dans les vues du comité de n'effrayer » que les amis de *Bonaparte*, et de rallier à la masse » insurgente tout ce qui sera prononcé contre l'u- » surpateur, sous quelques enseignes qu'il ait marché » précédemment; nous avons besoin de ce concours

» de

» de toutes les volontés pour donner le grand coup » de collier ; nous espérons ensuite régulariser notre » marche, de manière à froisser le moins d'intérêts » et à perdre le moins possible de nos nouveaux » alliés : ce sera l'affaire de la sagesse et du temps ; » mais quoique déjà plusieurs de nos membres aient » des projets arrêtés à cet égard, nous pensons que » ce n'est pas ici le moment de vous en parler. » L'heure de l'explosion approche, et je ne suis » chargé de m'occuper et de vous entretenir que des » moyens de soulèvement.

» Nous ne placerons pas dans la liste des évé- » nemens seulement possibles, l'occupation spon- » tanée des places de Besançon avec sa citadelle, » de Béfort, Auxonne, Dôle, Colmar, et de plu- » sieurs villes de la haute Bourgogne ; c'est une » affaire aujourd'hui aussi claire que l'existence » même de ces villes : elles seront à nous douze » heures après que nous l'aurons décidé.

» Le soulèvement total de la Bourgogne, de la » Franche-Comté, du Jura et du Vivarais, nous » paraît à-peu-près aussi sûr ; mais ce n'est pas » une affaire faite comme la prise des villes précé- » dentes : quelques accidens peuvent retarder plus » ou moins la reddition totale de toutes ces belles » contrées ; mais comme les lieux douteux seront » sur-le-champ assaillis par ce que nous pourrons

» détacher de nos forces, nous ne faisons presque » pas de doute que tout ce qu'il y a de Français ne » se réunisse à nous.

» C'est avec regret que je vous avouerai, Monsieur, » que la citadelle d'Huningue nous offre quelques » difficultés. Je m'étais arrangé jadis de manière à » ce que les amis que j'avais dans l'armée d'Helvétie » vinssent à mon signal s'en emparer avec de pré- » tendus ordres de *Bonaparte;* mais l'évacuation de » la Suisse par les Français a dérangé cette partie de » mon plan : les liaisons que j'ai dans la place, » suffisantes pour faciliter cette ruse, ne le sont » pas pour me la livrer ; je prendrai le parti de » l'enlever de force et sur-le-champ. Peut-être cette » opération nécessitera-t-elle le passage de quelques » troupes sur la rive droite; mais peut-être aussi, » Monsieur, pourriez-vous nous aider à faire que » l'Allemagne ne s'en scandalisât pas (1) : ce que » *Bonaparte* vient d'entreprendre contre son indé- » pendance, l'autorise, ce me semble, à croire au » bruit que nous répandrons, que c'est par son » ordre que ces troupes ont passé sur la rive droite, » et qu'il y a dans la ville d'Huningue une révolte » de la garnison, motivée par l'arrestation du général » *Moreau.* Je ne suis pas assez exercé dans ces

(1) Je suis bien surpris qu'*Aquila Drake* n'ait pas entamé de négociation à ce sujet avec les Cercles.

» matières, pour savoir jusqu'à quel point cela sera » facile : aussi n'est-ce qu'une idée que je soumets » à vos lumières et à votre expérience. Quant à la » prise d'Huningue, je m'y connais mieux et j'oserais » vous en répondre.

» On établira sur-le-champ une communication » telle que vous la desirez entre Fribourg et mon » quartier-général, où se trouveront constamment » trois membres du comité.

» Le mouvement de Paris, auquel je serai à-peu- » près étranger, sera dirigé par le comité. Il ne faut » pas vous dissimuler que le premier mouvement » présentera une physionomie un peu révolution- » naire : le comité sera, pendant les premiers jours, » réduit à user de moyens qui lui répugnent; mais » en même temps on n'oubliera rien pour rassurer » les habitans ; l'expérience du passé nous a assez » démontré l'imprudence des mesures trop sévères, » et l'on n'en usera qu'avec la plus extrême sobriété.

» Je connais bien les dispositions de l'Alsace en » faveur du général *Moreau*, et le parti que l'on peut » en tirer ; mais malheureusement Strasbourg vient » d'être garni de troupes, et plusieurs corps sont ou » seront dans quelques jours en marche pour se rendre » dans le Bas-Rhin. Si notre mouvement engage » *Bonaparte* à vider ces cantonnemens, j'essaierai ce » que l'on peut espérer du courage des habitans.

» Quant à la manière de toucher les sommes dont » vous voulez bien nous aider, Monsieur, comme » ce sera sur-tout pour l'armée d'insurrection que » nous en aurons besoin, je me propose, si vous le » trouvez bon, de placer à Fribourg un homme sûr, » qui me fera passer à mesure les secours que vous » nous enverrez. J'ai eu l'honneur de vous mander, » par ma dernière, que, malgré tous les secours que » nous nous procurerons avec des mandats payables » à très-courte date, il est impossible d'évaluer à » moins de deux cent mille francs les achats préli- » minaires et les frais indispensables. Votre lettre » me fait présumer que cette somme serait difficile » à réaliser en ducats ou en louis d'or, aussi vîte que » l'intérêt et l'importance de la chose le feraient de- » sirer. A cela je ne vois d'autre remède que de vous » prier de remettre à mon officier ce dont vous pour- » rez disposer. A son retour, je ferai partir pour » Fribourg un de ceux que le comité a désignés pour » commissaires des guerres de notre armée, et il nous » enverra à mesure ce qu'il vous sera possible de » faire pour nous. Je vous répéterai, Monsieur, que » nous sommes très-pressés d'attaquer, parce que si » le Gouvernement nous prévient en disposant de » l'argent que nous savons dans quelques caisses, » nous aurons laissé perdre des ressources précieuses, » indépendamment que le procès de *Moreau* nous

» talonne encore d'une manière très-pressante ; car » s'il faut qu'il périsse, nous trouverons beaucoup » moins de gens disposés à le venger qu'à le sauver, » s'il est possible.

» Je finis, Monsieur, en vous accusant la réception de la somme de 10,114 liv. 17 s. 6 d. en » lettres de change, et en vous priant de vouloir bien » instruire mon aide-de-camp de tout ce que vous » présumez utile d'ajouter à nos mesures.

» Agréez, Monsieur, l'assurance des sentimens » les plus distingués et de la plus parfaite considération. »

K.

Je reçus, peu après, la lettre suivante de M. *Drake :*

M. Drake *à M.* Obreskow.

Munich, 10 Mars 1804.

« MONSIEUR,

» Il est nécessaire de vous informer que le commis » de la poste ici a trouvé bon de renvoyer cinq de » vos lettres ; savoir :

» Deux arrivées de Kehl le 3 de ce mois, renvoyées à Kehl ;

» Une arrivée de.... le 6 *d.°*

» Une arrivée de Cassel le 7 *d.°*, renvoyée à Cassel ;

» Une arrivée de Francfort le 7 *d.°*, renvoyée à » Francfort.

» Je vous en dirai la raison à votre arrivée ici; » en attendant, je vous écris ce peu de lignes, que » j'adresse à chacun des trois endroits susmentionnés, » dans l'espoir qu'elles pourront vous parvenir assez » à temps pour vous mettre à même de retirer ou » faire retirer les susdites cinq lettres ; après quoi » je vous prierai de vous rendre ici avec toute la » célérité possible.

» Croyez-moi, avec la considération la plus par- » faite,

» Monsieur,

» Votre très-humble et très- » obéissant serviteur. »

Nota manus.

« *P. S.* Mettez dorénavant vos lettres à l'adresse » de l'abbé *Dufresne.* »

Cette lettre me semblait devoir être la dernière, et je ne croyais pas que cette mystification pût aller plus loin : la publication de la correspondance de M. *Drake* par ordre du Gouvernement terminait tout, et je craignais même que mon aide-de-camp ne se trouvât encore chez M. *Drake* lorsqu'il recevrait le *Moniteur* qui le concernait. Heureusement ce Moniteur n'arriva qu'après que mon homme m'eut été réexpédié. Voici son rapport et la lettre dont il était porteur.

Rapport de la mission dont j'ai été chargé par le Conseiller d'état et Préfet du département du Bas-Rhin, près de M. Francis Drake, *Ministre de l'Angleterre à Munich.*

« Le 4 germinal, j'arrivai à Munich à six heures » du soir, et fus descendre chez M. *Drake*, ministre » d'Angleterre ; il me logea chez lui, dans une » chambre au rez-de-chaussée au-dessous de son » appartement, comme nous en étions convenus lors » de notre première entrevue. Tout jacobin que j'é- » tais censé être, il me reçut avec des démonstrations » affectueuses. Je lui remis la lettre de mon prétendu » général, en l'engageant à y répondre de suite ; » ce qu'il fit le lendemain. Cette réponse présentant, » pour ainsi dire, tous les principaux détails de notre » entretien, je me bornerai à donner le résultat » succinct de notre communication.

» M. *Drake* me demanda ce qu'il y avait de nou- » veau en France, comment allaient les affaires. » Je lui répondis que jamais événement n'avait été » plus favorable pour nous ; que les arrestations que » l'on avait exercées sur différens royalistes avaient » jeté un voile impénétrable sur nos projets secrets, » et que nous nous étions réjouis de voir qu'aucun » jacobin n'avait été arrêté, &c. &c.

» Je crois, comme vous, me répondit M. *Drake*, » que vous êtes à l'abri de tout soupçon, et je ne » doute pas que vous ne dirigiez vos coups avec plus » de sûreté ; mais ressouvenez-vous de recommander » à votre général qu'il est essentiel de réunir tous les » partis dans les premières opérations qu'il entre- » prendra : il est nécessaire qu'il ait à opposer au » Consul une masse imposante ; il pourra se servir » avec avantage du parti royaliste.

» J'observai à M. *Drake* que mon général était » parfaitement de son avis ; mais que le comité ne » pourrait se résoudre à unir à une aussi belle cause » un parti si contraire à ses principes, &c.

» *Servez-vous-en toujours,* me disait-il en se prome- » nant dans son jardin ; *et lorsque vous aurez terrassé* » *B. . ., il vous sera très-facile de vous purger de ce qui* » *ne sera pas de votre parti, comme vous l'avez déjà* » *fait plusieurs fois dans la révolution.*

» Il fallut me ressouvenir de la tâche qui m'était » imposée, et de l'utilité dont ma mission pouvait » être à ma patrie, pour contraindre le sentiment » d'indignation auquel je faillis me livrer. Je me » sentais pressé du besoin de me faire connaître sous » mon véritable nom à ce misérable, et de lui de- » mander à l'instant raison, l'épée à la main, de » tout le mal qu'il osait dire et penser ; toutefois je » me contins. La conversation languissait ; *Drake* la

» reprit bientôt. « Souvenez-vous, me dit-il, d'ap-
» puyer sur l'idée que je donne dans ma lettre à votre
» général. Il faut promettre une augmentation de
» solde aux régimens sur lesquels vous pouvez comp-
» ter ; je fournirai pendant plusieurs mois à cette
» dépense, et vous pourrez ensuite, moyennant les
» biens que vous confisquerez sur ceux qui ne seront
» pas de votre parti, y subvenir vous-mêmes.

» J'aurais desiré que votre général attendît encore
» quelque temps avant de commencer ses pre-
» mières opérations : mais puisqu'il croit que le
» moment est favorable, il est urgent qu'il s'empare
» de la place d'Huningue ; elle n'est pas éloignée du
» centre de vos opérations. Je compte m'installer à
» Fribourg pour être à portée de vous donner des
» secours prompts et sûrs. Quant à la citadelle de
» Strasbourg, il n'y faut plus penser; c'est trop loin.

» Je crois que votre général n'aura pas manqué
» de se faire un parti puissant dans l'armée, pour
» faire opérer une diversion ; car, sans cela, *B*...
» pourrait vous combattre avec avantage. Il faut bien
» calculer d'avance tous les moyens qu'il a à vous
» opposer, afin de rendre tous ses efforts inutiles.

» Mais profitez, lorsqu'il en sera temps, du trouble
» où sera plongé le reste de ses partisans. Écrasez-
» les sans pitié : la pitié n'est pas de saison en poli-
» tique. »

» M. *Drake* insista beaucoup sur ce que mon géné-
» ral lui envoyât de suite M. *Müller*. Il m'est indis-
» pensablement nécessaire ; j'en ai besoin pour qu'il
» me mette au courant, et qu'il me fasse connaître
» ceux qui sont de votre parti ; car sans cela je ne me
» trouverais pas à même de me justifier auprès de
» mon Gouvernement, qui voudra connaître le nom
» des principaux personnages, lorsqu'il sera ques-
» tion de sommes aussi considérables que celles qu'il
» faudra vous donner. J'insiste donc pour que votre
» général m'envoie M. *Müller*.

» M. *Drake* me remit une somme de 14,976 livres
» en or. C'est tout ce que je peux faire pour vous
» dans ce moment-ci, me dit-il; mais je vous adresse
» à M. *Spencer-Smith*, à Stutgard, qui vous remettra
» une plus forte somme. Je vous donne une lettre
» pour lui et un passe-port comme courrier d'Angle-
» terre chargé de nos dépêches pour Cassel; comme
» cela, vous ne serez pas obligé de vous présenter
» chez l'envoyé français, qui épie jusqu'à nos plus
» petites démarches. Vous ne direz rien du tout à
» M. *Smith* de ce qui se passe entre nous; vous
» pourrez cependant satisfaire sa curiosité sur les
» nouvelles de France.

» Je pris donc congé de M. *Drake* le lundi 5 du
» courant; je montai dans une voiture de poste qui
» me fut amenée à la porte de son hôtel à dix heures

» et demie du soir, et je m'acheminai vers Stutgard.
» J'arrivai dans cette ville le mercredi 7, à une heure
» et demie de l'après-midi, avec le caractère de cour-
» rier d'Angleterre. Je fus loger à l'auberge du Cor-
» de-chasse d'or. Je me fis conduire par un garçon
» de la maison chez M. *Spencer-Smith*, où je me fis
» annoncer sous le nom de *Lefebvre*. Il me reçut d'abord
» avec méfiance et l'accueil le plus froid Je lui remis
» la lettre de M. *Drake ;* il ne m'eut pas sitôt connu,
» qu'il me combla d'honnêtetés : il me pria de l'excu-
» ser de ce qu'il m'avait si mal reçu. C'est que, me
» dit-il, je ne suis pas du tout en sûreté ici, je vous
» assure ; depuis quelques jours je ne reçois personne
» que le pistolet à la main. Je ne suis pas sur un lit de
» roses, tant s'en faut ; je me regarde comme à un
» avant-poste ; et je vous atteste que si *B*.... deman-
» dait à l'électeur de Wirtemberg mon arrestation
» (malgré que son épouse soit une princesse d'An-
» gleterre), il me livrerait sans me faire prévenir : car
» déjà il se doute de ce qui m'occupe ici, et il craint
» que cela ne le compromette avec le Consul.

» Il s'informa avec beaucoup d'intérêt des affaires
» de France, et il me dit que l'arrestation du duc
» *d'Enghien* l'avait fortement déconcerté ; qu'il pre-
» nait une grande part au malheur de *Pichegru ;* que
» l'Angleterre avait avec raison fondé de grandes
» espérances sur la mission d'un homme aussi popu-

» laire qu'habile. Je le connaissais beaucoup, me » répéta-t-il avec une très-forte émotion ; j'étais au » fait, parce que c'est le lieutenant de mon frère » qui l'a débarqué sur la côte de France. J'avais » même espéré qu'il parviendrait à s'échapper ; il » n'y faut plus compter, puisqu'il paraît certain qu'il » est arrêté.

» Il me pria instamment d'écrire une lettre, à mon » passage à Strasbourg, à madame *Franck*, banquier, » pour l'inviter à lui faire parvenir de suite toutes » les lettres qu'elle aurait reçues à l'adresse du baron » *d'Herbert*, officier allemand ; elle pourra me les » faire passer sous le couvert factice de M. le fils » de *George-Henri Keller*, banquier à Stutgard : » j'attache le plus grand prix à les recevoir ; il doit » y en avoir de *Pichegru*. Il me pria aussi de m'in- » former de madame *Henriette de Tromelin*, dont il » avait connu le mari à Constantinople. Cet émigré » devait être en ce moment aux environs de Brest.

» Il eut l'extrême bonté de m'apprendre que son » nom de guerre était *Leblond ;* et il parut tirer » vanité de la réputation d'intrigue qu'il assurait » avoir donné à ce nom-là.

» Ce M. *Smith* a pour secrétaire M. *Pericaut*, » secrétaire de l'ancien évêque de Séez : cet émigré » m'entretint long-temps de ses jérémiades ; il me » fatigua par toutes les horreurs qu'il débita sur le

» chef de la nation française. Il me parut fortement » inquiet et agité. M. *Spencer-Smith*, me dit-il, est » ministre ; et moi, comme émigré, je n'ai rien à » alléguer. La police de France pourrait me faire » arrêter comme les émigrés qu'on a enlevés à Etten- » heim, ou comme l'évêque de Châlons, dont on a » obtenu l'arrestation à Munich.

» M. *Drake*, M. *Spencer-Smith* et M. *Péricaut* ne » m'ont pas laissé ignorer qu'ils s'ennuieraient beau- » coup à Munich et à Stutgard sans l'occupation » que leur donnent les affaires de France. Ils se » vantent de pouvoir tirer des sommes considérables » sur le Gouvernement anglais. Donnez confiance à » vos amis, me dit M. *Spencer-Smith ;* voilà des » lettres de change pour 113,150 livres. Je leur » ferai passer ce dont ils auront besoin ; mais, par » Dieu ! qu'ils frappent ferme. En prononçant ces » dernières paroles, il me présenta une paire de » pistolets de la manufacture d'armes de Versailles. » Puis il me dit : Vous pourrez vous en servir avec » avantage; avec de petits amis semblables, on ne » manque jamais. Je fus un instant à hésiter avant » de les recevoir ; mais enfin je sentis la nécessité » de ne point quitter mon rôle et d'achever ma mis- » sion. Je me considérai comme un officier de génie » ou d'artillerie, qui va, déguisé, faire une recon- » naissance dans une place ennemie. Tous les

» masques lui sont bons ; il étouffe sa sensibilité » et il ne voit que l'ordre de son général et le but » de sa mission.

» Il devait aussi me remettre une somme en or ; » tout était arrangé pour cela : mais au moment où » il allait me la donner, il reçut le journal de Man- » heim ; et dans ce journal on lisait un extrait du » Moniteur et de la correspondance de M. *Drake.* » M. *Smith* hésita, et je me gardai bien d'insister.

» J'étais encore chez M. *Smith*, lorsqu'un nommé » *Leinhard*, émigré à la solde de l'Angleterre, vint » demander, au nom de ses camarades éplorés, se- » cours et protection : *On ne veut plus nous souffrir* » *dans l'électorat de Bade ; on nous chasse de par-tout,* » *et nous ne savons bientôt plus où nous réfugier.*

» Le ministre anglais crut pendant quelques ins- » tans que c'était un agent français envoyé par la » police, avec des papiers trouvés sur des personnes » arrêtées, qui venait pour le confesser et tirer de lui » quelques éclaircissemens.

» Je ne pus m'empêcher de lui dire en riant, qu'il » devait se tenir en garde contre de pareils émissaires, » et qu'il était vraisemblable que la police de Stras- » bourg lui en enverrait dont il ne se défierait pas. » Oh ! oh ! dit-il, je n'en suis pas à mes preuves, et » je les attends de pied ferme.

» Ce sont absolument les expressions dont se sont

» servis les ministres d'Angleterre dans mes conver-
» sations avec eux.

» Je pris congé de M. *Spencer-Smith* le 9 du
» courant. Il m'envoya chercher des chevaux de poste
» qui me furent amenés par un de ses domestiques,
» et attelés à ma chaise à quatre heures après midi.
» Je fus rendu à Strasbourg le lendemain 10, et
» continuai ma route pour Paris, où j'arrivai le 14.

» J'essaierais vainement de peindre les sentimens
» de haine et la fureur dont ces monstres sont animés
» contre notre patrie; ils ne respirent que pour nous
» voir armés les uns contre les autres. Il n'est pas de
» métier vil ou atroce dont ils ne soient capables:
» mais en même temps il serait difficile de trouver
» des gens plus lâches; l'ombre d'un brave homme
» les ferait rentrer sous terre. Ils passent leur vie à
» tramer des complots; et par un effet naturel et une
» juste punition du crime, ils se croient sans cesse
» environnés d'embûches et de dangers. Soit que
» dans ces cours amies de la France, et qui ont des
» obligations si essentielles au premier Consul, on
» ne les voie pas d'un œil favorable, soit qu'ils aient
» été devinés par les habitans des villes où ils ré-
» sident, et qu'ils s'aperçoivent que l'opinion leur
» est contraire, soit enfin qu'une voix intérieure leur
» dise sans cesse que l'homme qui ne respecte rien
» n'a droit à aucun respect, ils ont l'air courbé sous

» le poids du mépris public, et déjà flétri de l'op-
» probre ineffaçable qui doit s'attacher à leurs noms.

» *Signé* ROSEY, adjudant major au 9.e régiment d'infanterie de ligne. »

M. Drake *au Général* K.....

Le 27 Mars 1804.

« MONSIEUR,

» J'ai bien reçu votre lettre du 18 par votre aide-
» de-camp, qui est arrivé ici avant-hier au soir.

» Je suis bien charmé d'apprendre que le comité
» soit d'accord avec moi, quant à l'idée de réunir
» tous les mécontens, sous quelques enseignes qu'ils
» aient marché jusqu'ici; et comme les vues que vous
» annoncez sont entièrement conformes aux miennes,
» et me paraissent devoir parfaitement remplir l'objet
» de cette conduite, je n'ai pas besoin de m'étendre
» davantage sur ce point.

» Je suis de plus en plus convaincu de l'extrême im-
» portance du poste d'Huningue pour vos opérations,
» puisque, si les autorités constituées de *Bonaparte*
» et le militaire qui se trouvent entre la ligne prin-
» cipale de vos opérations et la frontière de Suisse
» ou d'Allemagne, sont *contre vous*, il vous sera ex-
» trêmement difficile de tirer les secours pécuniaires
» de Fribourg, et de les faire arriver à Besançon,

» puisque

» puisque, dans un pareil moment d'alarme et d'em-
» barras, il est à présumer que les routes seront
» obstruées, et qu'aucun voyageur ne pourra passer.
» La communication la plus courte avec Fribourg
» sera de Béfort, qui est sur la droite de la ligne
» que vous vous proposez d'occuper, en passant ou
» par Bâle et la frontière de la Suisse, ou par la
» frontière de l'Alsace : or, si vous trouvez des
» ennemis sur l'une ou l'autre de ces frontières, le
» passage deviendrait impraticable pour vos envois.
» Sous ce point de vue donc, la possession d'Hu-
» ningue me paraît indispensable, puisque vous
» n'aurez par-là que le Rhin à passer pour arriver sur
» la rive droite de ce fleuve; passage qui vous sera
» assuré, puisqu'il se trouve sous le canon même de
» la ville d'Huningue.

» Mais si vous croyez que l'entreprise sur Hu-
» ningue pourrait manquer, si même vous n'êtes pas
» à-peu-près sûr qu'elle réussira, je ne voudrais
» pas qu'elle fût tentée, parce qu'il est *de la der-*
» *nière importance, je dirai même de la dernière né-*
» *cessité, qu'aucune de vos premières opérations ne vienne*
» *à manquer,* puisqu'un pareil contre-temps jetterait
» de la défaveur sur tout votre projet, encourage-
» rait le Gouvernement actuel, ferait naître l'idée
» à vos amis et à vos ennemis que vos moyens sont
» faibles, exciterait peut-être des doutes parmi vos

» partisans, et découragerait ceux qui seraient dis-
» posés à se joindre à vous. Il se peut encore que
» vous regardiez Huningue comme un peu trop
» éloigné du siége principal de vos opérations ; et
» il faudra bien se garder de vous affaiblir, en
» donnant *trop d'étendue* à votre ligne.

» Il est fort à desirer, si cette entreprise se fait,
» qu'elle se fasse entièrement du côté de la France ;
» et je ne vois pas comment vous pourriez la faire
» du côté de l'Allemagne, puisque dans ce cas il
» faudrait passer le Rhin deux fois. Vous êtes ap-
» paremment dépourvu de pontons et de bateaux ;
» et comment passeriez-vous cette rivière ! Il faut
» de toute nécessité entrer dans la ville par les portes
» de France ; et je ne puis pas deviner quelle uti-
» lité vous pourriez tirer du passage de vos gens
» sur le territoire d'Allemagne. Au reste, je ne peux
» pas vous conseiller de commencer vos opérations
» par une violation de territoire.

» Ce sera donc à vous et au comité à peser tous
» les avantages et tous les inconvéniens de cette entre-
» prise, soit qu'elle réussisse ou qu'elle ne réussisse
» pas ; et je ne doute pas que votre décision sur ce
» point important ne soit pour le mieux : mais dans
» le cas que vous vous décidiez *à ne pas la tenter*, il
» faudrait alors penser à s'assurer d'une autre voie
» *sûre* de communication avec Fribourg.

» Quant aux pays qui environnent les villes que » vous m'avez indiquées, je n'ai pas besoin de vous » faire observer que, leur occupation demandant la » présence d'une partie de vos forces, il ne serait » pas convenable de vous affaiblir, en faisant des » détachemens pour cet objet, qu'autant que ces » pays seraient absolument nécessaires à la marche » de vos principales opérations militaires, soit par les » positions ou par les secours en approvisionnemens » qu'ils offrent.

» Il ne faut pas penser à la citadelle de Stras- » bourg ; elle est trop éloignée du pays où vous » agirez ; et d'ailleurs il ne nous faut pas entreprendre » au-delà de nos moyens.

» Pour ce qui regarde le moment propice pour » commencer votre attaque, j'aurais desiré qu'il fût » différé de quelques semaines, afin que j'eusse plus » de temps pour faire les dispositions nécessaires » de mon côté : mais je sens vivement la force des » motifs qui vous engagent à agir promptement et » sans délai ; et je suis entièrement d'accord avec » vous, que si vous laissez sacrifier *Moreau* à la » haine et à la jalousie du premier Consul, vous » perdrez par-là l'assistance de ses nombreux par- » tisans. Je vous conjure cependant de ne pas vous » montrer le moins du monde, avant que vos me- » sures ne soient toutes préparées et en règle :

» tout doit être calculé, combiné et arrêté d'avance, » afin que, le masque une fois levé, on n'erre pas » à l'aventure ; que chacun sache exactement son » poste et ce qu'il a à faire ; et que le premier » coup parti, on agisse d'abord par-tout (et sur- » tout à Paris même), pour ne pas laisser au Gou- » vernement le temps de se remettre de sa première » stupeur.

» Quoique vous ne me parliez pas des progrès » que vos agens ont faits dans leurs tentatives pour » gagner des partisans dans l'armée, je dois supposer » que ces tentatives ont complétement réussi, et » que vous vous êtes *assuré* d'une puissante diversion » de ce côté-là, puisque, sans cette aide, vos opé- » rations seront bornées à faire insurger trois ou » quatre départemens ; ce qui ne pourrait guère » réussir qu'*à la longue*, en supposant que le premier » Consul conserve assez de pouvoir sur ses troupes » pour les faire marcher contre vous. Votre aide- » de-camp cependant m'assure que toutes les mesures » sont déjà préparées à cet égard ; et dans le cas » qu'elles soient déjà suffisamment mûries, on pour- » rait en augmenter l'effet, en proposant aux soldats » un petit surcroît de paye au-delà de ce qu'ils re- » çoivent du Gouvernement actuel.

» J'ai reçu votre lettre du 15 de ce mois, dans » laquelle vous m'annoncez la réception des 10,114

» liv. 17 sous 6 den. que je vous ai envoyés le 9,
» et je vous envoie présentement la somme de
» 14,976 livres [603 louis d'or à 24 liv., 42 ducats
» à 12 liv.], que votre aide-de-camp vous remettra.
» C'est tout ce que j'ai pu trouver ici, soit en louis
» d'or, ducats ou lettres de change; mais il est adressé
» à Stutgard, où il trouvera, à ce que j'espère, le
» complément ou à-peu-près de la somme que vous
» demandez. Il est très-instant que je sois instruit *sur-*
» *le-champ* du moment que vous aurez fixé pour
» commencer vos opérations, et des *époques précises*
» quand des secours ultérieurs vous seront néces-
» saires, ainsi que du montant de ces secours, afin
» que j'aye le temps de prendre mes mesures pour
» en faire la provision, et que les opérations ne
» languissent pas faute d'alimens. Vous pouvez m'en-
» voyer le C.^en *Müller* avec ces informations, lequel
» d'ailleurs me sera très-nécessaire, parce que je n'ai
» personne auprès de moi dont je puisse disposer
» dans les incidens qui pourraient survenir à chaque
» instant. Je vous prie donc très-instamment de faire
» partir ledit citoyen le plutôt possible, en le pré-
» venant qu'il doit venir *directement* chez moi. Il
» fera bien de ne pas amener une voiture avec lui.

» Je dois vous prévenir que les bureaux de poste
» sont tellement surveillés, qu'il serait dangereux de
» se fier trop à ce mode de communication. Vous

» pourrez pourtant écrire de temps en temps par » cette voie, en ayant soin que ce qui est écrit en » encre ordinaire ne soit pas assez insignifiant pour » éveiller les soupçons de ceux qui ouvrent les » lettres. Il faut aussi se servir du chiffre que j'ai » remis au C.^en *Müller* à son premier départ d'ici, » et écrire assez énigmatiquement pour qu'une dé- » couverte n'ait pas lieu dans le cas même que l'on » parviendrait à faire ressortir l'encre sympathique.

» La personne que vous placerez à Fribourg devra » nécessairement être parfaitement instruite de tout » ce qu'elle aura à faire pour maintenir la commu- » nication. Tous les obstacles et toutes les en- » traves qui pourraient lui survenir quant à cet » objet, doivent être prévus d'avance, et les moyens » préparés pour y remédier : ce sera sans doute une » personne qui jouit de la confiance entière du comité. » J'ignore s'il trouvera des difficultés à se fixer à Fri- » bourg ; mais, dans ce cas, il faudrait qu'il se place » dans une des petites villes du voisinage (en Alle- » magne), en me donnant avis sur-le-champ de » l'endroit qu'il aura choisi. Constance ou Hechin- » gen (sur-tout la dernière ville) pourrait nous con- » venir ; mais il faut qu'il soit muni de passe-ports, et » qu'il ait quelques motifs *ostensibles* pour son voyage, » comme, par exemple, celui de commis-voyageur » d'un négociant en vins ou autre.

» Je renouvelle encore mes instances à ce que le » C.^en *Müller* soit envoyé ici sur-le-champ. J'espère » qu'il aura reçu mon billet du 10 de ce mois, relatif » à cinq de ses lettres qui ont été renvoyées par les » officiers de la poste. Deux de celles-ci, datées des » 18 et 19 février, me sont parvenues postérieure- » ment de Kehl; les trois autres me manquent encore, » et je le prie de me les faire retirer, ainsi que ledit billet » (en cas qu'il ne l'ait pas reçu), dont je lui ai envoyé » une triple copie à Cassel, Francfort et Kehl.

» Je lui recommande spécialement de ne pas » passer la frontière de France en voyageur, mais » à pied.

» Recevez, Monsieur, les assurances de ma par- » faite considération. »

A.

CONCLUSION.

Je viens de tracer à la hâte ce tableau de la politique habituelle du cabinet britannique; je l'ai rédigé rapidement et sous la seule dictée de ma mémoire. Une très-grande partie de ce que j'ai dit est prouvée par les lettres originales de M. *Drake:* je défie les ministres anglais, qui ont de ma main plus de quarante pièces différentes, et qui sont bien les maîtres de les faire imprimer, comme je fais

les leurs ; je les défie , dis - je, d'en citer une seule qui ne serve à prouver la vérité de ce qui n'est pas officiellement avoué par eux. D'après cela, je ne crois pas qu'un seul homme de sens et de bonne foi puisse douter un moment de l'exactitude des faits qu'il vient de lire. Hé bien ! je demande à présent comment les ministres du roi *George* s'y prendront pour nier leur épouvantable système d'assassinats et de destruction. Ce ne sont plus ici quelques vils agens qu'on désavoue au besoin ; c'est le cabinet britannique tout entier pris sur le fait, ordonnant et signant l'assassinat, les révoltes, et l'explosion des magasins à poudre, de la même main avec laquelle il caresse nos amis et nos alliés chez lesquels il place son atelier de destruction !

Les passe-ports, les instructions, la correspondance et l'argent, que faut-il de plus pour établir le corps de preuves qui va flétrir ce Gouvernement jusque chez les nations barbares ?

Dira-t-on que c'est l'espoir de renverser *Bonaparte* qui les aveugle et les porte à d'aussi honteux excès ! J'ose attester qu'ils ne s'en flattent pas eux - mêmes, et qu'ils ne pensent pas un mot de ce qu'ils répandent à ce sujet. Non : ils sont loin d'avoir pour notre premier Consul le mépris qu'ils affectent. Ils sentent bien que jamais la France n'a été pour eux aussi redoutable, que depuis qu'un

homme dont tous les intérêts sont aujourd'hui confondus avec ceux de la République, dirige *lui-même* les efforts d'une grande et invincible nation, et consomme avec elle l'alliance indestructible de la force et du génie. Il n'est plus, le temps où il suffisait à l'Angleterre d'acheter un ministre, un négociateur, un confesseur, une catin ! *Bonaparte* fait tout lui-même. Et que lui donneront-ils pour le corrompre ? offriront-ils la moitié de l'Angleterre à celui qui l'aura toute entière, pour peu qu'ils tardent à revenir à la pudeur et au bon sens ? Non, les ministres anglais ne comptent pas renverser *Bonaparte* avec le secours des partis : ils savent ce que peuvent les *Bourbons ;* et quant aux républicains, qu'ils abordent aujourd'hui avec leur or à la main, ils n'ignorent pas qu'à quelques mauvaises têtes près, les hommes qui ont créé la République, s'attacheront, par calcul et par inclination, aux hommes forts qui savent la maintenir. Tout leur espoir repose sur le poignard d'un lâche assassin ; mais ils apprendront toujours que les misérables qu'ils envoient à la mort, auront trouvé entre eux et le premier Consul toute l'armée et tout ce qui veut fermement le maintien de l'ordre et le salut de la patrie. Un coup de poignard ! voilà donc l'objet avoué du ministère anglais ! voilà leur sublime conception ! voilà ce qu'en d'autres termes ils promettent à toute l'Europe qu'ils agitent, en annonçant leur futur

triomphe! Mais l'Europe aujourd'hui va les connaître, et saura apprécier tous ces bulletins qu'ils font circuler sur le continent, et qu'ils puisent dans les mêmes contes avec lesquels je viens de promener, pendant six mois, M. *Drake* et ses commettans.

Non, les Anglais n'espèrent plus diriger les partis en France ; mais ils veulent que les Français se battent entre eux et s'entr'égorgent : voilà les jouissances sur lesquelles ils comptent, en attendant qu'un heureux assassin fasse passer le timon en des mains plus complaisantes ou plus faibles !

Que donnent-ils pour parvenir à ce but? quelques rames de papier ! Et qu'est-ce que ce papier peut coûter à des hommes qui ne doivent qu'à un aveuglement bien près de cesser, le faible crédit dont il jouit encore; à des hommes qui ont froidement calculé l'époque où l'infaillible banqueroute sera enfin déclarée (1), et qui sauront s'en sauver à propos avec leurs amis, lorsqu'arrivera cette époque qu'ils avancent tous les jours?

---

(1) Je dis *déclarée*, parce que pour tout homme qui voit clair, il ne lui manque plus que cette formalité. Pour tout homme qui voit clair, une banqueroute est faite, lorsque le papier, qui ne peut jamais que représenter des matières premières et du travail, se trouve excéder de plus du double les valeurs qu'il représente. Elle est bien mieux faite encore, lorsque l'état de guerre dans lequel un gouvernement se maintient par système, ôte tout espoir de reproduction de ces valeurs.

Ces réflexions me paraissent de nature à frapper tous les hommes de bonne foi, et je me crois dispensé d'y rien ajouter. Je ne crois pas non plus avoir besoin de réfuter l'opinion que certain *Monsieur* essaie de répandre dans le public sur la conduite que j'ai tenue en cette occasion, et qu'il dit être de *l'espionnage tout pur.* Il me serait dur de n'avoir pas été aussi délicat que le Gouvernement anglais ; mais ceux qui me feront ce reproche, n'ont pas besoin que je leur réponde. Non, travailler à se faire charger par nos ennemis du mal qu'ils nous préparent, le faire sans mission, et sans autre ambition que celle d'être utile à son pays en détournant l'orage qui le menace, cela ne s'appellera jamais être *espion* ; c'est bien assez d'être *diplomate anglais.*

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PASSE-PORT donné au C.^en Méhée, *pour servir (en cas qu'il ait le malheur d'être arrêté en France) à prouver qu'il a été renvoyé d'Angleterre.* (N.° 524.)

« *JOHN King* and *Reginald Pole-Carew* esquires, » two of his majesty's under-secretaries of state, » and *John Reeves* esquire, superintendants of aliens, » being authorized by his majesty, they or any of them, » to grant passports, in pursuance of an act, passed » in the forty-third year of his majesty's reign, for » establishing regulations respecting aliens arriving » or residing in this kingdom,

» To all admirals, vice-admirals, captains, com- » manders of his majesty's ships of war or privateers, » governors, mayors, sheriffs, justices of the peace, » constables, customers, comptrollers, searchers, » and all others whom it may concern, Greeting.

» These are in his majesty's name to will and » require you to permit and suffer the bearer hereof » sieur *Mahè* calling himself *Latouche,* a Frenchman, » who has been directed by his majesty's procla- » mation of thirty-first august one thousand eight

» hundred and three, to depart this kingdom, freely » and quietly to go from hence to Gravesend, and » there to embark and pass over to any port not » being in any part of the king's dominions, without » any lett, hindrance, or molestation whatsoever: » provided the said person do embark within four » days after the date hereof, and sail wind and » weather permitting; or otherwise this pass shall » remain no longer in force.

» Given at the Alien Office, *Crown Court*, » Westminster, the 15.th day of september » 1803.

» JOHN REEVES. »

Second Passe-port donné au C.en Méhée, *pour sortir d'Angleterre sous un nom polonais.* (N.° 524.)

« *John King* and *Reginald Pole Carew* esquires, » two of his majesty's under-secretaries of state, and » *John Reeves* esquire, superintendants of aliens, » being authorized by his majesty, they or any of » them, to grant passports, in pursuance of an act, » passed in the forty-third year of his majesty's » reign, for establishing regulations respecting » aliens arriving or residing in this kingdom,

» To all admirals, vice-admirals, captains, com-
» manders of his majesty's ships of war or priva-
» teers, governors, mayors, sheriffs, justices of the
» peace, constables, customers, comptrollers,
» searchers, and all others whom it may concern,
» Greeting.

» These are in his majesty's name to will and
» require you to permit and suffer the bearer hereof
» *Stanislaus Jablonski*, a polonese gentleman, freely
» and quietly to go from hence to Harwick, and
» there to embark and pass over to Husum, without
» any lett, hindrance, or molestation whatsoever:
» provided the said person do embark within ten
» days after the date hereof, and sail wind and
» weather permitting; or otherwise this pass shall
» remain no longer in force.

» Given at the Alien Office, *Crown Court*,
» Westminster, the 15.th day of september
» 1803.

» JOHN REEVES. »

« JE soussigné, commissaire des relations commer-
» ciales près le cercle de Basse-Saxe, certifie que
» M. *Méhée* m'a envoyé d'Altona une lettre non
» fermée, dans laquelle il annonce qu'il est chargé
» par les Anglais de la direction d'un complot contre

» la sûreté de la République, avec l'invitation de » la faire passer au Gouvernement. En foi de quoi » je lui ai délivré le présent.

» Fait à Hambourg le neuf vendémiaire an » douze (1).

» *Signé* LACHEVARDIÈRE. »

Nous FRANÇOIS DRAKE, *Envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique auprès de Son Altesse Sérénissime l'Électeur Palatin Duc de Bavière, et son Ministre auprès de la Diète de Ratisbonne*,

« Prions tous les gouverneurs, commandans de » ville et officiers tant civils que militaires, non- » seulement de laisser passer librement M. *Frédéric* » *Müller*, négociant suisse, allant de Lucerne à la » foire de Leipsick, de là en Angleterre, et retournant » de Londres par la voie de Francfort avec son » domestique, sans lui donner ni permettre qu'il » lui soit donné empêchement quelconque, mais de » lui prêter toute l'aide dont il pourrait avoir besoin » dans sa route.

---

(1) Je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de relater ici ce certificat, parce que plusieurs personnes avaient conclu d'une note qui se trouve jointe au rapport du grand-juge, que je n'avais prévenu le Gouvernement qu'*après mon arrivée à Paris;* ce que le rédacteur de la note est loin d'avoir voulu avancer.

» Donné le présent à Munich, ce 3 mars 1802, » que nous avons signé, et y avons fait apposer » l'empreinte de nos armes. *Signé* FRANCIS DRAKE.

» Valable pour huit mois.

» Vu à Yarmouth, ce 7 mai 1803. ISSHUNSLLETT.

» Bon pour retourner.

» Londres, ce 31 Août 1803. MICHEL LOX. »

COPIE de la Lettre de recommandation donnée au C.^en Méhée *par l'Évêque de Châlons, résidant à Munich.*

A M. *de Mussey*, à Offenburg.

[L'adresse était écrite à part.]

« JE vous recommande avec instance la personne » qui vous remettra ce billet. Elle se propose d'éta- » blir dans vos contrées un commerce particulier; » et, pour y réussir, elle a besoin de connaissances » locales, que je vous prie de lui donner avec *dis-* » *crétion*, *prudence* et toute *confiance :* mais je dois » vous prévenir qu'il ne faut lui faire aucune » question ni sur la nature de son commerce, ni » sur ses projets. Si, par hasard, cette personne était » reconnue par quelqu'un du pays que vous habi- » tez, faites en sorte qu'elle ne soit point troublée » dans ses occupations; et soyez persuadé, malgré tout

» tout ce qu'on pourrait vous dire, que ses in-
» tentions actuelles sont telles que vous pouvez
» les desirer, et que vous serez fort aise un jour
» de lui avoir rendu service.

» Vous connaissez mon bien sincère attachement
» pour *Musca*, et mon respect pour son aimable com-
» pagne. Vous voudrez bien brûler ce billet dès que
» vous l'aurez lu, et n'en parler à qui que ce soit. »

Passe-port donné à mon Aide-de-camp par M. Drake, *et visé par* Spencer-Smith, *pour voyager en Allemagne comme courrier anglais.* (N.° 93.)

« Nous *François Drake*, envoyé extraordinaire
» et ministre plénipotentiaire de sa majesté britan-
» nique auprès de son altesse sérénissime l'électeur
» palatin duc de Bavière, et son ministre pléni-
» potentiaire auprès de la diète de Ratisbonne,

» Prions tous les gouverneurs, commandans de
» ville et officiers tant civils que militaires, non-
» seulement de laisser passer librement M. *Lefebvre*,
» allant d'ici à Cassel, chargé de nos dépêches,
» sans lui donner ni permettre qu'il lui soit donné em-
» pêchement quelconque, mais de lui prêter toute
» l'aide dont il pourra avoir besoin dans sa route.

» Donné le présent à Munich, ce 26 mars 1804,

» que nous avons signé, et y avons fait apposer » l'empreinte de nos armes.

FRANCIS DRAKE.

» Valable pour huit jours.

» Le courrier ci-dedans mentionné. Reçu à » Stutgard, ce mercredi 28 mars 1804, à midi.

SPENCER-SMITH,

H. B. M.'s Envoy extraordinary.

» Réexpédié le.....

LETTRE du Duc de Gramont *à M.* de Méhée de Latouche, *chez M.me* Dupuis *et compagnie, à Francfort, poste restante.*

La lettre suivante, qui m'est écrite par le duc *de Gramont* en réponse à celle que je lui avais adressée de Hambourg, avait été retirée de la poste de Francfort par les soins de M. *Shée*, que j'en avais prié à mon passage à Strasbourg.

Varsovie, ce 15 Octobre 1803.

« JE viens, Monsieur, de recevoir la lettre que » vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je m'em- » presse d'y répondre.

» Je ne suis point chargé des affaires que vous » me communiquez; c'est M. le marquis *de Bonnai* » qui a la confiance du roi pour toutes les affaires et

» correspondance de l'intérieur : je lui ai donc com-
» muniqué votre lettre, et il me charge de vous
» mander que, par devoir comme par inclination,
» il est toujours prêt à recevoir toutes les commu-
» nications qui peuvent lui être faites dans la vue
» d'être utile à la cause royale ; qu'il est même la
» seule voie à prendre pour les faire parvenir à sa
» majesté. Il me charge également de vous dire
» que lorsque ces communications entraînent la
» confidence de plans et projets qu'il est très-
» important de tenir secrets, il faut, 1.° les lui en-
» voyer de manière que la poste ne puisse pas en
» prendre facilement connaissance (vous pouvez,
» par exemple, écrire en interligne avec du citron);
» 2.° il desire que ces plans soient corroborés de
» preuves qui lui en attestent la possibilité, et qui
» démontrent que d'autres y ont pris confiance. Je
» vous conseille donc, Monsieur, d'envoyer à M. le
» marquis *de Bonnai* les plans et projets que vous
» auriez à faire passer au roi : c'est un homme très-
» facile en affaires, et qui vous fera oublier les
» désagrémens que vous avez éprouvés ailleurs.

» J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère atta-
» chement, Monsieur, votre très-humble et très-
» obéissant serviteur,

» Le Duc DE GRAMONT. »

Noms sous lesquels le C.^en Méhée *est désigné dans cette affaire.*

Le C.^en Méhée.	M. Müller.
M. de Latouche.	M. Obreskow.
M. Jablonski.	Le général K...

Etat des sommes données par l'Angleterre, pour commencer l'exécution du plan républico-royal contre-révolutionnaire dont elle a chargé le C.^en Méhée.

	Livres.
A Londres, par les mains de M. *Bertrand*, 730 louis.	17,520.
A Munich, des mains de M. *Drake*.....	1,200.
A Paris, en lettres de change, de la part de M. *Drake*.....	10,000.
A Paris, en lettres de change, de la part de M. *Drake*.....	1,200.
A Munich, en lettres de change données à mon aide-de-camp.....	10,114.
A Munich, donné à mon aide-de-camp, en or..	14,976.
A Stutgard, une lettre de change de 24,000 liv. sur M. *Récamier*.....	24,000.
A Stutgard, donné à mon aide-de-camp, par M. *Spencer-Smith*, une lettre de change de 30,000 fl., une autre de 6,600 écus de Brabant, une autre de 4,400 écus de Brabant, faisant en tout 113,000 liv., ci.....	113,000.
Sauf quelques erreurs de valeur de change, total.	192,010.

FIN.